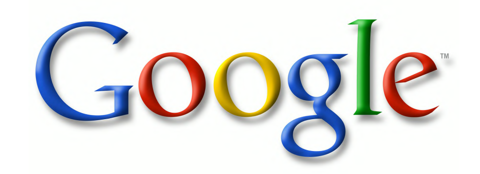
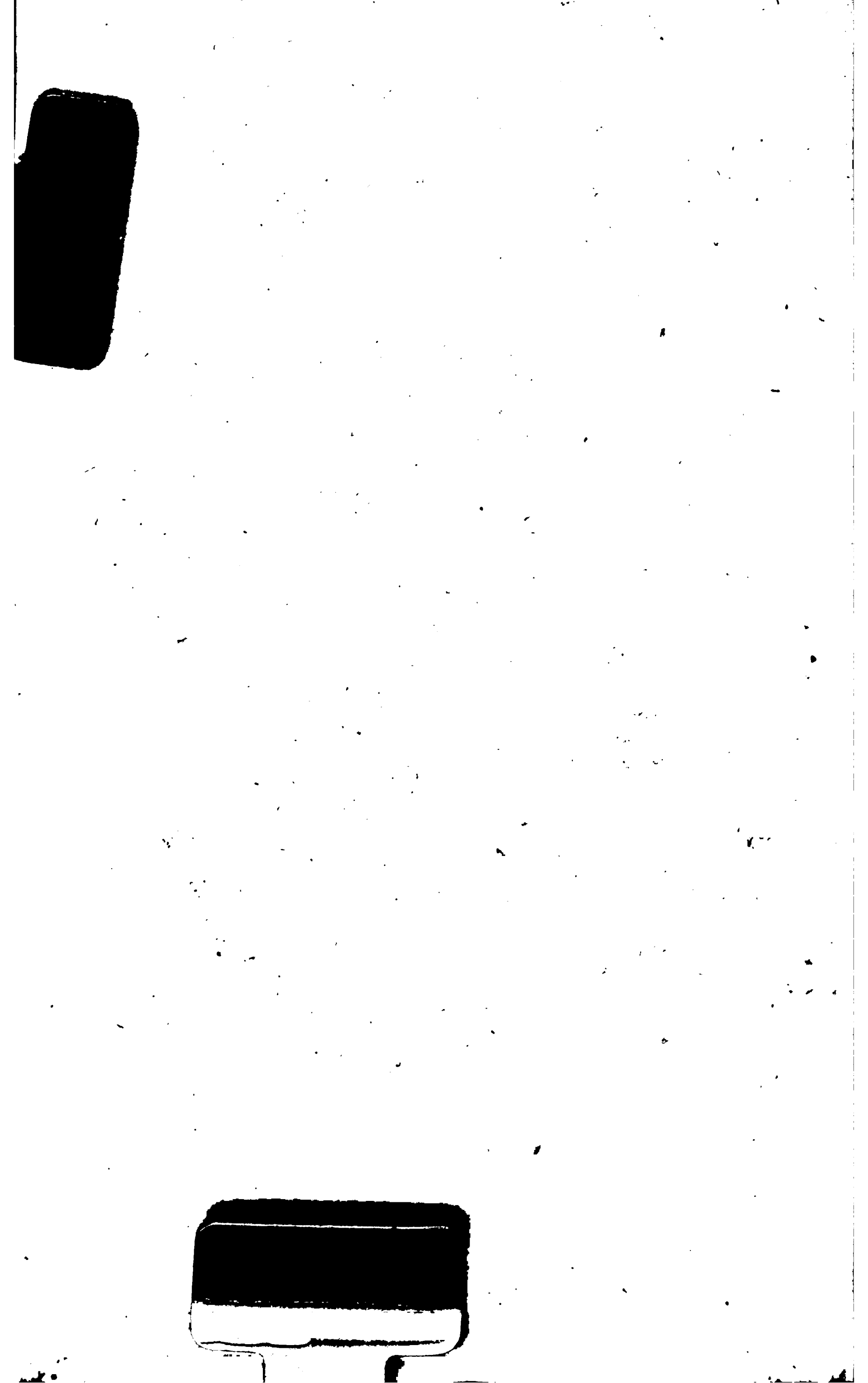








VOYAGE EN GRÈCE ET EN TURQUIE

T. II.

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'An II de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. I. Les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. II. Leurs héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. III. Les Officiers de Paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

Art. VI. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux Exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire; faute de quoi, il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux Beaux-Arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les* deux exemplaires, *en vertu de la loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.* Paris, ce 10 floréal, an IX de la République Française.

Buisson

VOYAGE EN GRÈCE ET EN TURQUIE,

FAIT

PAR ORDRE DE LOUIS XVI,

ET AVEC

L'AUTORISATION DE LA COUR OTTOMANE;

PAR C. S. SONNINI,

DE plusieurs Sociétés Littéraires et Savantes de l'Europe, et des Sociétés d'Agriculture de Paris et des Observateurs de l'Homme.

AVEC un Volume grand *in*-4°. contenant une très-belle Carte coloriée et des Planches gravées en taille-douce.

Mores multorum vidit et urbes.
HORAT.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille n°. 20.

AN IX (1801)

VOYAGE

EN GRÈCE ET EN TURQUIE.

CHAPITRE XXIII.

DÉPART DE LA CANNÉE. — COURANS. — TEMPS D'HIVERNAGE DANS L'ARCHIPEL. — SOURDE AGITATION DES EAUX DE LA MER. — ORAGE. — ARRIVÉE A L'ARGENTIÈRE. — RADE DE L'ARGENTIÈRE. — DIRECTION SINGULIÈRE DES COURANS. — SAN-NICOLO. — CORSAIRE DE MALTE. — VAISSEAU DE GUERRE TURC. — NAUFRAGE D'UN NAVIRE FRANÇOIS, CHARGÉ DES ÉQUIPAGES D'ISMAIN-BEY.—OFFICIERS DE LA PORTE, ENVOYÉS A CE SUJET; LEUR MANIÈRE D'EXERCER LA JUSTICE.—AGENT DE FRANCE A L'ARGENTIÈRE; SES ANCIENS SERVICES, LES INJUSTICES QU'ON LUI FIT ÉPROUVER, SON CRÉDIT AU LEVANT.

LA polacre provençale qui m'avoit conduit d'Alexandrie à la Cannée, dans mon second

voyage à l'île de Candie, y avoit laissé son chargement. L'activité de la caravane, c'est-à-dire de la navigation de transport d'un point à un autre, étoit si grande dans les mers de Turquie ; la circulation des marchandises y étoit si rapide, que, dans moins d'un mois, le navire sur lequel j'étois arrivé, avoit reçu une nouvelle cargaison pour Smyrne, et que, le 30 novembre 1778, jour où elle fit voile du port de la Cannée, elle attendoit, depuis huit jours, le vent favorable pour se rendre à sa nouvelle destination.

Je profitai encore de ce navire pour traverser le petit espace de mer, qui sépare l'île de Candie des premières îles de l'Archipel. Quoique ce trajet ne soit que d'environ vingt-cinq à trente lieues, et que les vents ne nous eussent pas contrariés, nous restâmes trois jours en chemin. Nous reçûmes, à la vérité, quelques bourrasques ; mais, comme elles ne nous jetoient pas hors de notre route, nous ne pûmes leur attribuer la lenteur de notre marche. Elle étoit occasionnée par les courans qui portoient au midi avec tant de rapidité, que, le lendemain de notre départ de la Cannée, nous ne nous estimions plus qu'à six lieues de l'île de Milo, tandis que, dans le

réel, nous en étions encore éloignés de plus de quinze.

L'hiver commençoit à se faire sentir dans cette partie des mers du Levant, non par des frimats, mais par des vents impétueux; et cette mauvaise saison, dans laquelle la navigation est plus agitée et plus dangereuse, au milieu d'un labyrinthe d'îles et d'écueils, ne dure pas trois mois: on ne la compte pour l'ordinaire que depuis la mi-décembre jusqu'à la moitié de février. Elle eut lieu beaucoup plutôt en 1778. Dès les derniers jours de novembre, l'atmosphère roula de gros nuages, poussés par des vents violens, et le ciel se couvrit des noires et sinistres livrées de la tempête. Cette sombre anticipation des orages, présageoit une variation remarquable dans la température; l'hiver de cette année fut un hiver fort court, à la vérité, mais très-froid, et qui couvrit de neige et de glace, des terres et des plantes, étonnées de perdre leur douce chaleur et leur verdure.

Quoique le vent fût foible, le ciel serein, et la surface de la mer légèrement sillonnée par les ondes, lorsque nous sortîmes de la Cannée, l'on sentoit le vaisseau secoué par-dessous, d'une manière extraordinaire; et

ces mouvemens, qui ne se communiquoient que par le fond du bâtiment, indiquoient une agitation sourde et intérieure, annonce certaine d'un prochain soulèvement des flots.

Un furieux coup de vent du sud-ouest nous assaillit à l'entrée de la rade de l'Argentière. Je ne vis jamais l'horizon si obscurci: le jour se déroba; quoique le soleil eût à peine atteint la moitié de sa course, la nuit sembloit avoir étendu ses ailes noires et lugubres sur la terre; et cette obscurité paroissoit encore plus profonde par la vivacité des éclairs redoublés qui fendoient la nue; le tonnerre éclatoit de toutes parts; nous avions disparu aux yeux des habitans de l'Argentière, et leur île, que nous étions sur le point de toucher, étoit cachée dans une ombre impénétrable à la vue la plus perçante. Le danger devenoit imminent, et la foiblesse du capitaine l'augmentoit encore: dans sa détresse, il murmuroit contre moi, qui l'avois engagé dans un canal aussi étroit que celui où nous nous trouvions, et qu'il eût évité si je n'eusse désiré d'être débarqué à l'Argentière. La mer, heureusement, ne pouvoit s'élever dans cet espace resserré, et nous parvînmes à jeter l'ancre à l'abri de l'île.

C'est le lieu le plus fréquenté par les vaisseaux qui naviguent dans l'Archipel. Placé à l'entrée de cette multitude d'îles, il offre aux navigateurs une relâche d'autant plus commode, qu'elle est ouverte de toutes parts, et qu'aucun vent ne peut empêcher d'en sortir à volonté. Ils y trouvent également des pilotes exercés à conduire les vaisseaux au milieu de terres et de rochers, que sépare une quantité de canaux sinueux, et offrant peu d'espace à parcourir.

Cette rade de l'Argentière est formée par l'île de Milo au sud-ouest, par celle de l'Argentière au nord, et par les petites îles de Saint-George et de Polivo à l'est. Les bâtimens de commerce mouillent entre les îles de l'Argentière et de Saint-George, mais plus près de la première, sur laquelle ils portent communément une haussière pour s'y amarrer. Dans cette position, où l'on est à l'abri du vent et de la mer du nord, autant qu'il est possible de l'être dans cette rade, l'on se trouve au pied d'une haute montagne qui masque la vue du village, et l'on n'y découvre aucune trace d'habitation ni de culture.

Mais cet ancrage n'a pas assez de fond pour

les vaisseaux de guerre et les grands bâtimens; ils mouillent plus au nord, ou au nord-est, dans le canal près de Polivo. Une remarque qui, au premier abord, paroît fort extraordinaire, c'est qu'à la place où les gros bâtimens jettent l'ancre, et où les courans ont souvent beaucoup de rapidité, la direction de ces courans est souvent opposée à celle du vent; c'est-à-dire que les eaux courent au nord, lorsque le vent souffle de ce point, et qu'ils vont vers le midi, quand le vent du midi règne. Leur violence est même en raison de celle des vents, et si impétueuse, qu'il est arrivé plus d'une fois qu'une frégate ayant son perroquet de fougue, son grand hunier et sa misaine défrêlés, ne pouvoit présenter au vent, et restoit en travers.

Cette espèce de phénomène, étonnante aux yeux de navigateurs peu accoutumés à observer, est l'effet du remoux ou courant doublé, qui fait courir les eaux dans un sens opposé à leur direction générale. Plus elles sont poussées avec véhémence par les vents, plus cet effet est marqué, et plus les vaisseaux qui s'y trouvent exposés, doivent le ressentir.

Une petite anse au-dessous du village de

l'Argentière, et à la moitié à-peu-près de la longueur du canal, n'est propre qu'à recevoir les bateaux du pays; encore n'y sont-ils pas trop en sûreté. Lorsqu'ils ont un séjour un peu long à faire sur la côte de l'île, ils vont plus au nord dans une calanque, où ils sont parfaitement à l'abri. Ce port étroit, qui ne convient qu'à de très-petits bâtimens, s'appelle *San-Nicolo*, du nom d'une petite chapelle dédiée à saint Nicolas, auquel les Grecs ont une grande confiance. Cette chapelle est la seule bâtisse qu'il y ait sur cette côte; tout y est roc et désert.

Il y avoit, à mon arrivée dans la petite anse de l'Argentière, une felouque maltoise, faisant partie d'un armement sorti de Malte, et commandé par un françois nommé Coral. Cette felouque n'étoit que de quatorze hommes d'équipage. Le capitaine étoit bien le plus déterminé vaurien de tous les corsaires. C'étoit un esclavon, extraordinairement brave, mais encore plus ivrogne, et en même temps bandit fort redouté. Il en faisoit depuis long-temps le métier; on le connoissoit de longue main dans l'Archipel, où il s'étoit rendu formidable; il avoit même eu l'audace de s'y établir, et d'épouser une

grecque de Myconi. Un grec, frère d'un drogman de la Porte, y commandoit; l'esclavon eut quelque démêlé avec lui, et finit par l'accabler de coups. Après cette action violente, il jugea bien qu'il ne lui étoit plus possible de demeurer dans une île que gouvernoit un homme puissant qu'il avoit outragé si violemment; il se retira dans une île voisine. Mais, le grec ayant porté ses plaintes au capitan-pacha, on y envoya quatre *tschavouschs*, ou huissiers de la Porte, avec ordre aux Grecs de donner main-forte pour se saisir de l'esclavon. Celui-ci résidoit dans un petit village éloigné de la mer; conduit par quelques affaires, il étoit en chemin pour se rendre au port, lorsque les tschavouschs y arrivèrent; il n'avoit aucune défiance, mais il marchoit à son ordinaire, armé de toutes pièces. Les huissiers avoient pris vingt grecs avec eux, et, afin de surprendre le fougueux étranger, s'avançoient avec précipitation vers le lieu où il logeoit, lorsqu'ils le rencontrèrent. Il ne se déconcerta pas; et concevant, à la vue de cet attroupement conduit par des turcs, que c'étoit à lui qu'on en vouloit, il jeta son capot, et, le sabre d'une main et le pistolet de l'autre, il fondit en jurant sur

une bande mal aguerrie, et la mit en déroute. Turcs et Grecs ; tous prirent la fuite; c'étoit à qui se sauveroit plus vîte. Pour l'esclavon, satisfait de s'être débarrassé d'une troupe importune et lâche, et de lui avoir ôté l'envie de revenir à la charge, il continua tranquillement son chemin. Cependant il sentit qu'il ne pouvoit plus demeurer en sûreté dans un pays où il ne manqueroit pas d'être accablé par le nombre, et livré à la vengeance des Turcs; il quitta sa femme et sa demeure, et retourna à Malte y reprendre son ancien métier de brigandage.

Curieux de voir de près un armement aussi chétif que la felouque commandée par cet esclavon, je me rendis à bord. L'on m'y offrit une fort jolie collation de fruits secs et confits, et d'excellent vin de Chypre, qui n'avoit pas coûté beaucoup à ceux qui s'en faisoient honneur. J'étois extrêmement étonné qu'un bâtiment, propre tout au plus à un cabotage d'été dans l'Archipel, eût pu y arriver depuis Malte et naviguer en haute mer. Il y avoit plus d'un mois que cette petite felouque étoit séparée du vaisseau commandant, et l'on soupçonnoit que la séparation avoit été concertée entre les gens de l'équi-

page, auxquels on supposoit le dessein de s'approprier une somme de quatre cent mille francs qu'ils avoient à bord, et qui provenoit de leurs déprédations. Mais ils n'étoient pas d'accord entr'eux sur les moyens de s'assurer la possession et le partage de richesses aussi mal acquises. La plus grande partie de l'équipage se défioit du capitaine, et craignoit que ses liaisons dans ces parages, son audace et sa mauvaise foi, ne le portassent à enlever la somme et à en priver ses compagnons de dangers et de rapines. D'un autre côté, tous redoutoient de s'exposer, dans la mauvaise saison, à se rendre à Malte avec une embarcation aussi frêle. Il y eut en ma présence une discussion fort animée à ce sujet; le résultat fut que le chef s'arrangeroit avec le capitaine françois de la polacre sur laquelle j'étois arrivé, pour transporter à Malte les corsaires et leur butin; et je fus prié de prévenir le dernier, d'un projet qui ne pouvoit que lui devenir agréable.

Le lendemain même, jour pris pour traiter du nolis, l'esclavon se rendit à bord de la polacre. Il y dîna, et cette entrevue fournit des scènes plaisantes, par le contraste qu'offroit le caractère des deux capitaines.

Le françois, homme doux et honnête, avoit en outre beaucoup de dévotion ; les juremens et les imprécations du corsaire le faisoient étrangement souffrir ; et il fut sur le point de se signer, lorsqu'ayant observé à l'esclavon qu'il devoit songer au salut de son ame, il reçut, pour toute réponse à cette pieuse remontrance, la brutale assertion que cela étoit inutile, parce qu'il n'étoit pas possible que la divinité fît attention à des coquins de son espèce.

Enfin, à la suite de longs débats, le prix du transport à Malte fut réglé à douze cents piastres ; le corsaire demanda à retourner dans sa felouque pour y chercher cette somme et la payer, disoit-il, à l'instant : mais il ne revint plus ; et après avoir, sans doute, trompé son monde sur une prétendue impossibilité de s'accorder, il mit sur-le-champ à la voile, et nous salua d'un coup de pierrier, en passant à quelque distance de nous.

Peu de jours après, le capitaine Coral, chef de l'armement, vint dans la rade de l'Argentière avec une petite frégate. Il cherchoit sa felouque, mais on ne put lui dire ce qu'elle étoit devenue. Suivant toute apparence, le petit trésor qu'elle portoit a été

enlevé par l'esclavon ou englouti avec lui dans les flots. Le surlendemain de l'arrivée de cette frégate, il s'éleva une terrible tempête du nord, qui força un vaisseau de guerre turc à se réfugier au même endroit. Le vent étoit si violent, qu'au moment même où ce vaisseau mouilla, l'on en coupa les mâts, afin d'éviter de chasser sur les ancres et de se briser à la côte. Le premier danger passé, les Turcs s'apercevant qu'ils étoient voisins d'une frégate ennemie, se disposoient à se jeter à la mer, et à gagner la terre à la nage. Mais la même terreur panique, qui s'étoit emparé de l'équipage musulman, régnoit à bord du corsaire ; et par une détermination inconcevable, Coral coupa ses cables et s'enfuit précipitamment. S'il eût fait le moindre mouvement pour s'approcher du vaisseau démâté, il s'en fût emparé sans éprouver la moindre résistance.

La même tempête devint funeste à un bâtiment françois, chargé d'une partie de la suite et des équipages d'Ismaïn, bey d'Egypte, qui, après avoir chassé Mourad, bey du Caire, en avoit été dépossédé à son tour, et relégué en Syrie, d'où il se rendoit à Constantinople. Ce naufrage fut un malheur pour

les Grecs de l'Argentière. La Porte envoya un cadi avec deux bâtimens, pour constater la perte des effets d'Ismaïn-bey, et en recouvrer la plus grande partie possible. Je fus témoin de l'espèce d'enquête de ces prétendus officiers de justice; il y eut maintes bastonnades distribuées, maintes vexations exercées, et la partie la plus précieuse du butin resta entre les mains de ceux qui étoient venus pour le sauver et le remettre au propriétaire.

Le nombre des vaisseaux qui se rendoient à la rade de l'Argentière, de tous les points des mers du Levant, faisoient, de l'île de ce nom, un poste important pour la navigation et le commerce. La France y entretenoit un consul; et cette place avoit été remplie par M. Brest, qui y séjournoit depuis plus de quarante ans. Son titre changea, et ses appointemens diminuèrent; il devint vice-consul, et, dans les dernières années de sa vie, il eut la douleur de se voir réduit à la simple qualité d'agent du consulat général de Smyrne: singulière récompense de longs services. Mais, dans un temps où l'on sacrifioit tout à l'éclat le plus mal entendu, où le mérite modeste étoit souvent un titre à l'oubli et à l'abandon,

où les services sans faveur n'obtenoient aucune recommandation ; de pareilles injustices n'étoient point rares, sur-tout dans les pays éloignés, d'où les plaintes n'arrivoient que rarement, toujours affoiblies, et, pour ainsi dire, trop vieillies par le temps qu'elles mettoient à parvenir, et par les différens canaux qu'elles étoient obligées de parcourir avant d'être rendues à leur destination.

Quelle sensation pouvoient, en effet, produire, dans les bureaux de Versailles, des réclamations tracées d'un style simple, appuyées de faits et de droits incontestables, mais arrivant sous la même enveloppe que les comptes d'un homme dont la puissance et le traitement s'étoient accrus aux dépens de celui qui s'en plaignoit? Des pages d'écriture sur des objets souvent de nulle importance, paroissoient seules dignes d'occuper quelques instans, et des lignes simples, mais sensées, que la justice, l'intérêt du commerce et de la navigation dictoient, jetées de côté, restoient sans attention comme sans réponse.

Et quelle époque avoit-on choisie pour frapper un estimable vieillard d'une odieuse injustice? celle où les échelles du Levant se trouvoient inondées d'une foule de jeunes

gens envoyés par le gouvernement françois, pour y remplir des fonctions importantes, dans lesquelles il n'est guère possible d'opérer le bien, quelque mérite que l'on suppose à ceux qui en sont revêtus, s'ils n'ont pas la connoissance des mœurs et des coutumes, indispensable dans un pays où il est quelquefois dangereux, et toujours nuisible, de les ignorer. D'un autre côté, comment pouvoit-on imaginer que le consul général de Smyrne, éloigné de plus de soixante lieues, et sans aucune communication directe, eût l'œil sur le nombre d'affaires de tout genre, qui se présentoient journellement à l'Argentière ? Aussi ces consuls, plus justés que le gouvernement, se reposoient entièrement sur leur agent du soin de les terminer. Se contentant d'un traitement considérable, dont une légère partie provenoit d'une réduction tardive et révoltante dans les appointemens modiques de M. Brest, ils savoient que personne ne feroit mieux que lui, et ils ne s'ingéroient en rien dans son administration.

En effet, il eût été difficile de réunir à une longue habitude des affaires commerciales et maritimes du Levant, un plus grand usage des goûts et des coutumes des différentes na-

tions qui l'habitent ou le parcourent, et une considération plus méritée. Egalement estimé de la marine françoise, des négocians d'Europe établis en Turquie, et des navigateurs que le commerce ou la guerre y attiroient, M. Brest jouissoit de l'estime générale. Les Turcs le regardoient comme l'homme juste par excellence, et les Grecs avoient pour lui la plus haute vénération. La confiance l'environnoit; arbitre né des fréquens différens qui s'élevoient dans des parages où se rendoient des peuples divers, ses décisions étoient suivies sans appel, comme sans murmure; son autorité vraiment patriarchale en faisoit un père, un souverain chéri, et le pavillon de France, qui flottoit au-dessus de sa maison, quoiqu'isolé, et sans moyens de protection, ne fut nulle part plus respecté qu'à l'Argentière.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIV.

VILLAGE OU BOURG DE L'ARGENTIÈRE. — MAISONS. — PUCES. — FÊTE DE L'EXALTATION SAINTE CROIX. — HABITANS DE L'ARGENTIÈRE. — COUVENT DE CAPUCINS. — TABLEAU QUI S'Y TROUVOIT. — GRAND-VICAIRE. — EPOQUE DE LA CONSTRUCTION DU BOURG ACTUEL DE L'ARGENTIÈRE. — EGLISES GRECQUES. — VAIVODE. — SITUATION DES GRECS DE L'ARGENTIÈRE; LEUR AGRICULTURE. — ORGE. — VIN. — ANIMAUX DOMESTIQUES. — EAU.

LE seul lieu habité de l'île de l'Argentière est au sommet d'une montagne de rochers, sur laquelle on grimpe par un chemin difficile. L'on ne sait trop si ce lieu doit s'appeler un bourg ou un village. Si l'on n'avoit égard qu'au petit nombre, et sur-tout à la construction misérable des maisons, ce ne seroit assurément qu'un mauvais village; mais il est entouré de hautes murailles et fermé par deux portes, et cette circonstance

lui donne quelqu'attribut d'un bourg et même d'une ville.

Quoi qu'il en soit, c'est un endroit pauvre, dont les maisons mal bâties sont encore plus mal entretenues ; plusieurs tombent en ruines, et aucune ne présente, pour ainsi dire, que la façade de la misère et l'enseigne de la pauvreté. Elles sont petites, étroites et peu élevées ; elles ne consistent qu'en deux pièces, dont l'une, basse et obscure, a toute l'apparence d'une tanière, et l'autre au-dessus : l'on y monte par quelques marches placées en dehors, et la seule porte qui y soit, donne sur le palier de cette espèce d'escalier sans rampe et sans balcon. Des ouvertures que ferment des volets de bois, tiennent lieu de croisées, et la terre y sert de plancher ou de carreaux. Aussi n'y a-t-il peut-être aucun lieu dans le monde où il y ait autant de puces, particulièrement pendant l'hiver, que dans ces demeures grossières, sur-tout dans celles qui n'ont pas été occupées depuis quelque temps ; et le logement que je louai étoit de ce nombre : au reste, l'Argentière a cela de commun avec d'autres îles de l'Archipel, où l'on ne bâtit pas mieux. La quantité de ces insectes est vraiment extraordi-

naire; l'on en est couvert et dévoré; elles se répandent même jusque sur la tête, et se glissent dans la chevelure, ce que je n'avois pas vu ailleurs. L'on prétend qu'elles sont en plus grand nombre encore dans les maisons habitées par des nourrices, parce que, dit-on, l'odeur du lait les attire.

Ces maisons si chétives ont pour couverture une mauvaise terrasse, qui ne consiste qu'en une espèce de claie en bois, sur laquelle on répand et l'on bat de la terre. Les pluies d'orage la pénètrent souvent, et forcent à la charger de nouvelle terre, qui ne garantit pas pour long-temps l'intérieur de la maison. Au lieu d'apporter plus de soin et d'intelligence à la construction de ces terrasses, les Grecs de l'Archipel, peuple livré dès long-temps à la superstition, aiment mieux se reposer sur le ciel de la conservation de leurs demeures. La veille de la fête de l'exaltation sainte Croix, c'est une ancienne coutume de balayer et de nettoyer exactement les terrasses des maisons; lorsque, vers le soir, les cloches des églises commencent à sonner, les habitans y tracent trois grandes croix; et ces figures sont, pour leur crédulité, le meilleur moyen de préser-

ver le comble de leurs habitations, d'être pénétré par les pluies de l'hiver.

Le soir de ce même jour qui précède l'exaltation sainte Croix, l'une des plus grandes fêtes de l'église grecque, l'on allume des feux dans les rues des bourgs et des villages de l'Archipel, où les habitans ne sont point gênés par la présence de leurs tyrans. Tous, grands et petits, passent trois fois au-dessus de ces feux, en récitant des prières par lesquelles ils implorent, de l'assistance divine, la conservation de leur santé pendant l'année suivante, aussi-bien que des vendanges abondantes. Mais, pour que ces prières aient toute l'efficacité qu'ils en attendent, ils assurent sérieusement qu'il doit y avoir dans les feux quelques parties de la plante de sésame.

Une seule rue fait le tour du bourg ou du village de l'Argentière. Des gens qui se logent aussi mal que les Grecs de cette île, n'ont pas dû songer à paver leur rue, qui, dans les temps de pluie, est un long amas d'une boue profonde; l'humidité, l'eau elle-même s'introduit alors dans les chambres presque souterraines du rez-de-chaussée, et en fait des habitations aussi mal-saines qu'incommodes.

C'est dans cette enceinte de misère que vivent environ deux cents familles grecques. Il n'y avoit de mon temps que deux françois : le consul ou l'agent, et un autre provençal qui servoit de pilote aux vaisseaux de guerre des différentes nations, que la protection de leur commerce amenoit dans ces mers. Il n'y avoit point d'autres catholiques que les familles de ces deux françois ; le reste des habitans suivoit les principes religieux de l'église grecque. Ce petit nombre de chrétiens-latins n'exigeoit plus les soins de plusieurs ministres. Des capucins qui s'y étoient établis autrefois, avoient abandonné leur hospice, bâti hors du bourg. Cette maison étoit en ruines, et tout ce que les capucins y avoient laissé, étoit devenu la proie des gens du pays et des étrangers. J'y vis encore un très-beau tableau, qui n'avoit pas excité la cupidité de déprédateurs ignorans, mais qui avoit un grand mérite ; il représentoit un miracle que les religieux de la Trinité, occupés, comme l'on sait, au rachat des esclaves chrétiens dans les pays mahométans, racontent être arrivé en Barbarie. Quelques-uns de ces religieux, ayant appris qu'il existoit entre les mains des Barbaresques, un

énorme crucifix en bronze, provenant de quelque pillage de vaisseau ou d'établissement chrétien, firent tout ce qu'ils purent pour l'obtenir; ils n'y parvinrent qu'en promettant de donner un poids d'argent égal à celui du crucifix. C'est le moment où la balance est apportée en présence des officiers de justice et d'une foule immense, que le peintre de ce tableau a saisi. Le crucifix est sur un bassin de la balance; des sacs d'espèces d'argent, que le zèle pieux des trinitaires avoit eu tant de peines à rassembler, sont à terre; un de ces religieux, à genoux, commence à en verser un dans l'autre bassin, et à peine quelques pièces équivalentes à la valeur du cuivre du crucifix, en sont-elles sorties, que l'équilibre de la balance s'établit. L'admiration reconnoissante envers le ciel, peinte sur la physionomie des religieux, la surprise stupide et farouche exprimée avec diverses nuances sur les figures des Barbaresques, le ton de vérité qui règne dans un ensemble composé d'une multitude de détails, la beauté du coloris, annonçoient un pinceau exercé, et faisoient de ce tableau un ouvrage précieux. Le consul m'assura qu'un voyageur anglois avoit offert aux capucins de leur en

donner autant de sequins qu'il pourroit en tenir, mis l'un à côté de l'autre sur la toile du tableau ; et ces moines, qui attachoient un assez haut prix à sa possession pour rejeter des offres aussi fortes, finirent par l'abandonner et le livrer à la poussière, et aux outrages de gens grossiers et ignorans. Je n'eus pas de peine à obtenir du consul l'autorisation de tirer ce bel ouvrage d'un prochain anéantissement, et de l'apporter en France. Il y est en effet, mais je ne puis dire où ; car il m'a été pris quelque temps après mon arrivée, sans que j'aie pu découvrir depuis ce qu'il étoit devenu.

La petite église, ou la chapelle des capucins, servoit encore aux catholiques de l'Argentière ; mais ce temple se ressentoit de la misère générale ; les décorations les plus simples y manquoient, et les ornemens, aussi-bien que les linges nécessaires à l'autel, tomboient en lambeaux.

Un prêtre séculier, né dans l'île de Scio, et qui avoit étudié à Rome, faisoit encore l'office dans cette chapelle. Il se qualifioit de grand-vicaire, et se prétendoit revêtu de tous les pouvoirs des évêques, dans les îles de Milo et de l'Argentière, qui, suivant lui,

ne dépendoient d'aucun évêché, et lui formoient un petit arrondissement sur lequel il exerçoit la suprématie spirituelle; et certes, son éminente dignité ne le fatiguoit pas beaucoup; car il n'existoit plus qu'un seul catholique dans la première de ces îles. Toutes ses fonctions se bornoient à dire la messe du consul, et il acquittoit, par ce léger service, la protection que le gouvernement françois lui accordoit, ainsi qu'aux évêques et autres prêtres latins répandus en Turquie.

Celui de l'Argentière étoit très-fier de son presqu'évêché; il ne laissoit point échapper d'occasions d'en parler, et principalement d'insérer dans le petit nombre d'actes qu'il avoit à écrire, et qu'il multiplioit à dessein, la formule *nullius diœcesis* [1], annonce de son indépendance spirituelle. A ce petit orgueil près, qui, dans d'autres contrées que l'Orient, remplaçoit assez souvent la modestie évangélique, M. Marcopoli, c'est le nom de eet ecclésiastique, étoit bien le meilleur homme du monde; instruit et curieux d'acquérir des connoissances, il communiquoit avec beaucoup de

[1] *Qui n'est d'aucun diocèse*; l'on appelle ainsi les cantons qui ne sont soumis à la juridiction d'aucun évêque, et où des chapitres ou des dignitaires ecclésiastiques remplissent les fonctions épiscopales.

complaisance celles qu'il avoit sur son propre pays ; il m'a été fort utile pendant mon voyage. J'avois conçu pour lui beaucoup d'estime et d'amitié, et j'ai appris avec douleur que, peu de temps après mon départ du Levant, il avoit succombé à une longue maladie.

Son costume ordinaire consistoit en une soutane noire, semblable à celle de nos prêtres, en un large et haut bonnet noir et d'une ampleur égale d'un bout à l'autre, et en une paire de moustaches. Les Turcs et les Grecs le respectoient ; mais il devoit ces égards à la protection que la France lui accordoit, protection qui étoit alors d'un très-grand poids dans des pays où notre nation jouissoit de beaucoup de crédit et d'avantages exclusifs.

Le bourg de l'Argentière est fort moderne ; sa construction ne date que de 1646. Une tradition conservée parmi les habitans actuels, apprend qu'il a été commencé par des Grecs fugitifs de l'île de Siphanto, qui se tinrent cachés, pendant quelque temps, dans un bois qui en couvroit alors l'emplacement. Ces Grecs avoient emporté dans leur fuite une image de la Vierge, et ils bâtirent des maisons dans l'endroit où la représentation

de la mère de Dieu avoit bien voulu s'arrêter avec eux, et les préserver des attaques de leurs ennemis.

Plusieurs églises ou chapelles grecques, ne possédant guère plus de richesses que celle des catholiques, sont bâties derrière le village. Elles ont toutes, au-dessus de leur portail, de petites cloches qui sont souvent en mouvement. Mais, sur une terre misérable et isolée, leur son n'effarouche pas les musulmans, et ils ont dédaigné d'enlever à une poignée de Grecs que leur position rend peu dignes d'attention, un privilége qu'ils refusent avec sévérité dans presque toutes les parties de leur empire, et qui est d'un grand prix aux yeux de gens dont tout le christianisme consiste dans les pratiques extérieures.

Un grec de l'Argentière même, et quelquefois d'une île voisine, va chaque année acheter, à Constantinople, le droit de vexer ses compatriotes, sous le titre de *vaivode*. Cette place, qui répond à celle d'intendant, est une ferme qui se met à l'enchère, et se vend au plus offrant. Les îles de l'Archipel où les Turcs ne commandent pas eux-mêmes, ont la même forme d'administration ; le vaivode y perçoit les revenus publics, impose des

amendes arbitraires, en un mot, tourmente ses concitoyens par autant d'exactions et d'injustices que pourroit le faire l'officier musulman le plus âpre et le plus avide. A l'exception des mauvais traitemens, des excès d'une violence effrénée auxquels se portent quelquefois les commandans turcs envers un peuple, qu'ils regardent comme une horde d'esclaves et de réprouvés, les vaivodes accompagnent leurs fonctions momentanées de tant de rudesse et de rapines, que les Grecs ont le plus souvent à se repentir d'être gouvernés par un homme de leur nation.

Et cette dure insensibilité, qui fait tout-à-coup d'un opprimé un oppresseur impitoyable, n'est pas particulière aux Grecs de l'Archipel; c'est un vice commun à toutes les ames basses et avilies, qui ne connoissent du pouvoir que ses abus, et confondent les devoirs d'une autorité légitime, avec l'obligation d'user d'une extrême sévérité. Les esclaves noirs de l'Amérique n'avoient point de *commandeurs* plus rudes et plus inhumains que ceux de leur couleur qui avoient partagé leur sort, et l'on aura long-temps présens à la mémoire les horreurs, les dévastations et les pillages auxquels se sont livrés quel-

ques hommes de la lie du peuple, revêtus, par l'effet d'un délire inconcevable, d'un pouvoir terrible dont approchoit à peine celui que se sont arrogé de féroces usurpateurs.

L'état misérable de l'Argentière n'étoit pas, m'a-t-on dit, porté au point où il est aujourd'hui. L'on m'a assuré qu'avant la guerre des Russes et des Turcs, pendant laquelle les premiers sont venus de leurs pays septentrionaux, par des routes dont l'ignorance des seconds n'avoit pu reconnoître la possibilité, établir dans l'Archipel même leur station, leurs magasins et leur croisière, d'où ils menaçoient la capitale de l'empire ottoman. Cette contrée jouissoit de plus d'aisance; mais, pendant cette lutte entre les Russes et les Turcs, les îles sans défense étoient livrées aux pillages et aux contributions dont sont dévorés les lieux qui deviennent le théâtre de la guerre. Et quelle foule de maux doit accabler ceux où la barbarie des hommes qui sont en guerre, ajoute aux horreurs dont elle compose son épouvantable cortége! Des pirates, profitant du désordre et de l'impunité, augmentoient par leurs brigandages les malheurs de ces contrées; et l'Argentière, dont la rade ne pouvoit man-

quer d'être le point de l'Archipel le plus fréquenté par les vaisseaux de toute espèce, plus exposée que toute autre île, a dû être excessivement appauvrie.

L'on y manquoit généralement des choses nécessaires à la vie ; l'on n'y trouvoit ni blé, ni viande, ni légumes. Tout ce qu'il étoit possible de s'y procurer, consistoit en pain d'orge et en quelques œufs. L'île entière, qui n'a guère que six lieues de circuit, n'est formée que de montagnes de roches, et presqu'entièrement stériles. Si l'on en excepte quelques figuiers épars dans les vignes et les champs, nul arbre n'égaie de sa verdure un sol scabreux et aride, que des forêts ombrageoient autrefois, et où, plus récemment croissoit encore en abondance l'arbre dont le fruit fournit la plus utile comme la plus savoureuse des huiles. Ces dernières espèces de plantations, qui font la richesse des pays dont le climat leur est favorable, ont été à l'Argentière, de même que sur quelques terres voisines, la proie des flammes dirigées par la main dévastatrice de la guerre, pendant la longue durée des hostilités entre les Vénitiens et les Turcs.

Toute l'industrie actuelle des Grecs de cette

île se réduit à cultiver un peu de coton, de l'orge et quelques vignes. Lorsqu'on y veut manger d'autre pain, l'on est obligé de faire venir le froment de contrées plus heureuses. Pendant l'hiver, il y aborde des bateaux chargés de biscuit; leur cargaison y est bientôt débitée; car des gens constamment réduits au pain d'orge, trouvent une espèce de régal dans une nourriture sèche et dure, mais plus savoureuse.

Ce n'est pas que le pain que l'on fait à l'Argentière et dans presque toutes les îles de l'Archipel, avec de la farine d'orge, ne soit bon; le peuple de ces contrées n'en mange presque pas d'autre. J'en ai vécu long-temps, et non-seulement je n'y ai trouvé aucune saveur désagréable, mais il m'a paru de bon goût et appétissant. Dans tout l'Orient, ce pain d'orge pure est un aliment fort ordinaire; les Hébreux en faisoient un grand usage, et il y a tout lieu de présumer qu'anciennement, comme de nos jours, la culture de l'orge et son emploi en aliment journalier, n'auroient pas été répandus aussi généralement dans des pays où le froment croît avec abondance, si le pain qu'on en retire eût passé pour une nourriture grossière et

même rebutante, comme le même pain dans nos contrées septentrionales. De retour dans ma patrie, j'ai voulu comparer le pain d'orge que, dans les années de disette, l'on fait quelquefois dans nos villages, avec celui dont j'avois si souvent mangé sans dégoût au Levant ; et j'ai reconnu qu'outre sa couleur beaucoup plus noire, il étoit plus pesant et vraiment mauvais. La misère seule peut en commander l'usage ; il faut donc que l'orge des climats chauds donne une farine plus savoureuse que dans nos pays. Peut-être aussi ce grain que chez nous l'on ne destine pas, pour l'ordinaire, à la subsistance des hommes, n'a-t-il pas obtenu la même attention que le blé dans sa mouture et sa panification; et mieux soigné, peut-être aussi parviendroit-il à fournir du pain qui approcheroit de la bonté du pain d'orge de l'Orient.

Le vin de l'Argentière n'est pas aussi bon que celui de plusieurs îles environnantes ; et ce défaut de qualité ne vient, sans doute, que d'une mauvaise manipulation, puisque le sol est aussi propre que dans ces autres contrées à la culture de la vigne. Je suis même étonné que les habitans parviennent à faire du vin ; car, dès que les raisins sont mûrs,

on en mange une si grande quantité, qu'il paroît ne devoir plus en rester pour en exprimer le jus, et ces sortes de vendanges partielles et anticipées sont encore une des causes de la médiocrité du vin, pour lequel on ne réserve que les raisins les moins beaux et les moins mûrs.

Au reste, l'île de Milo, qui est très-voisine, fournit le vin qu'on boit communément à l'Argentière : l'on en tire aussi de fort bons moutons. Les habitans de l'Argentière ne possèdent que des troupeaux chétifs, comme tout ce qui les environne. Quelques ânes misérables, un petit nombre de cochons et quelques poules, sont les seuls animaux domestiques que l'on y voit; et si on n'avoit les ressources que la mer présente pour la pêche, et celle très-bornée de la chasse, l'on auroit de la peine à vivre sur une île qui manque à peu près de tout. L'eau même n'y est pas commune; il n'y a point de rivières, de ruisseaux ni de fontaines; l'on n'y boit que de l'eau de citerne. Une flaque d'eau bourbeuse, qui est à l'entrée du village du côté de la mer, est le seul abreuvoir où le petit nombre d'animaux que l'on y nourrit puisse se désaltérer; ses bords boueux

sont

sont constamment animés par des lavandières; ces oiseaux remuans donnent la vie et la gaieté dans des lieux où tout inspire la tristesse, où tout semble prêt à s'anéantir sous le poids de la misère et de l'oppression.

CHAPITRE XXV.

NOMS DE L'ILE DE L'ARGENTIÈRE. — MINES D'ARGENT. — TERRE CIMOLÉE ; SES PROPRIÉTÉS ; SES USAGES DANS LES ARTS ; L'UTILITÉ DONT ELLE SEROIT POUR NOS MANUFACTURES ; FACILITÉ QUE L'ON AUROIT A S'EN PROCURER ; SA NATURE. — VOLCANS. — EAUX THERMALES ; LEURS PROPRIÉTÉS ; MANIÈRE DONT LES GRECS EN FONT USAGE ; LEUR POSITION. — MATIÈRE BLEUATRE QUI RECOUVRE LES ROCHERS D'ALENTOUR. — LAC PUANT. — GROTTES. — MONTAGNE. — OISEAUX. — KÉDROS. — HUILE DE KÉDROS. — DIFFÉRENTE NATURE DES MONTAGNES. — PRASE. — EXCAVATIONS. — ARTICHAUTS SAUVAGES. — SÉMÉNA. — BOIS PÉTRIFIÉ. — LENTISQUE. — SAFRAN ; MANIÈRE DE LE VENDRE ; SON PRIX.

Si la petite île de l'Argentière n'offre ni agrément, ni commodités pour la vie, la nature en a fait un lieu intéressant par son site, et les substances qu'elle renferme dans son sein, ou qu'elle produit spontanément à sa surface. Les anciens la nommoient *Kimolos ;* ils la

connoissoient aussi sous le nom d'*Echinussa*, île aux vipères [1], à cause de la grande quantité de ces reptiles qu'elle nourrissoit, dans un temps où, peu fréquentée par les hommes, elle n'étoit couverte que de roches, de forêts ou de broussailles, Les Grecs l'appellent encore aujourd'hui *Kimoli*. Les Européens y découvrirent des mines d'argent, d'où est venue la dénomination de l'Argentière, sous laquelle ils n'ont pas cessé de la désigner depuis.

Ces mines sont abandonnées ; il est même probable qu'elles n'ont jamais été d'un grand produit, ce qui aura déterminé à renoncer à leur exploitation. L'on ne sait pas à quel temps elles furent ouvertes, ni à quel autre on les quitta. Les habitans n'en ont pas conservé le souvenir, et ils se sont bien gardés de faire aucune tentative qui pût donner lieu aux Turcs de soupçonner l'existence d'un métal précieux : c'eût été pour eux une nouvelle et intarissable source d'extorsions et de misère. Sous une odieuse tyrannie, l'on ne devient pas riche impunément ; un danger imminent accompagne ce qui peut fixer les regards et exciter la cupidité, et

[1] *Cimolus quæ Echinussa*. PLIN. Hist. nat. lib. IV, cap. 12.

l'on en est réduit au point de considérer le malheur comme un bien désirable.

Il paroît que la principale des mines d'où l'on a tiré de l'argent, se trouve sur un cap élevé, vis-à-vis de la petite île de Saint-George. Pendant leur longue station dans l'Archipel, les Russes en ont tenté une nouvelle exploitation. Je sais aussi que M. de Laclue, ancien capitaine de vaisseaux de la marine françoise, y a fait plusieurs essais; mais ces tentatives et ces essais ont démontré que la quantité du minéral étoit trop foible pour couvrir les frais d'extraction, et c'est sans doute à la même cause qu'il faut attribuer leur ancien délaissement. Il seroit possible néanmoins qu'en poussant les travaux à une plus grande profondeur qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, l'on rencontrât des filons plus riches et un minérai plus abondant, qui dédommageassent des dépenses et donnassent du bénéfice; mais ces sortes de spéculations doivent être remises à d'autres temps, dans des pays où, par l'effet d'une bizarre barbarie, les richesses nationales deviennent le fléau et la ruine des particuliers, et où la masse de terres et de rochers qui recouvrent ces dons de la nature, ne peut se composer de couches trop épaisses.

La mer baigne le pied de cette montagne, qui, dit-on, contient de l'argent. C'est là que les insulaires vont s'approvisionner d'une substance argileuse, détrempée par les eaux, et qui leur tient lieu de savon pour laver leur linge. Les anciens la connoissoient sous le nom de *terre cimolée*, de celui de *kimolos*, qu'ils avoient donné à l'île où elle se trouve. On l'a confondue avec différentes autres substances minérales. Il n'est point d'ouvrage de minéralogie qui ne fasse mention de la terre cimolée; mais dans tous il existe, sur ce sujet, une égale confusion de mots et de choses. De même que le nom de *terre sigillée*, qui n'étoit qu'une désignation générique, donnée à diverses matières sur lesquelles on applique des empreintes, des cachets, des sceaux, a été indifféremment attribué à des terres calcaires, à des bols, à des argiles, le nom de *terre cimolée* s'est aussi étendu à quelques espèces d'argile à foulon, et même à des bols.

Je me suis assuré que la vraie terre cimolée des anciens, celle que l'on tire de Kimoli ou de l'Argentière, et qui est très-différente de toutes les substances analogues avec lesquelles on l'a confondue, n'étoit point connue

en France, si ce n'est peut-être de quelques curieux. A mon retour à Paris, j'ai parcouru les magasins de droguerie de la rue des Lombards; j'y ai demandé de la terre cimolée, et l'on m'a présenté, tantôt du bol d'Arménie, tantôt de la terre rougeâtre de Lemnos, tantôt enfin de la terre sigillée de Malte. Aucun des commerçans de ce quartier riche, qui tous avoient bien l'idée de la terre cimolée, ne savoit la distinguer; et en voyant l'échantillon que je leur montrois, ils convenoient qu'elle leur étoit inconnue.

Sans admettre toutes les propriétés médicales, attribuées à la terre de l'Argentière par les anciens qui en faisoient grand cas, et l'employoient fréquemment dans la médecine[1], elle en a de plus réelles qui auroient dû la sauver de l'oubli où elle est tombée depuis des siècles. C'est un *smectis*, un savon naturel, et qui ne coûte que la peine de le prendre à l'endroit où la nature l'a formé. Dissoute dans l'eau, cette substance soutient long-temps l'écume et les bulles savonneuses,

[1] *Voyez* sur les vertus de la terre cimolée, l'*Histoire naturelle de Pline*, liv. XXXV, chap. 17; Dioscoride, liv. V, chap. 133; Gallien; Théophanis a Nonni *epitome de curatione morborum*, etc. etc.

comme le savon ordinaire. La plupart des Grecs de l'Archipel ne se servent pas d'autre matière pour laver le linge, et ils ont observé qu'il étoit mieux blanchi quand ils usoient d'eau de mer pour dissoudre cette terre, dont le nom actuel est *pylo Tsinnias*, c'est-à-dire argile de Tsinnias, parce que les Grecs appellent *Tsinnias*, le lieu d'où on la tire. On en charge des bateaux qui la transportent dans les autres îles et dans différentes contrées du Levant. On prend celle que les eaux de la mer ont pénétrée, et on la forme en petites masses oblongues qu'on laisse sécher. L'expérience a, sans doute, appris aux Grecs que la terre ainsi humectée valoit mieux que celle qui est sèche et durcie, dont la même montagne est entièrement composée ; jamais ils n'en prennent au-dessus de la ligne battue par les flots. Aussi ces espèces de pains, formés avec la terre cimolée, contiennent toujours une forte dose de sel marin, étranger à la terre, et dont la mer l'imprègne.

La terre cimolée est aussi très-propre à enlever les taches grasses des étoffes de laine et de soie : il suffit d'en ramollir un morceau dans de l'eau ordinaire, et de l'étendre sur l'endroit taché ; on la laisse sécher, puis on

la réduit en poussière en la frottant avec une brosse; la tache se trouve effacée sans que le lustre ni la couleur de l'étoffe en soient altérés. Son effet est plus sûr que celui de toutes les pierres à détacher; plusieurs personnes à qui j'ai distribué la petite quantité que j'en avois rapportée, en ont fait l'épreuve avec succès; mais il faut observer qu'elle n'absorbe que les matières graisseuses, et qu'elle est inutile pour les autres taches. Elle blanchit aussi très-bien les ceinturons, les baudriers et le buffle des troupes. Les cordonniers du Levant s'en servent pour coller les cuirs et les peaux, et sa tenacité la fait employer, dans ces mêmes contrées, comme une colle propre à différens usages.

Mais cette substance pourroit devenir, pour nos manufactures, d'une utilité plus grande et plus générale. Pline rapporte que les Romains s'en servoient pour le dégraissement des draps. La loi Metella, dont les censeurs C. Flaminius et L. Æmilius furent les auteurs, prescrivoit l'ordre dans lequel les foulons devoient se servir des matières qu'ils employoient, et la terre cimolée étoit destinée à relever les couleurs vraies et précieuses, et à faire revivre d'un nouvel éclat celles que

les parfums de soufre avoient obscurcies [1]. Le témoignage des anciens et mes propres observations ne laissent aucun doute sur l'avantage que l'on retireroit de l'usage de la terre cimolée dans les fouleries et le dégraissement des laines. D'autres arts trouveroient vraisemblablement à l'employer aussi avec avantage; et tout porte à penser qu'en l'introduisant en France, on lui trouveroit d'autres propriétés utiles. Le transport seul entraîneroit quelques frais; il n'en coûteroit rien pour tirer la terre cimolée du pied de la montagne où la mer la détrempe: les vaisseaux qui fréquenteront le Levant, pourront aisément en embarquer pour leur servir de lest; en sorte que l'on auroit à très-bas prix une matière utile et inépuisable.

J'ai déjà dit que je regardois cette substance minérale, qui est d'un gris blanchâtre, pesante, grasse et savonneuse, comme une espèce de *smectis* ou *smectite*, qui ne paroît point contenir de parties métalliques. Un savant voyageur, qui a examiné comme moi la terre cimolée dans l'île même de l'Argen-

[1] *Veros autem et pretiosos colores emollit cimolia, et quodam nitore exhilarat contristatos sulphure.* PLIN. Hist. nat. lib. XXXV, cap. 17.

tière, prétend que cette substance très-abondante, mais peu connue, n'est qu'une décomposition lente et graduelle des porphyres, occasionnée par des feux souterrains. « J'ap-» porte, dit Olivier, des échantillons de tous » les états par où passe cette terre ; cette » observation intéressera, sans doute, les mi-» néralogistes, et fera connoître l'origine » d'une substance si peu connue jusqu'à pré-» sent [1] ». J'avoue que je ne comprends pas trop comment le porphyre sur lequel le feu n'a point d'action, peut être décomposé par l'effet des volcans, et réduit en une matière grasse et savonneuse. Une autre chose m'embarrasse ; c'est que la terre cimolée est attaquée par les acides qui la font entrer en fermentation, tandis que ces mêmes acides n'en excitent aucune sur le porphyre. Ces difficultés prévues par Olivier, sont levées, sans doute, dans sa Théorie, que je ne connois encore que par le léger aperçu qu'il en a,

[1] Rapport du Voyage fait, par ordre du gouvernement, dans l'Empire ottoman, l'Egypte et la Perse, pendant les six premières années de la république, lu à l'institut national, par le citoyen Olivier. — *Magasin encyclopédique du 1er germinal an VII, n° 22, page 198.*

présenté dans le rapport que je viens de citer; et ses talens et ses grandes connoissances en histoire naturelle inspirent trop de confiance pour douter qu'en détruisant toutes les objections, il n'ait fondé son opinion sur des bases certaines et des faits incontestables.

L'île de l'Argentière n'est qu'un groupe de matières volcaniques. Elle offre de toutes parts des indices de ces grands incendies que la nature alimente dans les entrailles de la terre: tout y présente l'image d'une vaste combustion; et il est probable que les feux souterrains dont l'action s'est manifestée au dehors, et a imprimé au sol des commotions violentes, qui, réunies à l'effort des eaux, ont pu contribuer par d'immenses affaissemens à l'isoler, brûlent encore avec activité à de grandes profondeurs, et le menacent peut-être encore de nouveaux bouleversemens.

Dans plusieurs endroits, les rochers sont calcinés; les produits des volcans s'y rencontrent fréquemment, et Olivier y a découvert la pouzzolane, de même qu'à Milo et à Santorin[1]. Des eaux chaudes et fumantes y attestent encore l'existence d'un foyer sou-

[1] Voyez le Mémoire ci-devant cité.

terrain en pleine activité. Elles sortent d'un rocher, près de la mer, à la partie nord-ouest de l'île. La chaleur de ces eaux est si forte, que l'on ne peut y tenir la main; dans un instant les œufs s'y durcissent. Elles déposent un sédiment d'un jaune d'ocre; refroidies, elles prennent une teinte blanchâtre, et leur saveur est d'une âcreté extrême. J'ai plongé, dans cette source brûlante et minérale, un aéromètre; il a marqué cinq degrés, et le même instrument ne donnoit qu'un degré, mis dans l'eau, qui passe pour la meilleure de l'île, celle du jardin du consul, après qu'elle eut été purifiée par son séjour dans de grands vases de terre.

Ces eaux thermales passent, chez les Grecs, pour être très-propres à guérir les rhumatismes, la sciatique et les autres maladies de cette nature, en y trempant des linges que l'on applique sur les parties souffrantes. L'on m'a raconté des effets merveilleux de ces sortes d'applications, et je n'ai pas eu de peine à les croire, les eaux de l'Argentière devant être très-actives. Je ne sais pas même si la méthode des applications partielles qu'on en fait, et seulement sur les endroits malades, n'a pas plus d'efficacité que l'immersion totale ou les

bains, ainsi que nos médecins les prescrivent dans les eaux thermales de nos contrées. L'action du remède, étendue sur la surface du corps entier, ne perd-elle pas de son énergie à l'égard de la partie malade; et son impression sur les parties saines n'empêche-t-elle pas, ou du moins ne diminue-t-elle pas l'effet qu'on en attend pour rétablir, dans un seul point, la circulation des humeurs, et guérir des souffrances locales? Une longue expérience, une tradition qui date peut-être des temps où les médecins, plus observateurs qu'érudits, dictoient, dans la Grèce antique et brillante, des règles dont la saine médecine craint encore de s'écarter, ont peut-être appris aux Grecs modernes la méthode d'user, sur les lieux mêmes, des eaux thermales en topique plutôt qu'en bains. Elle me paroît en effet plus naturelle et plus convenable à l'espèce de maux que l'on veut guérir; et comme elle ne peut avoir aucun inconvénient, et que, d'ailleurs, d'autres peuples la pratiquent avec succès, j'engage les médecins qui ne dédaignent pas de se servir des moyens curatifs dont ils ne sont pas les auteurs ou les partisans, et les malades qui cherchent du soulagement, à adapter ce procédé à nos eaux thermales.

Je ne leur dirai pas, néanmoins, ce que les Grecs assurent de la source des eaux chaudes de l'Argentière : qu'il suffit d'en faire usage, pendant un seul jour, en applications réitérées, pour être délivré des douleurs rhumatismales les plus invétérées. Quelqu'efficacité qu'on leur suppose, quelqu'influence que l'on accorde au climat sur des maladies plus fréquentes et plus rebelles dans nos pays septentrionaux, une guérison aussi prompte n'est guère probable, lorsque l'on observe que ces maladies font, parmi nous, le désespoir des médecins, et plus encore celui des malades.

Au reste, les Grecs qui mêlent toujours à leurs actions quelques pratiques superstitieuses, recommandent aux personnes qui font le voyage des eaux, d'y laisser une partie des vêtemens qui les couvroient, un morceau de chemise, de caleçon, de veste, etc., parce que, disent-ils, le mal reste sur le lieu même avec ces fragmens d'habits.

L'endroit où sont situées les eaux thermales de l'Argentière, n'offre aucune commodité à ceux qui veulent y aller. L'on y arrive par un chemin fort difficile; l'on n'y trouve point d'abri contre l'ardeur du soleil; pas une cabane, pas un seul arbre; à peine

y a-t-il à l'entour un espace assez uni pour que quelques personnes puissent s'y asseoir, tout ce canton n'étant qu'un sommet de montagne, formé de roches saillantes et pointues. Mais une chose très-remarquable, et qui intéresse la minéralogie, c'est que toutes les pierres des environs sont recouvertes par une couche d'une substance minérale de couleur bleuâtre, ce qui présente un coup-d'œil fort singulier.

Une autre trace de volcan éteint se remarque non loin des eaux thermales, sur le bord de la mer, et en suivant la côte vers le nord. C'est la bouche ou cratère d'un ancien volcan, qui a exhalé long-temps des vapeurs infectes, d'où les Grecs modernes l'ont appelé *vromo limno*, c'est-à-dire *lac puant:* Ce gouffre n'est, à proprement parler, de nos jours, qu'une lagune de la mer, qui ne répand plus de mauvaise odeur. Eloignée de toute habitation et extrêmement solitaire, des canards sauvages viennent souvent se reposer sur ses eaux tranquilles, et il est rare de ne pas y en trouver pendant l'hiver.

A côté de ce lac, au nord, l'on rencontre plusieurs grottes ou cavernes taillées dans le roc, et qui paroissent avoir servi d'habi-

tations. Dans l'une, il y a une source de bonne eau, qui, dans cet endroit écarté, est inutile aux habitans de l'Argentière. Ils prétendent que ces excavations servoient à leurs ancêtres pour fondre le minerai du fer qu'ils tiroient des montagnes voisines. Un enfoncement étroit de la mer permettoit aux bateaux d'aborder cette côte, et il est à présumer que, si la rade de l'Argentière ne fût pas devenue le rendez-vous général de tous les vaisseaux qui naviguent dans les mers du Levant, les habitans actuels n'auroient pas abandonné la côte occidentale où ils auroient trouvé un sol moins ingrat, de petites anses propres à recevoir leurs bateaux, et une fontaine abondante. Mais, chez les peuples civilisés, le commerce est un appât irrésistible qui entraîne les hommes dans les lieux où il se montre, et leur fait souvent quitter des avantages réels, pour courir après des chimères qui corrompent en même temps qu'elles enrichissent.

Cette calanque, dans laquelle est le lac puant dont je viens de parler, est formée au nord par une grosse montagne élevée, qui s'est fendue et séparée d'elle-même, par son milieu, sur toute sa hauteur. Une moitié

moitié n'existe plus et a été entraînée ou engloutie par les flots; la partie qui subsiste présente une tranche perpendiculaire, et même un peu concave, entièrement composée d'une pierre grise, calcaire, et d'une consistance peu solide. C'est cette mollesse de la substance pierreuse dont elle est formée, qui a causé son éboulement. En effet, battue sans cesse à son pied par les vagues, et pressée à son sommet par le poids des terres imbibées des eaux pluviales, elle n'a pu résister à ces deux puissances agissant en sens contraire, et elle a dû s'ouvrir et se séparer.

La colline au pied de laquelle se trouve la calanque, est en pente et couverte d'une couche épaisse de terre végétale, où croissent plus d'arbrisseaux et de plantes, que sur tout autre terrain de l'île. Je trouvai dans cette solitude, qui n'en seroit pas une si la population des contrées soumises au régime qui lui est le plus contraire, ne diminuoit pas au lieu de s'agrandir, une quantité d'oiseaux rassemblés, hommage animé rendu à la fertilité de ce canton. J'y vis un grand nombre de grives de la grosse espèce, des

merles, des linots, des fauvettes, des perdrix, une bécasse, etc. etc.

A quelque distance, et à la pointe nord-nord-est de l'île, en face de celle de Siphanto, est un autre canton que l'on nomme *Kédros*, parce qu'il est garni de l'espèce de grands genevriers, que les Grecs modernes appellent de ce nom[1]. L'on n'en voit point dans les autres quartiers de l'île, et ils égaient celui-ci, dont les approches sont un peu sombres, par la teinte douce du blanc verdâtre de leurs feuilles, et le rouge de leurs baies, semblables à de petites cerises. Ces grands arbrisseaux ne donnent point de gomme à l'Argentière ; leur bois, aussi-bien que leurs feuilles écrasées, ont une odeur très-forte. Les Grecs font usage de l'huile qu'ils retirent du tronc et des branches, pour la guérison de la gale. Ils choisissent le bois le plus vieux et le plus imprégné de séve, qui est alors un peu noirâtre ; ils le coupent en petits morceaux, qu'ils mettent dans un pot de terre, percé dans son fond d'un petit trou ; ils bouchent et lutent avec de la pâte le couvercle

[1] C'est une variété du genevrier qui croît aussi dans les contrées méridionales de la France. *Juniperus oxicedrus*. LIN.

du pot ; ils allument du feu tout autour, et la chaleur fait découler, par l'ouverture du fond, l'huile qui en sort et qui est reçue dans un vase placé au-dessous. Cette huile est épaisse et jaune comme du safran ; elle teint en jaune les choses que l'on en frotte ; et le corps de ceux qui l'emploient pour se guérir de la gale, est long-temps avant de se débarrasser de cette couleur tenace. C'est, du reste, un fort bon remède contre cette maladie.

L'on voit que cette huile est à peu près la même que l'huile *de cade*, que l'on retire des genevriers du midi de la France, et qui, dans notre économie rurale, est d'un usage fort ordinaire pour faire passer la gale des moutons et des bestiaux. Celle de kédros peut acquérir plus de vertus par l'influence du climat, et peut-être aussi par la manière dont on l'extrait.

C'est principalement sur le revers d'une haute montagne escarpée, au bas de laquelle est une anse étroite, que se trouve le plus grand nombre de kédros, dans le canton qui porte le nom de ces arbrisseaux. Ce revers est chargé d'une terre grasse et blanchâtre, qui couvre une roche blanche et friable ; une

multitude de morceaux de laves, cendrés et bruns, est éparse sur le sol, et au bas la plage est jonchée de cailloux noirs et brûlés, dont quelques-uns sont d'une grosseur prodigieuse. Lacalan que est formée à droite par une colline de roche calcaire, blanche, molle, calcinée, et ne formant qu'une seule masse rompue et déchirée de toutes parts; à gauche, par une montagne taillée à pic sur trois côtés, de la même nature que la colline de la droite : mais, au lieu de déchirures, celle-ci est comme ouvragée, sur les faces nues, en feuilles d'acanthe, telles qu'on en voit sur les chapiteaux des colonnes. Tout à côté de cette dernière montagne, il s'en élève une autre toute noire et brûlée, qui fait un contraste frappant avec la blancheur de la première. Ces contrastes entre des terrains fort voisins, se retrouvent en plusieurs points de l'île, et l'on observe assez généralement que les montagnes ou les collines qui ont éprouvé plus immédiatement l'action des volcans, sont à présent couvertes de terre, au lieu que celles dont la roche est blanche, sont absolument à nu.

Si, depuis le canton de Kédros, l'on continue à suivre la côte, sur la rive orientale de l'île,

l'on trouve une anse plus grande que celles dont je viens de parler ; un îlot assez élevé est au milieu ; l'eau y est profonde, et les petits bâtimens peuvent y mouiller : mais comme ce lieu, qui se nomme *Prase*, est solitaire, les navigateurs ne sont pas curieux de le fréquenter.

Sur le penchant de la montagne qui forme le fond du petit havre de Prase, l'on voit des grottes creusées dans le rocher. La plus grande a son entrée fort large, son intérieur spacieux et son fond muré. Les Grecs ignorent pour quel usage ces excavations ont été faites; ils savent seulement que le mur de l'intérieur de la grande grotte a été construit, afin de boucher l'ouverture de galeries qui, disent-ils, s'étendent fort loin sous terre, et d'empêcher que les troupeaux qui se mettent à l'abri dans ces cavernes, n'y pénètrent trop avant et ne s'y perdent.

Les environs de Prase, du côté de Kédros, fournissent une grande quantité d'artichauts sauvages que les habitans de l'Argentière viennent récolter, et qu'ils mangent avec plaisir.

Un autre petit port, propre seulement aux barques, mais extrêmement sûr et tran-

quille, est situé entre Prase et San-Nicolo; on l'appelle *Séména*. La côte y est de même sans habitations; et pour s'y rendre de l'Argentière, il y a une grande heure d'un chemin excessivement mauvais par la quantité de pierres et de roches dont il est chargé. La pointe qui ferme l'entrée de ce havre au midi, est éboulée en grande partie, et elle m'a paru presqu'entièrement composée de bois pétrifié en masses ou en couches irrégulières. L'on trouve cette sorte de pétrifications dans plusieurs autres points de l'île, tantôt en blocs, tantôt en couches, tantôt en morceaux détachés, etc.

L'arbrisseau le plus commun sur la surface de l'île de l'Argentière, est le lentisque, appelé par les Grecs modernes *skino cocco*. L'on n'y brûle point d'autre bois, et de ses fruits l'on exprime une huile qui n'est bonne qu'à brûler; cependant les pauvres en font usage dans leurs alimens. Du reste, cette huile que l'on nomme *skino lado*, est claire et d'une belle couleur d'or; elle se fige au froid le plus léger, comme la meilleure huile d'olive. Lorsqu'elle a deux ou trois ans, elle est, suivant les Grecs, un fort bon topique contre les douleurs de rhumatisme.

Le safran croît aussi naturellement sur les montagnes et entre les rochers de l'île. Lorsqu'il est en fleur, de pauvres gens se dispersent pour le recueillir, et c'est une petite branche de commerce pour ce misérable pays. La manière de le vendre, quand il est séché, n'est pas ordinaire dans les marchés; on le pèse, mais c'est un œuf de poule qui sert de poids. L'on ne fait pas attention au plus ou moins de grosseur de l'œuf, pourvu qu'il n'ait rien d'extraordinaire par ses dimensions: l'on ne regarde pas non plus s'il est frais ou vieux; il faut seulement qu'il ne soit pas cuit. Il est cependant bien certain que l'œuf pèse davantage étant frais; l'on sent aussi que sa grosseur ajoute à son poids. La différence entre un œuf frais et un autre de même grandeur qui a six jours, est au moins de sept grains, et elle peut être de douze grains entre des œufs de diverse grosseur. Mais les Grecs de l'Archipel ne font aucune attention à ces différences, et le débit de leur safran n'a pas d'autre régulateur que le poids des œufs.

Lorsque je voyageois dans ces contrées, l'on avoit pour vingt-huit ou trente parats, du safran de la pesanteur d'un œuf. Le poids

moyen des œufs ordinaires, et que l'on suppose de cinq jours, est d'environ une once, six gros et quinze grains, ou mille trente-neuf grains. D'un autre côté, l'on évaluoit, dans le même temps, le parat de Turquie à seize deniers tournois; il résulte donc que la livre de safran séché valoit en 1778, à l'Argentière et dans plusieurs autres îles de l'Archipel, d'environ seize livres sept sous deux deniers tournois, à dix-sept livres dix sous six deniers. A la même époque, le prix ordinaire de la livre de safran du Gatinois, poids de marc, montoit de vingt-quatre à trente livres tournois: quand il n'étoit pas de première qualité, il se vendoit quelquefois un peu moins; mais il y avoit toujours près du double de différence dans le prix du safran de France et du safran du Levant, quoique ce dernier soit, comme l'on sait, d'une qualité bien supérieure.

CHAPITRE XXVI.

FEMMES DE L'ARGENTIÈRE ; FABLES CALOMNIEUSES DONT ELLES ONT ÉTÉ LE SUJET ; LEURS MŒURS ; LEUR HABILLEMENT ; DÉTAILS DE LEURS VÊTEMENS ; LEURS OCCUPATIONS. — BAS ET BONNETS DE COTON. — OCCUPATIONS DES HOMMES. — TROUPEAUX ; LEUR RÉGIME. — FROMAGES. — ILE DE POLIVO OU ILE BRULÉE ; SES PRODUCTIONS ; AVANTAGES DE SA POSSESSION.

L'ON sait que les plages sur lesquelles les navigateurs abordent en grand nombre, ne sont pas toujours le siége de la vertu et de la réserve. Lorsqu'à cette affluence d'étrangers, cherchant à se dédommager par quelques jouissances passagères, des peines et des privations de voyages maritimes, se joignent l'or corrupteur du commerce et les moyens dont il peut disposer pour la séduction, les écarts sont plus fréquens et les mœurs approchent davantage de la dépravation. Il est possible qu'autrefois l'île de l'Argentière,

possédée par des Européens qui y étaloient les vices d'une corruption invétérée, et asile nécessaire de plusieurs vaisseaux qui établissoient leur croisière dans l'Archipel, et dont les équipages venoient y dépenser les produits de leurs rapines, et en consommer l'échange contre des plaisirs qui cessent d'avoir des charmes dès qu'on les achète ; il est possible, dis-je, et même assez probable, que cette île ait offert alors des scènes de galanterie assez répétées pour devenir le tableau de la licence. Mais que ce misérable pays, sans commerce et presque sans industrie, ait été travesti en temple de la volupté, que les navigateurs de toutes les nations y soient venus rendre des hommages à Vénus, et y déposer leurs offrandes, que les voyageurs y aient couru autant de risques que Télémaque dans l'île de Chypre, et qu'ils s'en soient même tirés avec moins de gloire que ce jeune Grec, n'ayant point de Mentor qui les arrache d'un lieu aussi dangereux [1], ce sont des peintures infidelles, et propres tout au plus à entrer dans un roman, puisqu'elles ne servent qu'à faire prendre des idées fausses

[1] Lettres cabalistiques du marquis d'Argens, tome II, édition de la Haye, 1770, page 108.

du pays sur lequel l'on transporte des images tracées par l'exagération. Tournefort avoit reçu les mêmes impressions au sujet de l'Argentière ; mais il paroît surpris de ne pas trouver cette chétive contrée aussi corrompue qu'il se l'étoit figurée. « Cette île dit-il,
» est devenue tout-à-fait pauvre, depuis que
» le roi ne souffre plus de corsaires françois
» au Levant. L'Argentière étoit leur rendez-
» vous, et ils y dépensoient en débauches
» horribles ce qu'ils venoient de piller sur
» les Turcs. Les dames en profitoient ; elles ne
» sont ni des plus cruelles, ni des plus mal-
» faites : c'est l'écueil le plus dangereux de
» l'Archipel ; mais il faut être bien mal-habile
» pour y échouer [1] ». L'on voit clairement, par ce passage de la relation de Tournefort, que ce voyageur ne parle que de ce qu'il avoit lu ou entendu, et non de ce qu'il a vu lui-même sur les lieux ; et n'ayant pas eu le temps d'observer les mœurs d'une terre sur laquelle il n'a fait, pour ainsi dire, que paroître, il sacrifie à ses préventions, en jetant encore quelque défaveur sur la vie privée des femmes qui l'habitent.

Mais si de pareilles imputations paroissent

[1] Voyage du Levant, *in*-4°, tome I, page 141.

évidemment exagérées, lorsqu'on les reporte à des temps déjà éloignés, elles sont vraiment calomnieuses quand on les applique au temps présent. C'est une erreur de quelques voyageurs modernes, prévenus par les relations de ceux qui les ont précédés. M. de Choiseul-Gouffier, qui a donné quelqu'attention à l'Argentière, n'a rien dit de semblable : il se contente de parler des dépenses que les corsaires chrétiens, qui infestoient autrefois l'Archipel de leurs brigandages, venoient y faire, pendant l'hiver ; dépenses qu'ils faisoient payer bien cher aux habitans, par les vexations dont ils les tourmentoient. Il rapporte aussi un usage que ces mêmes corsaires y avoient établi, et dont nos navigateurs profitent encore à Madagascar, celui de se marier solennellement pour le temps de leur relâche ; en sorte qu'on attendoit avec impatience le départ d'un capitaine, pour épouser sa femme, aussitôt qu'il auroit mis à la voile [1].

Il est bien certain que cette dissolution des mœurs, reprochée avec tant d'amertume et d'injustice aux femmes de l'Argentière, ne peut être imputée à celles de nos jours. Elles ont

[1] Voyage pittoresque de la Grèce, *in-fol.*, page 9.

en partage la modestie et la retenue, qui sont l'apanage ordinaire des femmes de l'Orient; et pendant un assez long séjour que j'ai fait parmi elles, je n'ai vu qu'un seul exemple d'une faute éclatante contre ces vertus plus sévèrement observées au Levant que par-tout ailleurs. Une fille, qui n'étoit déjà plus de la première jeunesse, mais qui avoit conservé de la fraîcheur et de la beauté, sans parens et vivant seule, fut plutôt forcée que séduite par un jeune François; elle avoit long-temps opposé une vive résistance aux empressemens de la plus ardente passion. Au milieu d'une nuit, elle entendit près d'elle son fougueux amant : la porte n'avoit point été ouverte; il étoit descendu par la cheminée. Une attaque aussi brusque et aussi imprévue eut du succès et des suites trop apparentes. Le vaivode, toujours aux aguets de tout ce qui peut augmenter son revenu, s'érigea en vengeur des mœurs outragées, et imposa à cette malheureuse victime d'un amour imprudent, une très-forte amende qu'il fallut payer, sans qu'aucune sollicitation pût obtenir d'adoucissement à une peine prononcée par un tyran que la cupidité rendit inexorable.

Certes, une punition aussi rigoureuse n'annonce pas la dissolution générale des mœurs, dont on a cherché à flétrir les femmes de l'Argentière ; et ces lignes que j'ai consacrées à leur réputation, sont autant l'expression d'un sentiment de justice que de celui de la reconnoissance, pour les égards et la tranquillité dont j'ai joui dans leur pays.

Ces femmes possèdent, en général, les avantages de la taille et de la figure ; mais elle les gâtent par la manière dont elles s'habillent. C'est bien l'accoutrement le plus bizarre que l'on puisse imaginer, et il faut qu'une femme ait beaucoup de charmes, pour qu'ils ne disparoissent pas sous des vêtemens aussi grotesques. Le dessin que je donne (*Planche VI*) de cet habillement, a été fait d'après une poupée toute vêtue et arrangée dans le pays même.

Un chale des indes, c'est-à-dire tissu d'une laine fine, et pour l'ordinaire d'un gros vert foncé avec des taches de rouge obscur et des nuances vertes, entoure la tête et le front, et n'y laisse voir que deux petits bouquets de cheveux lisses et noirs, qui descendent sur chaque tempe. C'est un luxe non-seulement à l'Argentière, mais dans les

autres îles de l'Archipel et dans quelques autres parties du Levant, d'ajouter à ces touffes de cheveux les petites plumes frisées d'un beau noir velouté et brillant, ou plutôt d'un bleu d'azur très-foncé, que les mâles de certaines espèces de canards sauvages ont sur le croupion, deux de chaque côté. On recueille avec soin ces petites plumes, ornement simple, mais qui n'est point sans agrément. Les femmes en placent quelques-unes sous leur chale, et en laissent paroître les crochets sur le front et les tempes, où leurs reflets métalliques jettent un éclat doux et coloré, que les différens jours sous lesquels ils se montrent, font varier à chaque instant.

La chevelure est enveloppée et tressée avec du ruban rose : cette tresse est roulée au sommet de la tête, et contenue avec du petit ruban noir; un large flot de rubans rouges la surmonte. Derrière la tête, est attaché un long morceau de toile de soie, bordé d'une large dentelle en or, et qui descend et flotte par derrière. Au cou, est un collier d'or ou de jais, ou de perles, et d'où pend une croix. Une large pièce de velours rouge, chargée de dentelle d'or, et bordée en dessus d'un ru-

ban bleu de ciel, ou un moreeau de brocart d'or ou d'argent, couvre la poitrine et la gorge, par-dessus une autre pièce de coton. Une espèce de tablier de toile de soie, garni dans son milieu et en bas de dentelle d'or, est attachée au-dessous de la pièce d'estomac, et ne descend pas jusqu'aux genoux; un ruban rouge, en forme de ceinture, et dont un bout descend de chaque côté, sert à tenir le mouchoir qui pend à gauche. La chemise, qui est pour ces femmes la pièce de l'habillement la plus riche, faite de toile de soie, déborde en devant l'espèce de tablier dont je viens de parler; elle est garnie de ruban rose, sur lequel est appliquée la dentelle ou le galon d'or à jour, qui fait tout le luxe des vêtemens. Les femmes pauvres emploient du galon faux, et quelquefois de la grosse dentelle faite avec du fil de coton. La chemise ne passe pas les genoux, au-dessous desquels viennent se nouer les cordons des caleçons de toile de coton, que toutes les femmes portent en Orient. Mais la partie la plus extraordinaire de ce costume, ce sont les manches de la chemise, manches énormes, arrêtées d'abord sur l'avant-bras avec un ruban rose, relevées ensuite et s'attachant

sur

sur l'épaule de manière à être extrêmement relevées; en sorte que la tête paroît enfoncée et cachée de chaque côté dans les épaules. Ouvertes et garnies de dentelle d'or, ces manches tombent en pointe jusqu'à la jambe, et couvrent entièrement les côtés du corps. Le même morceau de velours ou d'étoffe brochée de la poitrine, vient s'attacher par derrière; un petit galon d'argent descend sur chaque épaule, et trois grands flots de rubans sont attachés sur la largeur du dos; celui du milieu est bleu clair; les deux autres sont roses. Deux pièces d'étoffe de coton épaisses, à plis très-serrés, descendent, en s'élargissant, l'une sur l'autre, le long du dos, jusqu'au milieu des cuisses : ces pièces d'étoffes sont roides, ne se ploient pas, et paroissent de petits matelas appliqués contre la personne qui en est chargée. Un ruban rose, attaché à la pièce de dessus, et noué en devant par-dessous le tablier, l'empêche de se soulever.

Ce n'est point un mérite pour les femmes de l'Argentière, d'avoir les jambes fines et moulées avec grâces; elles emploient, au contraire, beaucoup d'art pour les rendre également grosses dans toute leur longueur, et

leur donner l'apparence de vrais piliers. Elles mettent plusieurs paires de demi-bas de différente grandeur l'une sur l'autre, afin de remplir le bas de la jambe et de mettre au niveau du molet. Comme ces parties sont à découvert jusqu'aux genoux, on a soin de les orner; elles sont revêtues d'un bas de velours, et un petit galon d'argent y est attaché devant et derrière. La chaussure consiste en une espèce de pantoufle d'étoffe de soie brochée en or ou en argent, à talon peu élevé, à semelle très-mince et à bout pointu et recourbé.

L'habillement que je viens de décrire est celui de parade; les femmes en portent ordinairement un plus simple, mais qui est toujours composé des mêmes pièces, plus grossières et moins ornées; de sorte que les jours de fêtes, comme ceux de travail, elles paroissent également des masses informes de linges ou d'étoffes.

L'occupation habituelle de ces femmes, si singulièrement vêtues, est de filer du coton et d'en tricoter des bas et des bonnets. Chez elles, comme dans les rues, on les voit le fuseau ou les aiguilles à la main. Elles font usage d'un fuseau qui n'est qu'une verge de fer tournée en spirale dans son milieu, et

dont le haut est recourbé en crochet pour tenir le coton. Les bas qu'elles travaillent avec beaucoup de soin, sont, à proprement parler, le seul commerce de leur île. Les navigateurs en prennent pour leur provision et en paçotille; l'on en trouve à tout prix, depuis vingt parats, ou environ vingt-sept sous, jusqu'à quatre piastres ou dix à onze francs la paire. Les bas de ce dernier prix sont très-beaux et d'un excellent usage, de même que les bonnets à l'aiguille, travaillés par les mêmes mains; et c'est sans doute aux prohibitions qui entravoient le commerce du Levant, qu'il faut attribuer le peu de connoissance que l'on avoit en France de ces objets utiles, qui méritoient d'entrer dans le négoce que nous faisions avec ces contrées.

Pendant que les femmes filent et tricotent, les hommes se livrent à différens genres de travaux. Les uns, propriétaires de bateaux, naviguent et commercent dans l'Archipel durant l'été, et reviennent passer l'hiver dans leurs foyers, et y jouir en repos du fruit de leur industrie: d'autres s'adonnent à la pêche, très-peu à la chasse, quelques-uns à l'agriculture; les plus pauvres coupent et arrachent les arbustes qui croissent sur les mon-

tagnes, et les amènent, à dos de mauvais ânes, au village, où leurs branches et leurs racines tortueuses sont le seul bois qu'on y brûle pour la cuisson des alimens ; enfin, d'autres de la même classe indigente, se chargent de la garde des troupeaux de moutons et de chèvres; car il n'y a, dans l'île, ni bœufs, ni vaches, ni aucune autre espèce de bétail.

J'ai déjà observé que l'agriculture étoit à l'Argentière dans l'état le plus misérable, quoique l'île offrît plusieurs cantons susceptibles de donner de riches produits ; les troupeaux n'y sont pas non plus fort nombreux. Ils sont formés de moutons appartenans à diverses personnes ; jamais les animaux qui les composent n'approchent des habitations ; ils ne connoissent point les étables ; toujours errans de montagnes en montagnes, ils naissent et vivent en plein air ; quelques grandes cavernes leur servent de refuge contre les orages, et leurs gardiens partagent cet abri, comme leur vie errante.

Ces bergers des îles de l'Archipel ne sont point des mercenaires ; ce sont des espèces de fermiers qui reçoivent les brebis et les chèvres des habitans, à charge de leur four-

nir une quantité de laine et de fromages proportionnée à celle des animaux, et de tenir compte du produit ordinaire des brebis; en sorte qu'au bout de quelques années, l'on se trouve possesseur d'un petit troupeau qui a constamment fourni un revenu presque journalier, sans avoir coûté ni soins ni dépense. Cette méthode de multiplication des moutons est plus avantageuse pour les propriétaires et pour les animaux eux-mêmes, qui sont plus sains et plus robustes, et dont la toison s'améliore par cette vie tout agreste; mais on ne peut l'adopter que dans les pays de montagnes, où l'agriculture n'a point étendu son domaine : ailleurs, on peut y suppléer avec quelqu'avantage par les parcs, les enclos à l'air libre, et sur-tout par la proscription des bergeries basses et infectes, telles que l'on en voit dans plusieurs de nos contrées.

La plupart des maladies dont nos troupeaux sont atteints, par l'effet de l'humidité et de la corruption, sont inconnues dans le Levant. La médecine vétérinaire, qui est devenue chez nous un art difficile, parce que nous avons voulu que le régime de nos animaux s'éloignât, comme le nôtre, des

règles que la nature prescrit, y seroit un art à peu près inutile. L'expérience, ce guide plus sûr que les inductions de la théorie médicale, a fait de simples bergers les médecins de leurs troupeaux, comme ils en sont les compagnons inséparables. Ils ne se chargent point de drogues; la nature fait tous les frais des préparations, et leur pharmacie est éparse sur les lieux mêmes qu'ils parcourent. Les remèdes sont simples comme les maladies; j'en ai retenu un qui, parmi les bergers de l'Orient, passe pour très-efficace contre les maladies putrides des moutons : c'est la fiente d'hirondelle, dissoute dans de l'eau, et donnée en breuvage.

C'est aussi sur les montagnes mêmes, et au milieu de leurs troupeaux, que les bergers font, avec le lait des brebis et des chèvres cuit en plein air dans de grands vases d'airain, de petits fromages formés dans des moules de joncs, et dont les Grecs, observateurs exacts de plusieurs carêmes, font une grande consommation. Ces fromages sont fort bons, salés et conservés; mais frais, ils sont délicieux.

Quelques habitans de Milo et de l'Argentière ont aussi des troupeaux sur l'île de

Polivo, que les Européens appellent l'*île brûlée*, parce que les Vénitiens, pendant les longues guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Turcs, détruisirent par le feu les oliviers dont elle étoit couverte. Les troupeaux sont les seuls habitans de cette île ; elle mériteroit néanmoins d'en avoir d'autres. En effet, la quantité d'oliviers qui y subsistoit, indique la bonté de son terroir ; et la petite partie que l'on cultive encore sur la côte de l'ouest, vis-à-vis de l'Argentière, produit des récoltes abondantes.

Polivo, ou l'île brûlée, est à l'orient de l'Argentière, et n'en est séparée que par un canal d'un quart de lieue de large. A l'époque de mon voyage, elle appartenoit à divers particuliers de Milo et de l'Argentière ; mais ils n'étoient pas en état, ou plutôt ils redoutoient d'en tirer parti, dans la crainte d'attirer l'attention et les avanies des Turcs. Ils cherchoient à la vendre ; et sans les difficultés qu'un François éprouvoit alors pour s'établir en Turquie, j'en aurois fait ma propriété. Le peu de produits que les possesseurs en retiroient, en faisoit une acquisition peu dispendieuse, et telle qu'on n'auroit pu obtenir en

France quelques arpens de terre au même prix. L'île a néanmoins quatre à cinq lieues de tour ; la culture pourroit s'y étendre de manière à ne laisser qu'à peu près le quart du territoire, qui par sa nature demeureroit inculte : ce sont des collines en partie couvertes de rochers, entre lesquels croissent diverses plantes et des arbustes. Ces collines, quoique non cultivées, ne seroient point sans rapport; des troupeaux y trouveroient une nourriture abondante; les lentisques et les genevriers donneroient du bois et de l'huile. La nature a planté entre les rochers les bulbes du safran, au milieu d'autres productions végétales, utiles quoique sauvages. Les rochers même y offriroient aussi leur tribut ; l'on trouve dans leur sein des cornalines de plusieurs couleurs, mais plus communément de jaune orangé, et des agates d'un gris jaunâtre et transparent, que l'on peut regarder comme une espèce de sardoine. Une excavation soutenue par des piliers, indique d'anciens travaux minéralogiques, et il seroit possible de les renouveler avec avantage.

A la culture des plantes céréales, du coton, etc, à la récolte des laines, l'on join-

droit l'éducation des abeilles, qui ne demandent presqu'aucun soin dans un climat où elles se plaisent beaucoup; et l'on sait que la cire est, au Levant, un objet très-profitable de commerce. La situation de Polivo à l'entrée de l'Archipel, voisine d'un grand nombre d'îles, formant une rade, lieu ordinaire de relâche pour les vaisseaux qui naviguent dans ces mers, donneroit jour à une infinité de spéculations commerciales, qui ne pourroient manquer d'être d'un grand rapport. Sur la côte, en face de l'Argentière, l'on trouve deux anses, dans l'une desquelles les navires peuvent entrer. L'on bâtiroit à peu de frais sur la plage, et à portée d'une source d'eau douce, une habitation commode, dont la position un peu solitaire seroit cependant agréable et pittoresque : l'on pourroit y passer, dans l'aisance et dans des occupations douces et utiles, une vie tranquille et heureuse; et lorsqu'après de longs voyages et des travaux opiniâtres, je me suis vu entouré de tous les genres de troubles et de perfidies, j'ai regretté plus d'une fois de n'avoir pas cherché à lever les obstacles qui s'opposoient à l'acquisition de l'île paisible de

Polivo. Dans ce séjour ni trop reculé, ni trop exposé aux bruyantes agitations des sociétés, j'aurois vraisemblablement rencontré le calme et le bonheur, dont une fatalité peu commune m'a toujours tenu fort éloigné.

CHAPITRE XXVII.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES MŒURS ET LES COUTUMES DES GRECS DE L'ARCHIPEL ; LEUR GENRE DE VIE ; LEUR ESPRIT TRÈS-PORTÉ VERS LA SUPERSTITION. — MANIÈRE DONT LES MÈRES CORRIGENT LEURS ENFANS. — MÉTHODE EN USAGE POUR LES ACCOUCHEMENS. — SOINS QUE L'ON DONNE, DANS L'ARCHIPEL, AUX ENFANS NOUVEAUX NÉS ; PRÉCAUTIONS DONT ON LES ENVIRONNE. — PRÉTENDUES INFLUENCES DES MAUVAIS REGARDS SUR LES ENFANS, LES HOMMES ET LES ANIMAUX.

J'AVOIS fait de l'île de l'Argentière et de celle très-voisine de Milo, dont il sera bientôt question, le point où je me rendois à la suite de mes différentes excursions dans l'Archipel. Le nombre des vaisseaux européens qui y abordoient, la résidence d'un agent de notre nation, la tranquillité qui y régnoit, la plus grande facilité d'y obtenir des renseignemens certains sur des contrées où la bonne foi et la

vérité ne sont pas les vertus régnantes, tout m'engageoit à revenir souvent dans l'une de ces deux îles, et à y faire quelques séjours. C'est là que je traçois les notes et les observations que j'avois recueillies, et qui ont servi de matériaux à cet ouvrage : il me semble naturel de les placer ici ; et quoiqu'elles aient rapport, pour la plupart, aux habitans de plusieurs autres îles de l'Archipel, comme elles sont communes aux îles de l'Argentière et de Milo, elles ne sont point hors de propos dans les articles qui traitent de ces deux contrées. Ce sont des observations générales sur les mœurs des descendans d'un grand peuple, aujourd'hui subjugué par une nation barbare : c'est l'histoire morale des Grecs de l'Archipel ; et le tableau que je vais en présenter me dispensera de redites qui deviendroient inévitables, si je voulois parler en particulier des diverses peuplades disséminées sur toutes les éminences qui dominent au-dessus de la surface de la mer Egée, et sur lesquelles les hommes ont, à quelques nuances près, les mêmes qualités et les mêmes coutumes. Le lecteur trouvera dans un même cadre ce que ces coutumes et ces qualités ont de général, et il ne lui restera plus qu'à par-

courir rapidement avec moi les autres îles de l'Archipel, et à y remarquer les particularités qui en distinguent l'état physique et la situation morale de leurs habitans.

La vie des Grecs de l'Archipel est simple; le luxe n'ose s'y montrer, parce que le tyran est continuellement aux aguets et prêt à fondre sur les produits de l'industrie, dès qu'ils annoncent des richesses un peu considérables. Le Grec ne se livre qu'à la dérobée aux spéculations du commerce; et si elles acquièrent quelqu'éclat par de trop grands succès, il tremble pour sa fortune, quelquefois même pour ses jours. Les exploitations agricoles trahiroient trop les efforts de l'industrie, secret que l'on est forcé d'ensevelir soigneusement: de-là il résulte que les campagnes sont incultes, que la misère des champs s'introduit dans les lieux habités, et que l'on y aperçoit rarement les signes d'une opulence dangereuse.

L'on a reproché aux Grecs de l'antiquité un esprit enclin à la superstition; ce penchant s'est augmenté à mesure que l'ignorance a ombragé de ses ailes ténébreuses, des pays que les sciences et les arts n'ont pu garantir d'une superstitieuse crédulité. Dans le temps

des empereurs grecs, cette foiblesse paroissoit avoir atteint son dernier période; les peuples étoient adonnés, d'une manière surprenante, aux prestiges, aux enchantemens, aux pratiques les plus absurdes; et l'on peut juger si de nos jours, lorsque l'esclavage, le plus puissant mobile de la dégradation des peuples, a réuni ses sinistres efforts à une ignorance toujours croissante, cette vieille disposition aux erreurs n'a pas jeté des racines plus profondes et plus multipliées. La religion chrétienne même est devenue chez ce peuple une nouvelle source de superstitions. Cette religion, d'origine céleste, que les hommes, et plus particulièrement l'ambition des prêtres, ont gâtée, ne consiste, pour un Grec, qu'en cérémonies, en observances minutieuses, en une foule de pratiques. La morale sublime de l'évangile n'est rien pour lui; et pourvu qu'il jeûne scrupuleusement, qu'il prononce des paroles qu'il regarde comme magiques, qu'il soit exact à des cérémonies, même étrangères à celles du culte, il se persuade que tous ses devoirs sont remplis, et que rien ne peut l'empêcher de se livrer à des excès contre la société. Il n'est pas rare de voir des pirates grecs, adon-

nés à toutes les sortes de brigandages, se croire fort en sûreté de conscience, parce qu'ils observent rigoureusement le carême, et récitent des oraisons.

Dans le nombre des coutumes des Grecs de l'Archipel, il en est, sans doute, qui remontent à l'antiquité. L'Orient n'est point le séjour de la frivolité, ni de l'humeur légère et changeante; les usages s'y maintiennent constamment, et l'on aime à retrouver, jusque dans les détails les plus familiers de l'intérieur de la vie privée, ceux que l'on a connus par la lecture des ouvrages anciens. C'est, par exemple, encore un usage des mères de ces contrées, de fouetter, comme autrefois, leurs enfans avec les branches flexibles et élastiques de l'*agnus-castus*.

Si l'on examine le Grec de l'Archipel aux époques les plus solennelles de la vie civile, on le voit toujours livré aux fantaisies absurdes de l'ignorance, et exécutant les choses les plus bizarres, avec autant de bonne foi que de sérieux. A sa naissance, il est entouré de tout le cortége de la superstition, et il en demeure accompagné pendant le cours de sa vie. La manière dont il arrive au monde est trop singulière, pour ne pas en faire une

mention expresse : l'on a tout lieu d'être surpris que, dans le grand nombre de voyageurs qui ont visité le Levant, et particulièrement les îles de l'Archipel, aucun n'ait connu la méthode qui s'y pratique pour les accouchemens, méthode vraiment extraordinaire et curieuse, mais que nos femmes ne seront pas, sans doute, tentées d'adopter. J'ai eu l'occasion d'assister à l'accouchement d'une femme de ces pays ; et comme je suis le premier qui en ait parlé, j'entrerai dans quelques détails sur un sujet si intéressant pour l'histoire de l'homme. (*Voyez* la *Planche* VII).

J'observerai d'abord que la jeune femme à l'accouchement de laquelle j'assistai, n'avoit pas plus de dix-huit ans : elle étoit grande, bien faite, d'une constitution robuste, et d'une beauté que les Grecques de l'antiquité auroient enviée. Les avant-coureurs de l'enfantement se manifestèrent au moment du souper : on conduisit la jeune femme dans sa chambre ; j'eus la permission de l'y suivre. La sage-femme, fort âgée et dont on vantoit le savoir et l'expérience, arriva accompagnée d'une aide, à peu près aussi vieille qu'elle, mais d'une physionomie moins remarquable et moins prononcée. Un peintre qui auroit voulu

voulu représenter une sibylle, n'auroit pu mieux choisir son modèle : tout en elle annonçoit les dehors d'une magicienne, et ses réponses aux questions que je lui faisois, pouvoient passer, par leur obscurité, pour autant d'oracles. Elle portoit aussi une espèce de trépied, dont je vis bientôt l'usage auquel j'étois loin de m'attendre ; ce meuble fort singulier n'est pas d'un morceau de bois plein. Deux pièces arrondies et un peu convexes en dehors s'unissent à angle aigu et supportent à leur jonction un morceau plat et propre à s'asseoir ; le tout est enveloppé et fort négligemment garni de vieux linges, et supporté par trois pieds fort bas et aussi grossièrement travaillés que le reste, dont l'un assujettit l'espèce de sellette de l'angle, et les deux autres sont placés sous les deux branches et vers leur extrémité. La première attention de la sage-femme fut de faire ouvrir les serrures des portes, des caisses, des malles et de tout ce qui pouvoit se fermer à clef dans la maison. Cette précaution de tenir tout ouvert, fondée sur une analogie fort bizarre, est de rigueur, si l'on veut que l'enfantement n'éprouve point de difficultés ; et par une suite de ce préjugé

ridicule, l'on n'y souffre que des femmes, les filles en étant absolument bannies. L'on me prévint aussi que, si je voulois être présent, je devois me décider à rester dans la chambre jusqu'à ce que l'accouchement fût absolument terminé. C'est une règle que personne ne peut enfreindre. Dès l'instant que le travail commence, ceux qui sont dans l'appartement ne peuvent plus en sortir, comme ceux qui sont au dehors ne peuvent plus y entrer. Les premiers encourent même une sorte de souillure, qui les prive de toute communication avec d'autres personnes, jusqu'à ce qu'un prêtre, que l'on avertit à ce sujet, soit venu les bénir et les relever de l'impureté que l'on s'imagine qu'ils ont contractée.

Cependant la nature commençoit à agir; les efforts qu'elle provoque pour hâter la naissance d'un nouvel être, se multiplioient et se rapprochoient; tout annonçoit un travail facile et un accouchement heureux. Pendant la durée de cette action de l'enfant sur sa mère, celle-ci ne restoit point oisive; on la forçoit à se promener sans cesse dans sa chambre: si le mal, un peu de foiblesse ou de découragement lui faisoient désirer de prendre un instant de repos, les deux vieilles la sou-

tenoient sous les bras et l'obligeoient à marcher; et certes, elle me paroissoit n'en avoir aucune envie. Lorsque les douleurs arrivoient, on la faisoit pencher et se courber en devant sur son lit, et la sage-femme, placée derrière elle, lui pressoit fortement les flancs de ses deux mains, qu'elle y tenoit appuyées jusqu'à ce que la douleur fût terminée, ce qui ne tardoit pas : alors la promenade recommençoit, jusqu'à ce qu'une nouvelle douleur vînt l'interrompre et faire mettre la femme en situation d'éprouver de nouvelles pressions des mains de la sage-femme.

Je ne suis pas assez versé dans la connoissance du mécanisme que la nature emploie en cette occasion, pour décider si la méthode d'appuyer fortement les mains sur le bas du dos d'une femme, au moment même des douleurs, est un moyen salutaire ou nuisible; tout ce que je puis assurer, c'est qu'elle est généralement en usage dans les contrées que je décris, et où les accouchemens sont presque toujours heureux. J'ajouterai que j'en ai observé un bon effet, du moins en apparence; car les douleurs n'étoient pas longues, quoique se succédant rapidement, et la jeune personne qui

les éprouvoit n'en sembloit pas fort affectée. Cependant, ayant consulté à ce sujet un médecin qui a acquis de nos jours une grande célébrité dans l'art des accouchemens, il a désapprouvé cette pratique, qu'il regarde comme très-vicieuse, et je donne en note ce qu'il a bien voulu me communiquer par écrit sur ce sujet[1].

[1] *Paris, ce* 13 *nivôse an IX.*

Après avoir entendu et médité, avec autant de plaisir que d'intérêt, les observations que M. Sonnini a bien voulu me communiquer de vive voix et par écrit, sur les manœuvres employées avant et après l'accouchement des femmes grecques, je me suis écrié : Oh! mille fois heureuses les contrées où tous les efforts réunis de la routine, de l'ignorance et du fanatisme, n'ont pu venir à bout de tromper le vœu de la nature, dans l'exercice de la plus importante fonction de l'économie!

Durant le travail de l'enfantement, les sage-femmes, dites-vous, monsieur, *font pencher et courber en devant la patiente, à chaque nouvelle douleur, tandis que la matrone, placée derrière elle, lui presse les flancs, dans la vue de seconder le travail.*

Votre sagacité naturelle, monsieur, va saisir la démonstration d'une pratique aussi vicieuse, et dont les seules lumières de la raison vous avoient fait entrevoir l'absurdité, sans le secours des principes de l'art.

La situation relative du bassin est telle, que, lorsque

S'il pouvoit s'élever quelque doute au sujet de cette pratique inusitée parmi nous, tout le monde conviendra sans peine que rien n'est plus cruel, ni en même temps

la femme est debout, la saillie du *sacrum*, ou partie postérieure, est plus élevée de trois pouces que la partie antérieure ou bord supérieur de la symphise des pubis. D'après ce fait anatomique, vous jugez que le bassin supérieur, ou grand bassin, forme un plan très-incliné sur lequel l'enfant à terme est maintenu antérieurement par les muscles droits, dont les attaches, la direction et les intersections tendineuses indiquent assez les usages auxquels ils sont destinés.

Si l'on fait pencher en avant une femme en travail, qu'arrive-t-il? 1°. La matrice et les corps étrangers renfermés dans sa cavité, s'éloignent plus ou moins du bassin. 2°. Tous les muscles abdominaux se trouvant, à raison de cette situation, dans un relâchement complet, ne peuvent s'opposer à la chute du ventre de la femme en travail. 3°. L'orifice de la matrice étant toujours opposé au fond de ce viscère, plus le fond se porte en devant, plus son orifice doit se porter en arrière dans la courbure du *sacrum*. 4°. Les douleurs naturelles de l'enfantement ou contractions de la matrice, n'ayant d'efficacité qu'autant que l'axe du corps de l'enfant, parallèle à celui de la matrice, répond au centre du bassin, il s'ensuit que, dans les cas d'obliquité, les douleurs se perdent, épuisent sans succès les forces de la femme en tra-

plus contraire aux notions reçues, que la manière dont l'enfantement se termine dans les îles de l'Archipel. Il n'est pourtant point, peut-être, de pays sur la terre, où les accouchemens soient plus doux, plus heureux et moins suivis d'accidens fâcheux que celui où l'on met, pour ainsi dire, tout en œuvre pour amener ces accidens et faire repentir la nature des faveurs qu'elle a prodiguées aux femmes, en les décorant des formes brillantes de la beauté, et leur accordant le courage et la force de résister à la violence dont on use envers elles, á l'époque où la qualité de mère vient développer dans leur ame ardente de nouvelles et précieuses affections.

vail, et rendent l'accouchement plus ou moins laborieux.

Je conclus donc, d'après l'expérience et l'observation, que de toutes les situations que prennent les femmes en travail, la plus vicieuse, la plus diamétralement opposée au but qu'on se propose, est sans contredit celle à laquelle l'ignorance et la routine des matrones assujettissent les femmes grecques. Quant aux efforts qu'elles ajoutent au vice de la situation, on peut les regarder comme de nouveaux obstacles à l'accouchement; et si ces manœuvres ne multiplient pas le nombre des victimes, ce n'est pas assurément la faute de l'art.

Mais cette sorte d'indulgence de la nature est le prix d'une vie simple et régulière, plus encore que l'effet du climat. Un beau ciel, une atmosphère que la rigueur de nos frimats ne condense jamais, que la douce haleine des zéphyrs printaniers échauffe sans cesse, que des émanations salutaires imprègnent des principes de la santé et de la vigueur, contribuent, sans doute, au bonheur qu'ont les femmes d'échapper aux dangers qui les attendent et qu'on leur prépare. Mais en ceci, comme en d'autres occasions, les physiologistes ont trop accordé à la puissance du climat; et lorsqu'on veut tout expliquer, il est certain que la température d'un pays vient souvent fort à propos pour tirer d'embarras celui qui s'est chargé d'une tâche si difficile à remplir. Et, pour ne point sortir de mon sujet, je demanderai comment l'on parviendroit à faire concorder l'influence d'un climat qui, l'on en convient, donne aux peuples qui l'habitent la stature et la corpulence de la vigueur, avec cette autre influence du même climat, par laquelle on suppose que les fibres et les chairs des femmes s'y ramollissent assez pour y rendre les accouchemens fort peu pénibles? Force et énergie

de la constitution physique d'un côté, mollesse et relâchement de l'autre, ne sont-elles pas des qualités opposées et contradictoires, lorsqu'on veut les imposer au même objet ?

La vigueur du tempérament, qui donne la faculté de parcourir, d'un pas ferme, la carrière scabreuse de la vie, se retrouve également chez les nations qui demeurent sous un ciel brûlant, et au milieu des peuplades qui marchent sur un sol de neiges et de glace. Le Sénégalois et l'Yolofe sont peut-être les plus beaux comme les plus robustes des hommes; et la négresse des mêmes contrées, à peau d'un jais brillant, à chair ferme et élastique, met ses enfans au monde avec plus de facilité encore que la femme grecque, et conserve néanmoins plus long-temps qu'elle cette solidité de formes, ce ton de fibres, marques certaines de la force et de la santé. Soit que l'on approche des terres hyperborées, soit que l'on visite les plages antarctiques, que d'intrépides navigateurs ont ajoutées à la carte du monde, l'on y voit la promptitude et l'aisance dans les accouchemens, et les femmes y conservent, comme celles d'Afrique, la juste proportion des formes.

Ce n'est donc point la température de l'at-

mosphère qui donne aux femmes d'heureuses dispositions à des accouchemens qui ne présentent presque rien de laborieux. Sans disconvenir qu'elle n'y puisse entrer comme cause secondaire, c'est une erreur de la présenter comme la principale, puisque dans ses deux extrêmes elle offe à peu près les mêmes résultats. La grande chaleur qui, dit-on, ramollit les chairs et relâche les fibres, n'opère ces changemens désagréables que chez les femmes dont la génération y est étrangère. C'est par cette raison que l'Européenne, transplantée en Amérique, a bientôt le chagrin de voir décolorer ses joues et flétrir ses charmes ; et que celle qui y naît de tige européenne, a le teint d'un blanc parfait, à la vérité, mais qui, parce qu'il est uniforme, sans que la rose vienne l'animer de son tendre incarnat, annonce la langueur, la foiblesse et la flaccidité.

Une cause plus certaine que celle de la différence des climats, a produit la disparité que l'on observe dans le tempérament des peuples divers. Une longue succession de tempérance et de modération transmet, de génération en génération, le précieux héritage d'une constitution vigoureuse, et con-

serve aux muscles et aux fibres la tension nécessaire au soutien des chairs et à la régularité des contours. Si, dans nos pays, la beauté a si souvent à gémir de la perte de ses plus chers avantages; si, sous les dehors les plus séduisans, il ne lui reste plus qu'une désespérante déformation, c'est à la vie déréglée, aux excès de tout genre, dont les symptômes se transmettent et empirent d'âge en âge, que l'on doit attribuer ces affligeans désordres. Il n'est pas étonnant que des êtres délicats et foibles, qui ont à peine la force d'exister, éprouvent beaucoup d'embarras à procurer la vie à d'autres êtres destinés, pour la plupart, à la même existence languissante. Le vœu de la nature, souvent méconnu, est plus souvent éludé; les femmes redoutent de devenir mères, parce qu'une continuelle dissipation étouffe dans leur ame des sentimens innés, comme un régime où la nature est sans cesse contrariée, les a presque privées de la force de le devenir. L'art des accouchemens n'est parvenu au point où il est parmi nous, c'est-à-dire un art hérissé de difficultés, que parce que nos femmes sont devenues savantes dans l'art de se créer une existence pour ainsi dire extra-

naturelle ; et s'il étoit possible de ne pas les plaindre de sacrifier ainsi leurs charmes et leur vrai bonheur, l'on cesseroit de remarquer, avec autant de douleur, l'empreinte du déréglement dans la circonstance pénible de l'accouchement, et dans le désordre qui en est souvent la suite, désordre qui n'atteint presque jamais les femmes grecques, dont l'heureux tempérament, fortifié par des habitudes simples et des mœurs régulières, n'a besoin que de quelques secours au moment de l'enfantement, et rend l'art inutile.

Aussi la profession d'accoucheur y est absolument ignorée ; et s'il s'en présentoit, ils seroient fort mal accueillis et resteroient dans une inaction complète. D'abord, les mœurs publiques ont conservé en Orient l'austérité extérieure, qui, si elle n'en fait pas toujours la pureté individuelle, montre du moins que l'habitude de les respecter est un caractère national : l'on n'y souffriroit pas que des hommes se livrassent à la pratique des accouchemens ; et sans avoir lu le livre de Hecquet [1], l'on y regarderoit comme le

[1] Hecquet, médecin fort pieux, a composé un ouvrage sur *l'indécence des hommes à accoucher les femmes*

comble de l'indécence, si une femme se servoit d'un accoucheur.

La nature fait, du reste, à peu près tous les frais d'une opération qui, dans nos contrées, passe pour être délicate; et la sage-femme qu'on appelle, adonnée à une routine grossière, se méprend souvent dans les moyens qu'elle emploie pour aider la nature. Si quelque difficulté se présente, l'accoucheuse a recours à des pratiques superstitieuses; là, se borne sa science: les cas où elle est obligée d'y recourir se rencontrent, par bonheur, fort rarement, et un enfantement laborieux y est une chose extraordinaire.

Pendant le temps que je passai dans la chambre de la jeune grecque en travail, je faisois à la vieille sage-femme diverses questions sur sa pratique; je lui demandai, par exemple, ce qu'elle faisoit dans les accouchemens où l'enfant se présentoit mal. Elle m'assura que cela n'arrivoit presque jamais; mais qu'alors elle s'efforçoit de faire prendre à l'enfant une position convenable, et que si elle ne pouvoit y réussir, il lui restoit une ressource qu'elle m'assuroit être infaillible pour la tirer d'embarras: c'étoit de s'adres-

ser au mari, qui, dans l'opinion des femmes de ce pays, possède éminemment la puissance de lever tous les obstacles qui s'opposent à la délivrance de sa femme; et ce pouvoir magique consiste en trois coups que l'homme doit donner de son soulier sur le dos de la malade, en prononçant à haute voix ces paroles : *C'est moi qui t'ai chargée, à présent je te décharge.*

Enfin le moment critique arriva. L'on fit placer la jeune personne sur le fatal trépied: la description que j'ai donnée de cette sorte de siége, indique assez la position de la femme; un air de candeur et d'inquiétude la rendoient fort intéressante, et ses traits, dessin élégant de la jeunesse et de la beauté, ne paroissoient point altérés par la douleur. La sage-femme se mit devant, et un peu plus bas qu'elle, et l'aide s'assit derrière elle sur un siége plus élevé, et l'étreignit de ses bras par le milieu du corps.

L'enfant ne tarda pas à paroître; et aussitôt qu'il fut séparé de l'arrière-faix, l'aide, d'un bras vigoureux, souleva l'accouchée à plusieurs reprises, et perpendiculairement au-dessus du trépied, sur lequel elle la laissoit retomber avec beaucoup de rudesse. Je

ne pouvois revenir de mon étonnement de voir cette femme intéressante, livrée à une manœuvre qui me paroissoit aussi absurde que révoltante ; elle fut ainsi impitoyablement secouée jusqu'à son entière délivrance, et fort heureusement elle ne tarda pas beaucoup. Ce procédé violent, d'un usage général, est un moyen que les femmes grecques jugent indispensable pour compléter l'accouchement ; et des accidens en sont rarement la suite, quoiqu'il paroisse devoir en occasionner de nombreux. « Les secousses violentes et réitérées, m'écrit Sacombe sur ce » sujet, ne peuvent qu'enflammer des parties déjà meurtries et fatiguées par le passage de l'enfant, et produire des descentes, » ou du moins des relâchemens de la matrice » et du vagin, des hémorragies utérines, des » syncopes et des attaques convulsives. Si la » constitution physique préserve les femmes » grecques des suites fâcheuses de cette mauvaise pratique, il faut les féliciter d'être nées » sous un ciel si favorisé de la nature[1] ».

Quelle que soit la solidité des motifs de la proscription que la saine médecine prononce

[1] Lettre de Sacombe à Sonnini, de Paris, le 13 nivôse an 9.

contre une méthode aussi rude de hâter la délivrance d'une femme, l'on parviendroit difficilement à la faire abandonner dans un pays où l'expérience a appris qu'elle n'a point de suites fâcheuses. J'ai vu, avec surprise, que l'accouchée elle-même ne s'en plaignoit pas, et qu'après une épreuve, en apparence si cruelle, elle alla se placer elle-même dans son lit avec beaucoup d'aisance, sans paroître ni trop affoiblie, ni trop accablée par la fatigue. Quelques instans de repos la rendirent à un état vraiment inespéré; le coloris de son visage avoit une teinte moins vive, mais c'étoit toujours des roses : elle reçut sans gêne une foule de félicitations, et elle y répondit comme si elle se fût trouvée dans la situation la plus tranquille.

Je désirai de suivre le traitement auquel on soumet les femmes après leurs couches; et voici en quoi il consiste. Aussitôt après l'accouchement, on entoure la femme d'une large bande de toile, depuis le sein jusqu'aux reins, et on la serre fortement. Ici, la pratique européenne se récrie de nouveau pour réprouver ce bandage. « Toute compression mécanique sur le ventre d'une accouchée est très-dangereuse, par la disposition de la

cavité abdominale et une prochaine inflammation. Le poids d'un enfant, durant neuf mois de grossesse, les contractions successives de la matrice, ou les douleurs violentes de l'enfantement, irritent ce viscère et l'enflamment ; toute compression ne peut donc qu'être funeste à l'accouchée[1] ». Une savante théorie a révélé, sans doute, les inconvéniens de cette méthode ; mais ce ne sont que des chimères pour les femmes grecques, qui soutiennent aussi impunément la compression de la bande dont on les entoure, qu'elles bravent les dangers des secousses de leur accouchement. Elles y trouvent, au contraire, un avantage qui tient à une belle conservation de leurs formes, et qu'une multitude de femmes des autres pays pourroient leur envier : c'est d'éviter un gonflement excessif et habituel du ventre, ou, ce qui est encore plus désagréable, les plis nombreux et les rides profondes dont la peau se sillonne.

Le premier jour, la sage-femme panse l'accouchée avec des feuilles de roses sèches et bouillies dans du vin et du miel. Après plusieurs lotions de ce mélange, on applique les feuilles de roses jusqu'au lendemain. Le

[1] Lettre de Sacombe à Sonnini.

second

second jour, et les jours suivans, on se contente d'étuver simplement avec du coton trempé dans du vin chaud, et d'appliquer ensuite et alternativement, de la poudre de cannelle, ou de girofle, ou de muscade, ou de cumin; c'est-à-dire que l'on n'emploie qu'une seule de ces poudres aromatiques à la fois, et qu'on la change à chaque pansement.

Au lieu de vin, dont on ne se sert que pour les femmes délicates, on use ordinairement d'eau-de-vie, qui rend le pansement plus cuisant et plus douloureux. Quel que soit l'état de l'accouchée, soit que sa guérison devance le terme ordinaire, soit qu'elle éprouve des retards, le même pansement se continue pendant huit jours, matin et soir. Il est curieux de remarquer qu'à chacun de ces pansemens, la sage-femme monte sur le lit de l'accouchée, par le côté opposé au chevet, étend ses jambes entre celles de la malade, lui prend les deux mains, et avec un pied qu'elle applique bien exactement sur les parties qui ont souffert, lui donne trois fortes secousses en la pressant rudement de son pied.

Le huitième jour au soir, on fait durcir un œuf, on le dépouille de sa coque, on

le saupoudre de quelques-uns des aromates ci-dessus indiqués; on l'assujettit avec des bandes, à l'endroit que la sage-femme a foulé de son pied, et on l'y laisse pendant deux ou trois heures. C'est à cette opération dont le but est, selon ce que me racontoit gravement la sage-femme, d'attirer les froids que l'accouchée auroit pu prendre; c'est à cette opération, dis-je, que se terminent les soins après les couches, et la sage-femme est congédiée.

Ce traitement est presqu'aussi dur que le mode d'accouchement; il occasionne de vives douleurs, sur-tout quand on se sert de l'eau-de-vie pour les pansemens. Mais on pourroit l'adoucir en retranchant les choses inutiles, telles que les coups de pied, le corriger enfin de manière à le rendre plus supportable, sans lui ôter ses avantages; car il en a d'incontestables, par sa propriété de fortifier et de resserrer des parties que leur propre extension ou les manœuvres de la sage-femme ont fatiguées et meurtries; son effet est aussi sûr que prompt, et il surpasse ce que l'on penseroit devoir en attendre, et ce que je puis en dire.

Les linges qui ont servi aux couches, ne

doivent pas être lavés dans l'eau de la mer, quoique les insulaires de l'Archipel n'en emploient guère d'autre pour leurs lessives : ils sont persuadés que, s'ils ne changeoient pas de coutume dans cette occasion, l'accouchée mourroit infailliblement. Elle ne doit pas non plus se laisser voir par quelqu'étoile ; et si elle sort, comme il est assez ordinaire, quatre à cinq jours après l'accouchement, c'est-à-dire avant que le traitement soit terminé, elle a soin de rentrer chez elle et de se renfermer dans sa chambre, au coucher du soleil, et de ne plus ouvrir, sous aucun prétexte, ni porte, ni fenêtre, dans la crainte qu'une étoile ne la surprenne et ne donne, suivant le préjugé commun, la mort à la mère et à l'enfant.

La première fois qu'une femme quitte son lit après ses couches, elle doit, avant de mettre les pieds à terre, les poser sur un morceau de fer, afin, dit-on, qu'elle devienne forte et robuste comme ce métal. Elle ne peut de même entrer dans aucune maison, sans jeter sur le seuil de la porte une clef ou tout autre morceau de fer, sur lequel elle ne peut se dispenser de marcher, si elle veut éviter d'introduire avec elle les

funestes influences dont on la croit environnée.

Les soins que l'on prodigue, dans les îles de l'Archipel, aux enfans nouveaux nés sont, comme ceux que les mères reçoivent, un mélange de pratiques utiles et d'absurdes conceptions d'une superstitieuse ignorance, divinité tyrannique dont la Grèce moderne est devenue le honteux domaine, et qui préside à la naissance de ses habitans, les accompagne pendant le cours de leur vie, et ne les abandonne pas même au-delà du tombeau.

Aussitôt que l'enfant est né, on le lave avec de l'eau tiédie; on le couvre ensuite, des pieds au cou, d'une couche de sel, que l'on regarde comme un sûr préservatif contre les vers et les autres maladies de la peau. Après l'avoir enveloppé de langes, on le couche et l'on place à ses côtés un pain et un pilon, ou tout autre morceau de bois façonné : le pain doit empêcher l'enfant de souffrir de la faim tout le temps qu'il vivra, et l'effet du pilon est de le rendre aussi tranquille qu'un morceau de bois. Dans d'autres contrées de l'Orient, la mère prend son enfant nouveau né, et la sage-femme un mortier de bronze, dont

elle frappe trois coups assez forts près de l'oreille de l'enfant, afin, dit-on, d'ouvrir l'organe de l'ouïe, et prévenir la surdité.

Toutes les fois que l'on couche un enfant, les personnes qui sont dans la chambre sont obligées d'y rester jusqu'à ce qu'il soit arrangé dans son lit, et aucun autre ne peut entrer pendant le temps que dure cette opération. L'importance que l'on met à ne point enfreindre ces précautions, prouve qu'elles sont d'un haut intérêt dans l'esprit des Grecs ; ils sont persuadés, en effet, qu'il en résulteroit les plus grands inconvéniens, si on se permettoit de les transgresser. Ce ne sont pas les seules actions indifférentes qui passent pour avoir des effets funestes sur les enfans ; l'on ne doit pas, par exemple, prendre du feu ou de la lumière dans une maison où il y a un nouveau né, si on ne veut pas l'exposer à pousser des cris pendant la nuit entière.

Mais l'instant où on l'emmaillotte, est principalement considéré comme devant avoir pour lui les dangers les plus pressans, si on néglige d'éviter tout ce que l'on s'imagine pouvoir lui nuire. Des mouvemens trop multipliés autour de son lit, des paroles indiscrètes, des regards mêmes, sont autant d'ac-

tions pernicieuses : aussi l'on se tient alors immobile et dans un silence religieux. Il m'arriva un jour, en voyant emmaillotter un enfant, de dire : *Voilà un joli petit enfant*. La sage-femme, occupée à cette besogne, se retourna vivement vers moi en me criant : *De l'ail dans tes yeux* ; puis elle cracha, avec la même vivacité et à plusieurs reprises, à la figure de l'enfant, ce qui rompit fort heureusement le charme ou la mauvaise influence de paroles fort innocentes, et que je pouvois penser devoir être agréables à la mère.

Au reste, cet usage de cracher au nez pour empêcher l'effet des fascinations, est fort ancien, et dans l'antiquité, comme à présent, rien n'étoit plus redouté pour les enfans, que *l'influence d'un mauvais œil*, ce qui, dans l'idée des Grecs, signifie la jalousie et l'envie : leurs ancêtres étoient imbus des mêmes préjugés. La superstition des femmes de la Grèce asiatique à l'égard des petits enfans, au siècle de Théodose le Grand et d'Arcadius son fils, n'avoit point d'égale : S. Jean Chrysostôme s'en plaignoit hautement. « Dès que les » enfans sont nés, dit-il, les femmes allument » des lampes, et leur donnent le nom de gens » qui ont vécu long-temps, pour leur procu-

» rer une longue vie.... Elles placent dans
» leurs mains des sistres et des cliquettes,
» et des fils de couleur d'écarlate, pour les
» mettre en plus grande sûreté...... Les
» femmes, les nourrices, et quelquefois les
» servantes, vont tremper leur doigt dans
» une espèce de boue qui se trouve au fond
» des bains, et viennent après imprimer le
» même doigt sur le front de l'enfant; et
» quand on les interroge à quoi bon cette
» boue? c'est, disent-elles, pour détourner
» le mauvais œil, l'envie et la jalousie. Il y
» en avoit qui écrivoient sur la main des en-
» fans les noms des fleuves et des rivières;
» d'autres se servoient de cendre, de suie et
» de sel, et tout cela pour détourner le
» mauvais œil, c'est-à-dire l'envie et la ja-
» lousie[1] ».

Chez les Grecs de l'Archipel, l'ail est un antidote merveilleux contre le regard envenimé; l'on en suspend à l'entrée des maisons et des chambres, et l'on en porte en amulette. Pour préserver les enfans de ce genre

[1] Mémoires de l'académie des belles-lettres, tome XIII, page 484, année 1737: des mœurs et des usages du siècle de Théodose le Grand, par dom Bernard de Montfaucon.

de maléfice, on attache aussi devant eux trois petits morceaux de charbon et trois grains de sel, cousus ensemble dans un petit sac d'étoffe; et je me souviens que je me brouillai très-sérieusement avec une femme de ce pays, pour avoir ouvert une de ces amulettes pendue au cou de son enfant, afin de voir ce qu'elle contenoit, et sur-tout pour avoir essayé de lui montrer le ridicule de ces vaines pratiques de la superstition.

Ce n'est pas seulement aux enfans que les influences d'un *mauvais œil* passent pour être nuisibles; les hommes faits y sont également exposés, et les Mahométans et les Grecs partagent à cet égard les mêmes opinions. Un Turc qui m'affectionnoit beaucoup, et qui craignoit pour moi les mauvais effets des œillades de l'envie, me conseilloit de porter constamment une gousse d'ail sur ma poitrine; et voyant que je ne paroissois pas adopter ce préservatif avec beaucoup d'empressement, il se retourna vers un prêtre grec qui étoit à ses côtés, et lui dit en confidence: *Ces Francs sont de grands ignorans, puisque celui-ci, qui passe parmi eux pour être instruit, ne connoît rien de ce qui peut lui être utile.*

Les troupeaux ont à craindre aussi, dans les mêmes contrées, la méchanceté des regards : c'est, au reste, un antique préjugé qui existe encore dans la plupart de nos campagnes. Les idées superstitieuses se ressemblent dans tous les temps, dans tous les pays, parce qu'elles émanent de l'ignorance, leur source commune; et elles subsisteront tant que cette source fangeuse ne sera pas tarie. C'est annoncer qu'elle aura autant de durée que le monde; car, en dépit des rêves de prétendus philosophes, qui voudroient que toutes les classes de la société atteignissent à leur savoir et à leurs hautes et chimériques conceptions, il en restera toujours fort heureusement une portion laborieuse et simple, entachée, si l'on veut, d'opinions chimériques, mais infiniment moins dangereuse et plus utile que certains saltimbanques de la philosophie, dont les préceptes, s'ils pouvoient être suivis, opéreroient plutôt la dissolution que l'affermissement des sociétés humaines.

Les anciens auteurs parlent souvent de cette sorte de malignité funeste, que lance l'œil sinistre de l'envieux; les poètes en rappellent souvent les effets désastreux parmi

les troupeaux [1]. De leur temps, une épizootie avoit pour cause des regards malveillans; de nos jours encore, dans plusieurs cantons de nos pays septentrionaux, on n'attribue les maladies extraordinaires du bétail qu'au sortilége, à *un sort;* et des charlatans savent profiter de cette crédulité pour faire croire qu'ils ont le pouvoir de rompre le charme par des opérations magiques. Mais ce qui n'est pas moins déplorable pour la foiblesse de l'esprit humain, c'est que des auteurs graves aient tenté sérieusement d'expliquer les causes de ces fascinations chimériques [2].

A ces précautions absurdes pour conserver les petits enfans, les femmes grecques en ajoutent quelques autres qui ne paroissent pas toujours conformes aux règles de l'hygiène. Le moyen que ces femmes emploient pour empêcher les enfans de jeter des cris, est assez singulier. La mère mâche du cumin, et le souffle ensuite avec force dans la bouche et

[1] Théocrite, Ovide, etc. Virgile fait dire à un pasteur :

Nescio quis teneros oculo mihi fascinat agnos.

[2] Porta, *Magia naturalis*, etc. etc.

les oreilles de son enfant. Indépendamment du cumin dont il n'est pas aisé de déterminer l'effet en pareil cas, le souffle violent, poussé dans les oreilles, doit étonner l'enfant et le faire taire, du moins pour quelque temps.

Afin de provoquer les enfans au sommeil, on leur fait encore avaler de la muscade en poudre dans du lait; mais le remède dont on use le plus communément dans leurs maladies, la panacée par excellence, est la thériaque de Venise. A la moindre douleur qu'ils paroissent ressentir, s'ils pleurent, s'ils dorment peu, ou s'ils manquent d'appétit, en un mot, dans toutes leurs indispositions, de quelque nature qu'elles soient, on a recours à la thériaque, comme à un remède souverain et universel. Il ne se passe guère de jour sans qu'un petit enfant n'avale de cette drogue, ou du moins n'en ait un emplâtre sur le nombril; en sorte que l'on peut assurer que, dans l'Archipel, un enfant consomme plus de thériaque pendant ses deux premières années, que l'homme de nos contrées, le plus amateur de cette composition, pendant sa vie entière. Les pauvres, pour qui la thériaque est un remède trop coûteux,

y suppléent par la graine de cumin, dont la plante est fort commune en Orient, et qu'ils réduisent en pâte pour la faire avaler, en guise de thériaque, à leurs enfans en bas âge.

Cet usage excessif de drogues échauffantes a, sans doute, des inconvéniens; mais il en sort des hommes robustes, des femmes parfaitement constituées, et c'est un préjugé en sa faveur: tandis que chez nous, où les lumières abondent, mais où souvent les leçons de l'expérience sont sacrifiées aux conceptions d'une brillante théorie, et dédaigneusement travesties en traditions de la routine, le régime rafraîchissant qui amollit et énerve, a prévalu dans la classe opulente, c'est-à-dire dans celle qui rapproche le plus les bornes de sa vie en faisant le plus d'efforts pour les reculer. Nous avons sous les yeux le tableau des êtres qu'il produit, ou plutôt qu'il a voués à la langueur et aux souffrances.

Pour éviter les gerçures et les excoriations qui incommodent beaucoup les enfans dans toutes les parties du corps qui forment des plis humectés par la sueur ou les urines, les femmes grecques les lavent avec du vin chaud, dans lequel elles font infuser des feuilles

de myrte desséchées et réduites en poudre. Ces lotions se répètent tous les deux jours, avec beaucoup de succès; car l'on ne voit jamais aucun enfant dont la peau soit entamée par la plus légère écorchure.

Ces soins prodigués avec tant d'attention aux enfans nouveaux nés, gages sacrés de l'affection maternelle, qui ne se méprend jamais jusqu'à confier à un sein mercenaire la sainte obligation d'allaiter son fruit pendant un an entier, ne s'étendent pas jusqu'aux précautions que la religion prescrit. Les Grecs ne se pressent pas autant que les catholiques, de faire administrer le baptême à leurs enfans. Ce retard est assez ordinaire dans la classe pauvre, parce qu'il faut attendre que l'on ait amassé l'argent nécessaire au paiement des papas, dont le zèle ne va pas jusqu'à remplir gratuitement leurs fonctions. Mais comme on ne distingue ordinairement les enfans que par le nom qu'ils reçoivent au baptême, l'on est convenu de désigner celui qui attend le sacrement, par la dénomination générique de *drako*, dragon, apparemment parce qu'alors il a quelque conformité avec satan, le dragon des enfers.

CHAPITRE XXVIII.

AGE DE LA PUBERTÉ DANS L'ARCHIPEL. — EVACUATION PÉRIODIQUE DES FEMMES DE CES ILES. — LOI SINGULIÈRE DES JUIFS A CE SUJET. — CARACTÈRE DES FEMMES GRECQUES. — MOYENS QU'ELLES EMPLOIENT POUR CONNOÎTRE CELUI QUE LE SORT LEUR DESTINE POUR ÉPOUX. — FÊTE DE SAINT JEAN. — DIFFÉRENTES RÉSINES QUE LES FEMMES TIENNENT SANS CESSE DANS LEUR BOUCHE. — FARDS QU'ELLES EMPLOIENT. PRÉTENDU PRÉSERVATIF CONTRE LE HALE.

Sous le climat heureux de la Grèce, le corps acquiert plutôt son entier accroissement que dans nos contrées septentrionales; les organes, comme toutes les facultés physiques s'y développent avec moins de lenteur; l'espèce humaine, en quelque sorte plus hâtive, semble y devancer l'époque de ses jouissances, et se presser d'y montrer les formes élégantes de la beauté, dons précieux que la nature lui a prodigués sur une terre qu'elle avoit façonnée pour être le séjour de la félicité, et que la tyrannie la plus rebutante, fléau redou-

table des sociétés, a transformée en des lieux de misère et de désolation. Les hommes, comme les femmes, arrivent plutôt à cet âge, où l'agitation et le trouble des sens en font naître un nouveau, où tout s'anime et s'embellit, où l'homme semble seulement recevoir son existence, et où tout paroît autour de lui brûler de la même flamme dont il est délicieusement consumé.

Il n'est pas rare de voir, dans les îles de l'Archipel, des filles nubiles à dix ans; et lorsqu'elles ont atteint l'âge de quinze à seize ans, elles n'ont presque plus rien à acquérir du côté de la taille, de la force et de tous les attributs de la plus belle constitution physique. L'on sait que l'évacuation périodique, particulière aux femmes, diminue de quantité en raison de la chaleur et de l'humidité du climat. Plus abondante en Europe, elle l'est moins dans l'Orient; elle est moindre encore en Egypte et en Barbarie, très-petite dans l'intérieur de l'Afrique, et presque nulle dans les pays de l'Amérique voisins de l'équateur. Les philosophes ont porté l'observation jusqu'à calculer la quantité de cette évacuation; et c'est du résultat de leurs recherches que j'ai composé le tableau de la

diminution progressive, dans les différentes parties du globe. Mais il faut que la température des îles orientales de la Méditerranée ait éprouvé quelque changement depuis le siècle d'Hippocrate, ou bien que l'espèce humaine y ait subi quelqu'altération, puisque le poids de neuf hémines, équivalant à neuf onces, auquel ce grand médecin avoit estimé la quantité de l'écoulement périodique des femmes de l'île de Cos sa patrie, est actuellement trop fort pour les femmes des mêmes contrées, ainsi que je m'en suis assuré. Il n'en est point dont l'évacuation approche même du poids fixé par Hippocrate : chez la plupart, elle ne passe jamais trois onces, et chez plusieurs elle est si foible, qu'elle se réduit presqu'à rien.

Ce genre d'observations n'est point futile, comme quelques personnes pourroient le penser. Ce sont des traits importans de notre propre histoire, et ce n'est qu'en les rassemblant que l'homme parviendra à se connoître lui-même : connoissance qui, malgré le nombre d'écrits que nous avons sur ce sujet, n'est pas encore fort avancée, parce que l'on a, dans le réel, plus écrit qu'observé. Mais ces matériaux dont se composent les fastes de l'espèce

l'espèce humaine, ne sont pas faciles à présenter dans un ouvrage dont on ne veut pas faire un livre d'anatomie. Une sorte de délicatesse dans notre langue repousse des expressions que l'art a consacrées; alors il faut employer des phrases au lieu de mots, et donner à entendre plutôt qu'exprimer d'une manière claire et précise. Ami zélé de la nature, je ne le suis pas moins des convenances, et je ne parlerai des observations délicates, mais intéressantes, auxquelles m'a porté l'amour de la science, qu'avec cette réserve de style, cette circonspection dans les images, enfin ces ménagemens qui peignent sans offusquer, et font la décence de l'écrivain.

Le législateur des Hébreux avoit prononcé le dernier supplice contre les époux dont la pétulance ne s'arrêtoit point à certaines époques [1]. Il falloit donc que Moïse soupçonnât des suites extrêmement funestes, et l'on devoit être curieux de les connoître. Les dissertations comme les conjectures se sont accumulées,

[1] *Qui coierit cum muliere influxu menstruo, et revelaverit turpitudinem ejus, ipsaque aperuerit fontem sanguinis sui, interficientur ambo de medio populi sui.* Levit. cap. XX, v. 18.

pour tâcher de découvrir le motif d'une loi si sévère. Des médecins ont vu, dans une action qui entraînoit la peine de mort, la source d'une maladie dont on a mal à propos, ce me semble, imaginé de fixer l'irruption en Europe, au moment de la découverte de l'Amérique [1]. Ils ont appelé au secours de leur hypothèse la chaleur du climat, comme devant donner plus de malignité à cette maladie, tandis que l'expérience a appris qu'elle étoit, au contraire, beaucoup moins violente et moins rebelle aux remèdes dans les pays chauds. D'autres ont prétendu que, chez un peuple où la législation tendoit non-seulement à favoriser, mais même à provoquer l'accroissement de la population, il étoit naturel d'interdire des actes qui, n'y contribuant pas efficacement, par cela même lui devenoient contraires. Mais en admettant que ce ne fût là qu'un vain appel à la stérilité, ce qui n'est nullement certain, l'on ne peut guère supposer qu'on eût regardé ces actes comme un crime qui méritât le plus rigoureux châtiment, puisque les mêmes loix ne défendoient pas, pendant la grossesse des

[1] Traité des maladies vénériennes, par Astruc, liv. I, chap. 2.

femmes, une œuvre de stérilité bien avérée.

Un savant célèbre par ses recherches sur les mœurs et les usages des Israélites, M. Michaëlis, avoit engagé les voyageurs que le roi de Danemarck envoya dans plusieurs contrées de l'Orient, à diriger leurs observations vers un point d'où dépendoient l'intelligence et l'explication d'une loi fort singulière, mais en même temps d'une rigueur excessive [1]. Les sciences eurent à regretter les hommes instruits et courageux, chargés de l'honorable mission d'aller conquérir au loin des lumières et des connoissances, trésors sur lesquels l'humanité n'a point à gémir, et dont l'honneur et la probité ne détournent point les regards. Mes observations ne pourront suppléer, sans doute, à celles que l'on avoit droit d'attendre de cette réunion savante; mais j'ai pensé que leur résultat présenteroit quelqu'intérêt, par les éclaircissemens qu'elles contiennent sur un sujet qui n'a encore donné lieu qu'à des conjectures.

[1] Les Voyageurs savans et curieux, ou Tablettes instructives et Guide de ceux que sa majesté danoise a envoyés en Arabie et autres pays voisins; par M. Michaëlis. Londres, 1768, question 10.

Je n'ai négligé aucune occasion de recueillir des informations précises, soit en Egypte où il étoit difficile d'en obtenir, et quelquefois dangereux d'en chercher, soit en Grèce où les mêmes difficultés n'existent pas. Il est bien certain que, dans ces contrées de l'Orient, l'action que le législateur des Juifs réprimoit avec tant de sévérité, ne passe point pour avoir des suites fâcheuses, ni pour occasionner le plus léger inconvénient, quoiqu'elle n'y soit point rare : les hommes de ces climats y trouvent même quelques attraits, par des raisons que les physiciens connoissent et que je me dispenserai d'exposer. Il y a plus : c'est que les Orientaux ne soupçonnent pas qu'il puisse en rien résulter de dangereux ou d'incommode. Leur soigneuse propreté, leurs fréquentes ablutions suffisent vraisemblablement pour les mettre à l'abri de tout inconvénient à cet égard. Les Juifs, au contraire, le peuple le plus sale de l'univers, sujets à la lèpre et rongés par tous les genres de maladies de la peau, puisoient apparemment dans ces mêmes excès de nouveaux fermens d'âcreté, et une nouvelle tendance à des maux que les nombreuses précautions prescrites par la reli-

gion, n'étoient pas parvenus à déraciner, et dont ils conservent encore de nos jours la dégoûtante empreinte. La sévérité de ces précautions, qui remplissent les pages du code religieux des Israélites, est le seul motif que l'on puisse raisonnablement assigner de l'effrayante rigueur d'une loi, dont les dispositions n'avoient d'autre but que d'intimider une nation ignorante et grossière, puisqu'elles ne pouvoient en atteindre les infractions ensevelies dans l'ombre et le mystère.

Il n'est point étonnant que des femmes que la nature du climat fait arriver sitôt à l'état nubile, aient des dispositions morales qui soient en accord avec cette précocité physique. La vivacité, l'emportement même du sentiment, accompagnent cette adolescence hâtive des sens. Ce feu dévorant qui cherche à se communiquer au dehors, est très-actif chez les Grecques; elles sont très-susceptibles des impressions de l'amour: tendres et passionnées, l'objet aimé est tout à leurs yeux; aucun sacrifice ne leur coûte pour le conserver, et elles sont en ce genre de vraies héroïnes. Quel charmant pays que celui où la douceur du ciel et la parure de la terre sont en délicieuse harmonie avec la beauté

que l'amour anime de ses traits enchanteurs, la tendresse de ses plus suaves épanchemens, et un dévouement généreux et absolu, des élans de l'énergie et du courage!...

Mais l'on se tromperoit si l'on pensoit que le désordre des sens accompagnât cette énergie, cette sorte de délire de la sensibilité. Ces femmes si tendres et si passionnées ont en même temps beaucoup de réserve: tandis que des affections vives et profondes tourmentent et agitent leur ame, ce trouble intérieur ne se communique point au dehors; leur maintien conserve l'apparence du calme et de la gravité; la plus scrupuleuse décence ne cesse point de guider leurs actions; et jalouses d'être aimées, parce qu'elles sont elles-mêmes consumées par un amour ardent, c'est dans le tête à tête seulement qu'elles se livrent au torrent de leurs transports, d'autant plus impétueux qu'ils ont été plus long-temps comprimés. C'est là que leur exquise sensibilité s'environne de tous ses charmes, et que l'homme délicat et sensible peut rencontrer le bonheur céleste de se voir prodiguer les expressions et tous les témoignages de sentimens aussi délicieux, en un mot d'être aimé comme on n'a guère l'espoir de l'être ailleurs.

Simples dans leurs goûts, autant que vives dans leurs affections, les Grecques n'ont point les manières recherchées, les afféteries étudiées de la coquetterie, signes caractéristiques d'une orgueilleuse prétention exigeant des hommages, qui cessent d'être doux dès qu'ils cessent d'être libres, comme si toute espèce de tyrannie n'étoit pas le tombeau du sentiment : ressource mal-adroite et indigne de la beauté, parce qu'elle étouffe la tendresse qui peut seule faire son bonheur, et ne produit que la galanterie dont les ames délicates s'effarouchent. Ce n'est plus, en effet, que le mécanisme de l'amour; ce ne sont plus que des faveurs arides, qui, semblables à un charmant arbrisseau que l'on auroit dépouillé de ses fleurs et de son feuillage du printemps, perdent leurs plus doux agrémens, et n'ont plus d'attraits que pour la fougue des sens ou l'habitude de la dépravation.

Des femmes telles que je viens de les peindre, qui savent marcher avec tant de grâce à la vive lumière du flambeau de l'amour, s'avancent aussi avec dignité vers l'autel de l'hymen. Les nœuds qu'elles y serrent avec franchise, ne se délient jamais; et dans ces saints engagemens qu'elles regardent comme

inviolables, elles font briller la même énergie de sentimens, les mêmes feux d'une ame embrasée, le même dévouement dont l'époux comme l'amant est l'unique objet, et qui sèment les roses de l'amour dans le temple d'hymenée.

Une règle commune à tous les peuples de l'Orient, veut que les femmes ne se présentent dans le parvis de ce temple auguste, que décorées des qualités auxquelles les hommes de ces pays, plus jaloux qu'ailleurs d'un pareil genre de primauté, attachent un si grand prix, que c'est un déshonneur public aux yeux de tous, et un crime chez quelques-uns, pour les femmes qui n'y offriroient pas les preuves non équivoques de la plus scrupuleuse fidélité à conserver un trésor dont la vanité des hommes fait à peu près tout le prix. Quelque rigoureuse que soit cette obligation, plus sévèrement suivie par les femmes mahométanes, parce que, plus contraintes et strictement gardées, elles n'ont guère d'occasion de l'enfreindre, les Grecques, dont la jeunesse n'est pas plus gênée que celle des Européennes, ne la remplissent pas toujours avec la même exactitude; mais elles usent de quelques stratagèmes pour en conserver

du moins les apparences, et elles mettent tant d'adresse dans cette petite supercherie, que tout le monde y est trompé, et que l'union des époux n'en est point troublée.

Il n'est pas fort commun, au surplus, que ces ressources employées pour déguiser les égaremens de l'amour, deviennent nécessaires. Les filles grecques permettent difficilement qu'on leur ravisse un bien qu'elles doivent apporter en dot; leur résistance à cet égard est presque toujours invincible, et offre un contraste assez singulier avec la facilité circonspecte qu'elles accordent à l'amour favorisé, de faire la récolte de quelques fleurs éparses et brûlantes. Il est plus rare encore que d'amoureux sacrifices laissent après eux des traces apparentes; et lorsque de tendres sentimens entraînent à de tendres erreurs, des précautions simples et ingénieuses, qui ne sont pas même étrangères aux femmes, préviennent tout accident, sans nuire à un entier abandon: artifices qui, de même que les leçons, ou pour mieux dire les larcins à l'amour, enseignés par Sapho, et que ses descendantes n'ont pas oubliées, datent peut-être de l'antiquité; ils ont heureusement échappé à l'industrieuse corruption

de nos mœurs, et je me garderai bien de les lui révéler.

Des cœurs disposés pour le sentiment doivent désirer avec ardeur de rencontrer des hommes dignes de leur tendresse, et qui répondent au besoin qu'elles ont d'aimer. Les filles de l'Archipel emploient, avec beaucoup d'ingénuité, divers moyens pour s'assurer si l'objet chéri deviendra l'époux, ou pour connoître celui qu'Hymen leur destine. S. Jean est pour les filles de ces contrées, ce que S. Nicolas est pour celles de mon pays, qui lui adressent leurs prières et leurs vœux, afin d'obtenir un prompt changement d'état. La veille de la fête du saint, les filles grecques se réunissent en plusieurs sociétés, et elles s'y occupent uniquement du sujet intéressant qui les rassemble. Elles font venir de l'eau de puits ou de citerne; la personne qui en est chargée ne doit point proférer une seule parole, sous quelque prétexte que ce soit : cette eau est appelée, par cette raison, *eau secrète*. On en remplit un grand vase, dans lequel chacune met une pomme; on couvre le vase, dont le couvercle doit fermer à clef; on le place sur la terrasse d'une maison ou sur tout autre lieu élevé, et on

l'y laisse, pendant toute la nuit, en plein air. Le lendemain, c'est-à-dire le jour même de la fête de S. Jean, l'on se rassemble de nouveau après les offices de l'église, et personne ne se fait attendre. L'on adresse quelques prières à saint Jean, qui ne sont, dans le réel, que des invocations à l'amour; on rapporte le vase plein d'eau avec une religieuse précaution; on l'ouvre et chacune puise de l'*eau secrète* dans un petit vase, avec sa pomme qu'elle a eu soin de remarquer: elle fait au-dessus de l'une et de l'autre trois signes de croix, en disant : *Grand S. Jean, fais que, si je dois épouser N..., ce vase tourne à droite; et s'il ne doit pas devenir mon époux, que le vase tourne à gauche.* Celle qui a prononcé cette prière, joint les mains, en tenant les pouces élevés et écartés l'un de l'autre ; une de ses compagnes se place devant elle et en fait autant; l'on pose ensuite sur ces quatre pouces ainsi dressés, le vase qui ne manque pas, dit-on, de tourner de lui-même ou à droite ou à gauche, et de désigner ainsi le mari qui doit s'unir à celle qui attend avec inquiétude la réponse de ce singulier oracle, que chacune consulte à son tour et de la même manière. Plusieurs

personnes des plus graves m'ont assuré qu'elles avoient vu le vase tourner ; et l'on tenteroit inutilement de persuader aux Grecs que S. Jean n'a aucune part à l'effet tout naturel du peu de solidité et de la mobilité d'un support, dont quelques parties, en s'écartant des autres, impriment au vase un léger mouvement qui, à des yeux prévenus, peut paroître un commencement de rotation sur sa base.

Une inquiète curiosité ne s'arrête pas toujours à cette première épreuve, et l'on cherche à lire, d'une autre manière, dans un avenir trop lent à paroître. Ce même jour, fête de S. Jean, des jeunes Grecques ajoutent un nouveau moyen à celui du vase tournant : elles se lavent avec l'*eau secrète* dans laquelle les pommes ont baigné ; elles vont ensuite dans la rue, et le premier nom qu'elles entendent prononcer, est celui de l'époux que le sort leur destine.

Pendant que les filles se livrent à des occupations chères à leur cœur, et propres à adoucir une impatience naturelle, les femmes songent aux soins que l'usage prescrit aux mères : une partie du jour de S. Jean est employée à piler et à mettre en réserve la

sel qui doit servir à couvrir leurs enfans nouveaux nés. Toutes, femmes et filles, outre les pommes, que ces dernières plongent dans l'*eau secrète*, en mettent une, la veille de la fête, dans un vase plein d'eau; et l'y laissent jusqu'à midi du lendemain. Cette pomme ainsi trempée devient un cadeau précieux pour l'amour ou l'amitié; les femmes la présentent à la personne qu'elles affectionnent le plus après leur mari; et les jeunes Grecs mettent tout en usage pour obtenir la pomme, gage de sentimens de préférence, et présage heureux des dons de l'amour.

La fête de S. Jean est, dans la plupart des pays policés, un jour remarquable, indépendamment de la solennité que la religion y attache. Elle arrive au solstice d'été, époque toujours accompagnée de changemens notables dans l'atmosphère, et ces variations sont assez marquées pour frapper le vulgaire et lui faire attribuer au saint ce qui n'est que l'effet naturel de la succession des saisons. Dans mon pays, la ci-devant Lorraine, S. Jean règle la coupe des foins; soit qu'ils aient atteint ou non l'état de maturité, la faulx les abat dès le lendemain de la fête. Au Levant, la peste doit disparoître ce même jour; et les

Grecs de l'Archipel sont persuadés, qu'au moyen de certaines abstinences qui tiennent plus à la superstition qu'aux idées religieuses, S. Jean les préservera de la fièvre pendant toute l'année. Ils ne mangent, dans le cours de la journée de cette fête, aucune espèce de viande ni de poisson; ils se privent même de pain, et ils ne prennent que des herbes et quelques fruits: mortification austère, qui se répète de génération en génération, quoique l'expérience ait appris qu'elle n'atteignoit pas son but.

Dans l'Archipel, comme dans une grande partie de l'Orient, les femmes font un grand usage du mastic, résine qui découle du lentisque cultivé dans l'île de Scio; elles en mâchent sans cesse, et elles lui reconnoissent la propriété de conserver les dents et de rendre l'haleine douce. Mais comme toutes les femmes de l'Archipel, où la misère est plus grande, ne sont pas toujours en état de se procurer du mastic de Scio, et qu'elles n'en ont pas moins l'habitude de tenir continuellement quelque chose dans la bouche, elles se servent d'une autre espèce de résine, produite par une plante qui croît naturellement sur le sol de Milo et de l'Argentière,

et probablement sur d'autres îles de l'Archipel. Cette plante, qui est aussi très-abondante en Candie, où elle est appelée *ardactila*, et où les femmes en mâchent également la résine, est l'*attractilis gummifera* de Linnæus. Les Grecs de Milo et de l'Argentière lui donnent le nom d'*angathia tsi mastikas*, c'est-à-dire *piquans de mastic*, parce que la plante est hérissée de piquans, et qu'ils nomment *mastic* la résine qui en découle; quoiqu'elle n'ait guère d'autres rapports avec le vrai mastic, la résine du lenstique, que par l'usage d'être broyées toutes deux entre les dents. Elle vient également en larmes blanches ou jaunâtres autour de la plante; on la recueille dans les mois de juillet et d'août, et elle est difficile à arracher, à cause du grand nombre de pointes qui la défendent et auxquelles elle s'attache. Les fleurs de cette *attractilis* ne paroissent qu'en octobre; les semences, lorsqu'elles sont mûres, se détachent en filets légers et comme ailés, et deviennent le jouet des vents. Les Grecs appellent ces sortes de petites étoiles errantes, que l'agitation de l'air apporte quelquefois dans les maisons, *moloystrès*, ce qui signifie rapporteurs, espions.

Quoique le plus grand nombre des femmes grecques n'aient pas besoin de rien emprunter de l'art, pour donner à leur teint le coloris et la fraîcheur qu'elles tiennent de la nature, elles cherchent souvent encore à lui donner plus d'éclat et de vivacité. Cette inquiétude qui fait que la beauté n'est jamais contente d'elle-même, est donc de tous les pays ! Mais, dans celui-ci du moins, des drogues pernicieuses n'altèrent point le coloris d'une belle carnation, et des sucs âcres et caustiques ne dessèchent point la peau; les légers artifices qu'un désir ardent et inquiet, plutôt qu'un mouvement de coquetterie emploie, sont simples comme la nature qui en offre les élémens.

Anciennement les femmes grecques se servoient du rouge et du blanc. Il est rare que les Grecques de notre temps, celles du moins qui habitent les îles de l'Archipel, mettent du blanc; et lorsqu'elles en usent, elles n'y emploient pas d'autre substance que l'espèce de très petites coquilles univalves et blanches, du genre des *porcelaines*, et qui sont connues sous le nom vulgaire de *pucelages*. Après avoir soigneusement lavé ces coquilles, on les pile pour les réduire

en

en poudre impalpable, sur laquelle on exprime du jus de citron, qui en fait une pâte d'un très-beau blanc.

Le rouge se tire de la bulbe d'une belle espèce d'iris, qui, avec d'autres fleurs apportées des mêmes contrées pour faire la richesse de nos parterres, embellissent les campagnes abandonnées et les lieux agrestes des îles de l'Archipel. Sa tige, haute de plus d'un pied, et ses longues feuilles, terminées en pointes, sont d'un beau vert; la fleur est d'un violet clair en dehors, et d'un jaune clair, rayé de jaune plus foncé, en dedans; les étamines sont jaunes, et les graines ou fruits sont noires et d'une forme très-irrégulière. Les Grecs appellent cette plante *agrio crino*, lis sauvage, parce que c'est en effet une plante liliacée, quoique ce ne soit pas, à proprement parler, un vrai lis.

Voici comme on s'y prend, pour extraire un fard des oignons de cet iris. On les nettoie de leurs pellicules extérieures, et ils sont alors d'un blanc de neige; on les râpe et on met la pulpe dans de l'eau; on la pétrit ensuite, on la lave par trois fois dans de

nouvelle eau, et à chaque fois, on la passe à travers un linge très-fin. A la troisième fois, on jette le marc et on laisse déposer la dernière eau pendant douze ou quinze heures. Au bout de ce temps, on verse l'eau doucement en inclinant le vase, au fond duquel l'on trouve un sédiment amylacé; on le fait sécher et on le réduit en poudre subtile que l'on garde dans des bouteilles ou des pots bien bouchés, pour s'en servir au besoin, et elle s'y conserve très-long-temps. Lorsqu'on veut en faire usage, l'on en prend une pincée; on la met sur la joue, que l'on frotte ensuite légèrement pendant quelques minutes avec la paume de la main. Cette application cause, pour la première fois, une petite cuisson, mais les joues deviennent d'un rouge vermeil; car cette poudre a encore la propriété de donner de l'éclat à la peau. Ni la chaleur, ni la sueur, ni aucune autre cause ne fait passer ce brillant coloris, qui ne consiste point en une couche de matières étendues extérieurement, mais qui est inhérente à la peau même. Il est inutile de renouveler souvent la même opération; le visage conserve son incarnat pendant plusieurs jours, et l'on peut se laver

sans crainte de le faire disparoître ni de l'affoiblir.

J'avois d'abord cru que cette poudre très-blanche; qui n'occasionne le rouge des joues qu'en s'introduisant dans les pores, devoit nuire à la peau du visage et l'altérer. Je me suis assuré, non sans quelque surprise, qu'elle n'avoit aucun mauvais effet. J'ai examiné la figure de femmes âgées qui, dès leur jeunesse, avoient employé cette espèce de fard; leur peau n'étoit affectée en aucune manière; elle paroissoit même avoir conservé un certain coloris brillant, que l'on ne pouvoit attribuer qu'à un long usage de la poudre d'iris, à laquelle je n'ai trouvé d'autre désagrément, qu'une forte odeur d'herbe qu'il seroit aisé de corriger.

Depuis le premier jour du mois de mars jusqu'à Pâques, les femmes de l'Archipel entourent leurs poignets de fil de soie de différentes couleurs; les riches y ajoutent un fil d'or. Elles pensent que c'est un moyen assuré de se garantir du hâle de mars, qu'elles regardent comme le plus funeste au teint. La nuit de Pâques, que tous les Grecs passent presqu'entière à l'église, les femmes allument

du feu à la porte; elles y jettent les fils qu'elles ont gardés en bracelet pendant le carême, et elles adressent des prières à Dieu, afin qu'il daigne préserver tout père qui aime sa fille, du désagrément de la voir atteinte par le hâle de mars.

CHAPITRE XXIX.

MARIAGE DES GRECS. — MALÉFICE DONT LES JEUNES ÉPOUX SE CROIENT VICTIMES. — PRÉCAUTIONS QUE LES JEUNES MARIÉES DOIVENT PRENDRE. — SOINS QUE LES MÈRES PRENNENT DE LEURS ENFANS. — MÉDECINE DES GRECS DE L'ARCHIPEL. — REGRETS QUI ACCOMPAGNENT LES MORTS. — MORT ET ENTERREMENT D'UNE PAPADIA.

C'EST pour les Grecs un devoir social, qui tend à la pureté des mœurs domestiques, de se marier jeunes. On ne voit point parmi eux cette multitude de vieux célibataires, enfans des combinaisons de l'insensibilité et fléau des mœurs : les filles n'ont pas beaucoup d'années à célébrer la fête de S. Jean avec leur *eau secrète*, préparée par une naïve et inquiète curiosité, et les jeunes hommes s'empressent de s'unir avec celles que leur cœur, plutôt que leurs parens, a choisies. L'amour préside toujours à des nœuds qu'un vil intérêt n'a point serrés, et l'amitié, comme la fidélité et l'attachement à ses devoirs, ne

permettent pas qu'ils se délient, du moins dans les îles de l'Archipel, où les habitudes sont plus simples et moins corrompues par l'ambition et la cupidité, que dans les grandes villes. Le divorce, qui est permis aux Grecs, n'a guère lieu qu'au sein des cités commerçantes et dans la classe opulente, dont les calculs et les spéculations tiennent souvent lieu du sentiment; mais cette dissolution d'engagemens sacrés est extrêmement rare chez les insulaires, qui savent aimer d'une manière durable, et dont les mariages sont mieux assortis qu'au milieu du luxe des cités. L'amour conjugal y est dans toute sa force; et ce sentiment respecté est une des vertus des Grecques modernes.

Lorsque la dot est réglée entre les familles, et que leur consentement qui est presque toujours d'accord avec le vœu des amans, a tout disposé pour les noces, l'on conduit la jeune mariée au bain. Le lendemain, un nombreux cortége accompagne les époux à l'église; des chants et des danses animent une marche lente et grave; et pour l'ordinaire, des flambeaux, emblèmes de celui de l'amour et de l'hymenée, la précèdent.

A l'instant où les époux sortent de leur

maison on jette à poignée sur leurs têtes, des graines de coton. On répète la même cérémonie à l'église, au moment de la bénédiction nuptiale, ce qui signifie qu'on leur souhaite une vie de félicité, composée d'autant d'années qu'on a répandu de graines. Les personnes un peu aisées mêlent des parats, petites pièces d'argent de la valeur de quinze de nos deniers, aux fruits du cotonnier, et les plus riches y ajoutent des sequins turcs, monnoie d'or dont chaque pièce est à peu près l'équivalent de sept livres dix sous tournois. Dans l'Inde, c'est le prêtre qui répand sur les époux des graines de riz, comme un emblème de fécondité.

Les époux choisissent un parrain et une marraine qui ne les quittent plus jusqu'à la fin de la cérémonie. Le cortége est reçu à la porte de l'église par le papas, qui bénit deux couronnes de feuillage, ornées de rubans et de dentelles, et les pose sur la tête des époux; il bénit également deux anneaux et les met à leurs doigts: mais pendant la célébration, il change à tout instant les couronnes et les anneaux, en donnant alternativement à l'un la couronne et l'anneau de l'autre, de manière cependant que l'anneau d'or reste au

mari, et celui d'argent à la femme. Ces changemens se renouvellent par le parrain, la marraine et les parens, de sorte que l'on reste fort long-temps à l'église. Enfin le papas finit par couper de petits morceaux de pain, qu'il met dans une coupe pleine de vin ; il en prend le premier avec une cuiller, et en distribue ainsi aux époux et aux assistans : l'on retourne ensuite dans le même ordre à la maison où s'est préparé le repas de noces ; les parens et les amis envoient des provisions de toute espèce, et les Grecs, grands amateurs de festins, y passent plusieurs jours.

En allant et revenant de l'église, la mariée est soutenue par deux femmes ou deux de ses parens ; elle marche lentement, les yeux baissés, et le voile d'une grave et intéressante modestie couvre son visage. Dans quelques parties de la Grèce, dès que l'épouse arrive à la porte de la demeure de son mari, on étend un tapis sur un crible que l'on place sur le seuil même de la porte, et on la fait marcher dessus. Si le crible, sur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement, ne rompoit pas sous ses pieds, on auroit contr'elle des soupçons qui alarme-

roient son époux; il est tranquille et content après l'épreuve du crible[1].

Mais une autre épreuve plus sérieuse attend l'épousée. Conduite au lit nuptial par la marraine[2], elle voit bientôt arriver son époux que le parrain amène. On les laisse; mais le parrain et la marraine restent dans une pièce voisine avec les parens et même les amis. L'on va de temps en temps s'informer si tout s'est terminé à la satisfaction commune; l'on retourne, l'on revient jusqu'à ce que l'on en soit assuré: alors on apporte aux époux un bouillon succulent, qu'ils prennent au lit en présence de la bruyante assemblée, qui se retire ensuite pour ne plus revenir.

Chez tous les peuples de l'Orient, les hommes ont été envieux des prémices dont ils n'obtiennent souvent que les apparences. En Egypte, une cohue plus importune encore qu'en Grèce, assiége la chambre des époux, et ne les abandonne que lorsqu'ils lui ont livré les marques souvent équivoques d'une vertu qu'on outrage. Dans la Natolie et dans

[1] *Voyez* les Lettres sur la Grèce, par Guys. Paris, 1783, tome I, page 249.

[2] *Ducitur in thalamum virgo, stat pronuba juxtà.*

CLAUD.

quelques autres parties de l'empire ottoman, les Turcs et les Grecs qui se marient sont obligés de suspendre, en dehors de leur maison, ces signes réels ou supposés de la folie des hommes, plus que de l'innocence des femmes, afin que chaque passant puisse examiner et s'assurer que l'honneur des époux est intáct. Quelque précieuses que soient ces marques aux yeux des Orientaux, les femmes grecques y attachent encore une autre valeur; c'est, à leur sens, le plus efficace de tous les cosmétiques, pour enlever les taches et les boutons du visage, et en rendre la peau douce et polie.

Mais ces signes prétendus d'innocence, qu'un faux orgueil ambitionne et exige, ne paroissent point toujours la première nuit des noces. Plusieurs autres nuits, et quelquefois des mois entiers, s'écoulent avant qu'on puisse les obtenir. Ce n'est plus la faute de la femme, c'est le mari qui se trouve ensorcelé; des envieux ont prononcé des paroles et fait des opérations magiques; il cesse d'être homme. Si l'on ne parvient à rompre le charme, le mariage est déclaré nul, et les époux malheureux se séparent; l'usage leur permet de contracter une autre alliance,

et le sort jaloux qui les avoit accompagnés dans la première, ne les suit point à la seconde.

L'opération magique par laquelle on *lie* les époux (c'est le terme que les Grecs emploient, et qui répond à ce que l'on nommoit parmi nous autrefois, *nouer l'aiguillette*), cette opération, dis-je, est, selon eux, une évocation au diable; elle se pratique en formant trois nœuds lâches à un cordon. Lorsque le papas bénit les époux, le méchant qui veut leur nuire, tire les deux bouts du cordon, serre les nœuds et dit: *J'attache N... et N... et le diable au milieu.* Il n'en faut pas davantage; l'impuissance de l'époux dure tant que les nœuds ne sont pas défaits; et si le cordon fatal se perd, ou si une malveillance opiniâtre se refuse à le dénouer, l'abattement devient général, et le marasme conduiroit à la mort, si le mariage n'étoit dissous: mais cette foiblesse accidentelle du corps n'est produite que par celle de l'esprit. Il n'est aucun Grec qui, en se mariant, ne redoute d'être *lié*. A cette précaution se joignent les alarmes que l'épouse et les parens ne lui dissimulent pas; il ne se présente au temple de l'hymen qu'en tremblant, et

l'ame pleine de frayeur ; et si quelques circonstances paroissent venir à l'appui de cette crainte, l'esprit se trouble, et l'imagination frappée produit le mal dont elle seule est la cause.

J'ai vu des exemples singuliers de ce que peut cet égarement de l'imagination. Je citerai celui d'un jeune homme que j'ai eu longtemps sous les yeux. Au moment où il recevoit la bénédiction nuptiale, un rival avoit formé les trois nœuds, et prononcé les imprécations : frappé de cette idée, quoiqu'il fût à la fleur de l'âge, et qu'il eût, avant cette époque, donné des preuves d'une vigueur qui l'abandonna tout-à-coup ; quoiqu'enfin sa femme eût plus de vingt ans, et qu'elle ne passât pas pour être d'une vertu très-rigoureuse, ils ne purent sceller leur union, et l'hymen éteignit son flambeau. La honte, le dépit étoient peints sur la physionomie du jeune époux ; le mal, ou plutôt la foiblesse, croissoit à mesure que l'esprit s'affectoit. L'on eut recours aux prêtres et au savoir de vieilles femmes qui prétendoient avoir des secrets pour détruire le charme : rien ne réussit ; le maléfice résista à tout. Le diable tint bon, et celui qui s'en croyoit

tourmenté, tandis qu'il n'étoit victime que de son imagination, réduit à un état qui inspiroit la pitié, reprit toute son énergie avec une autre femme qu'il épousa, après avoir langui, pendant des mois entiers, avec celle qui n'avoit pu l'être.

Indépendamment des prières et de l'eau bénite que le papas n'épargne point lorsqu'il est bien payé, je vis essayer sur ce malheureux divers moyens pour le *délier*, tous absurdes, et propres seulement à enraciner davantage ses idées chimériques. On lui fit passer à la nage un bras de mer: on fit coucher les deux époux, dépouillés de tout vêtement, à plate terre au milieu de la chambre, et on les entoura de ronces. Une autre fois on enveloppa le mari seul de feuilles de chardons, et on le laissa passer ainsi une nuit dans de cruelles souffrances, etc. etc.: remèdes chimériques comme le mal auquel on les appliquoit.

Quand les maléfices ne viennent point troubler les premiers instans d'une union intime, l'on recommande au mari de ne point souffrir que sa femme, quelqu'altérée qu'elle soit, prenne pendant la première nuit aucune sorte de boisson. Elle doit aussi garder sa

chambre, ne point s'exposer à l'air pendant quatre jours, et s'abstenir de tout travail pendant huit. Ces attentions favorisent, dit-on, la population ; et à en juger par le grand nombre d'enfans que l'on voit dans ces pays, il paroîtroit qu'elles ne seroient point inutiles. On ne rencontre pas une femme qui n'ait dans ses bras un petit enfant, et souvent deux. Mais les effets d'une heureuse fécondité sont bientôt dévorés, dispersés, anéantis, par un despotisme qui est en guerre continuelle contre la nature et l'humanité.

Rien n'égale l'état de santé, la constitution robuste des petits enfans, si ce n'est la facilité avec laquelle ils viennent au monde ; avantage que les femmes grecques doivent à l'excellence de leur tempérament, à une vie simple, réglée, exempte d'excès, de soucis et d'inquiétudes, plus encore qu'à des dispositions physiques, propres à rendre les accouchemens peu pénibles, telles qu'une distension plus facile et favorisée par une plus grande quantité des eaux de l'amnios. Les jeunes épouses portent gaiement le doux fardeau de leur grossesse. Elles voient approcher avec satisfaction le terme où elles seront revêtues d'un titre cher et sacré, et

elles s'acquittent des devoirs que ce nouvel état leur impose, avec la tendre sollicitude et les soins affectueux qui font l'ornement et la dignité d'une mère. Elles s'apprêtent ainsi la récompense la plus douce à laquelle une ame sensible ait droit de prétendre; la piété filiale est le prix de l'amour maternel, et ces vertus, sans lesquelles toute société ne présente que l'image d'une désorganisation scandaleuse, sont en honneur chez les Grecs modernes, comme elles le furent chez les Grecs de l'antiquité.

On ne trouve point en Orient de ces femmes qui font un objet de spéculation d'abandonner leurs propres enfans pour nourrir ceux d'autrui; échange monstrueux, qui tarit dans leur source les sentimens de la nature, et pourroit en quelque sorte faire excuser l'ingratitude de quelques enfans envers des mères qui se désistent volontairement de tous droits à leur amour. Les enfans n'ont, pendant un an entier, d'autre nourriture que le lait maternel. Comment ne pas s'attacher, sans réserve, au sein où l'on a puisé long-temps sa première et unique subsistance, où, la tête mollement appuyée, l'on a goûté si souvent le repos de l'inno-

cence, où l'on fut tant de fois pressé par les douces étreintes de l'amour maternel?

J'ai trouvé un singulier préjugé répandu parmi les femmes de l'Archipel. Celles qui allaitent leurs enfans, sont persuadées que si, pour quelque besoin que ce soit, on venoit à faire chauffer de leur lait, leur sein se dessécheroit, et le lait y tariroit sans retour.

J'ai déjà fait mention de plusieurs moyens employés pour guérir les maladies et les incommodités des petits enfans; j'ajouterai que, lorsqu'il leur survient quelque mal au nombril, on y applique un cataplasme de suie.

Au reste, toute la médecine, dans les îles grecques, n'est fondée que sur des pratiques, des secrets qui ne sont guère plus raisonnables que l'opinion des femmes au sujet de leur lait. Si l'on en excepte quelques étrangers qui y viennent rarement prendre ou usurper le titre de médecins, il n'y en a point dans ces îles, et je dois ajouter, à la louange du climat, plus qu'au détriment de l'art, que l'on s'y porte, généralement parlant, assez bien pour n'être pas tenté de le regretter. Dans les maladies ou les accidens ordinaires, l'on a recours à des femmes qui ont la tradition de quelques recettes qu'elles

appliquent sans trop de discernement, mais qui néanmoins produisent souvent de bons effets. Voici celles de ces méthodes curatives que j'ai vu employer en différentes rencontres : je n'ai garde de les donner comme de bons remèdes ; mais ils offriront une esquisse de l'état où la médecine se trouve, de nos jours, chez un peuple où des hommes immortels l'ont cultivée.

L'on s'attend bien à ne point rencontrer de théorie dans l'exercice de la médecine, auquel des femmes qui n'ont rien appris se livrent en Grèce. Quelques recettes de l'empirisme font toute leur science ; et si l'on peut reprocher, avec quelque raison, à nos médecins d'abandonner trop souvent l'observation pour se laisser entraîner dans de vagues et inutiles conceptions systématiques, il faut convenir qu'en Orient on tombe dans un excès contraire, par l'ignorance qui accompagne l'application des remèdes.

La saignée y est fort en usage ; mais les Grecs attendent le plus tard qu'ils peuvent, pour se faire tirer du sang au bras, parce qu'ils regardent la première saignée de cette partie, comme capable de les soustraire au danger des maladies les plus violentes : aussi

la réservent-ils pour les cas les plus fâcheux; dans les autres circonstances, où la saignée leur paroît utile, ils la font pratiquer au pied. Il est très-difficile de les déterminer à suivre une autre marche. Je fus prié de saigner une jeune fille dans une petite île de l'Archipel; l'on vouloit absolument que ce fût au pied, ce qui me paroissoit contraire à la nature de sa maladie: j'insistai pour la saigner au bras; et comme j'étois le seul qui sût se servir de lancette, les parens ainsi que la malade furent contraints de se soumettre, mais fort à contre-cœur, à ma décision. Deux heures après la saignée, je demandai à voir le sang; on l'avoit jeté, et l'on se moqua beaucoup de mon inutile curiosité: il étoit impossible, me disoit-on, que le sang fût mauvais, puisqu'il étoit *vierge*, c'est-à-dire que c'étoit le premier qui sortît du bras, et qu'alors il ne pouvoit être que très-bon.

Il est incontestable que les anciens médecins de l'Orient employoient fréquemment l'huile en onction. J'ai cherché à apprendre si cette coutume s'étoit conservée chez les Grecs modernes, et je me suis assuré qu'ils ne faisoient presque plus d'usage des onctions hui-

leuses dans leurs maladies. L'huile de lentisque est, comme je l'ai déjà dit, un remède dont on se sert assez fréquemment dans l'Archipel contre les douleurs de rhumatisme, et celle de *kédros* pour la guérison des maladies de la peau. Mais l'huile d'olive n'entre pas souvent dans les méthodes curatives; quelquefois on en frotte les foulures, les reins lorsqu'on a fait quelqu'effort, les parties naturelles de la femme pour faciliter l'accouchement, etc. etc. Un Turc commandant une galiote du grand-seigneur, et jouissant, dans l'Archipel, de la réputation d'un homme rempli de connoissances en médecine, conseilla, en ma présence, à un homme tourmenté par de vives douleurs néphrétiques, de faire, avec de l'huile d'olive chaude, des onctions sur les reins, le ventre et les aines: mais l'huile ne devoit pas être pure; il falloit y jeter une calandre, ou grosse alouette, et la faire bouillir dans l'huile.

Quant à l'extrême-onction, les Grecs n'ont pas d'autre opinion de ce sacrement que les catholiques; elle s'administre à peu près de la même manière, et ils n'y consomment pas plus d'huile, ce qui prouve qu'ils ne pensent

pas que ce soit un remède extrême, doué d'un don miraculeux.

Un topique d'origan, bouilli dans du vin, et appliqué sur la région de la rate, est une des recettes héréditaires, conservées dans les îles de la Grèce, pour guérir les inflammations, les obstructions et les douleurs de ce viscère : je dois ajouter que c'est une de celles que j'ai vu réussir le mieux, par le soulagement qu'elle ne manque pas d'apporter à ces sortes de maux. Mais, en indiquant ce remède, je dois ajouter que son usage est accompagné, chez les Grecs, d'accessoires mystérieux, sans lesquels ils n'auroient aucune foi à son efficacité. Son application ne doit se faire qu'à certain jour de la semaine et à certaine phase de la lune : on expose le malade à la lumière de cet astre ; on répand quelques grains de sel ; on prononce quelques paroles, et on pose le cataplasme. Au reste, l'origan se trouve plus particulièrement dans l'île de Siphanto ; c'est de là qu'on le tire communément : son nom en grec vulgaire est *rigano*.

Pour ronger les chairs excédentes et fongueuses des plaies et des ulcères, on les saupoudre de sucre, et l'on applique par-dessus

quelque plante broyée ou quelqu'onguent. Dans d'autres parties du Levant, les Turcs, pour faire suppurer les ulcères, les cloux, les charbons, même ceux de la peste, et pour adoucir et dissiper les enflures, les meurtrissures, les inflammations et les autres accidens de cette nature, se servent de feuilles d'*opuntia*, rôties pendant un quart d'heure dans les cendres, et appliquées aussi chaudes qu'il est possible de les supporter. Le docteur Shaw ajoute qu'on en fait encore usage dans la goutte, et cela avec tout le succès imaginable [1]. Un des remèdes que les Grecs emploient le plus souvent pour résoudre les tumeurs et toute espèce de gonflemens, est de peindre en noir plusieurs croix sur la peau. Celui-ci, du moins, qui tient à une foi religieuse, peut fort bien ne pas guérir; mais il n'a rien de nuisible, et l'on ne peut pas en dire autant de beaucoup d'autres.

Lorsque quelqu'un a fait une chute, l'on croit déterminer avec précision la partie intérieure qui a souffert, en frottant, avec le jaune d'un œuf cuit dur, tout le corps du malade; l'endroit où le jaune d'œuf se

[1] Voyages de Shaw, traduction françoise, *in*-4°, tome I, page 342.

brise, indique la partie interne qui a été offensée. Mais il n'est point de remède plus absurde, et en même temps plus ridicule, que celui dont on use dans l'Archipel pour guérir l'inflammation et l'engorgement des amygdales, maladie qui y est fort commune. Il s'agit de passer doucement le gland d'un homme sur la gorge et le cou du malade. Les Grecs de ces contrées ne connoissent point d'autres remèdes contre ces maux, et j'ai vu des femmes y recourir avec beaucoup de gravité et de la meilleure foi du monde : tant il est vrai que c'est la corruption des idées, et par conséquent des mœurs, qui fait l'indécence des mots et des choses!

Sur les îlots inhabités de l'Archipel, plus encore que sur les terrains incultes des grandes îles, la rue croît en abondance. Les petites îles de Saint-George et de Saint-Eustache, qui forment d'un côté la rade de l'Argentière, sont tapissées de cette plante. Les Grecs modernes l'appellent *apigano*, et ils s'en servent en infusion pour tuer les vers des enfans : mais ils en font une bien plus grande consommation comme préservatif des maléfices occasionnés par la fascination des mauvais regards ; ils placent la plante en-

tière dans plusieurs endroits de leurs maisons, et ils en portent les semences en amulette sur différentes parties du corps. Cette superstition, au reste, est ancienne, et on la trouve consignée dans des ouvrages qui, s'ils n'eussent été remplis que de pareilles absurdités, n'auroient pas obtenu les honneurs de l'immortalité.

Le petit bouton qui vient quelquefois sur les paupières, est connu par les Grecs de l'Archipel sous le nom d'*acrida*, qui est aussi celui de la sauterelle; et le remède est de percer ce bouton avec un grain d'orge.

Le seul remède que l'on emploie dans la maladie qui, du fond de l'Arabie, s'est répandue dans toute l'Europe, la petite vérole [1], consiste en de la corne de cerf dissoute dans de l'eau.

Les Grecs traitent les morsures des serpens par de profondes incisions sur la plaie avec un rasoir, de manière que le sang coule en abondance, et par des applications de thériaque et de laiteron, qu'ils appellent *tchokous*. Je reviendrai sur cet objet, lorsque

[1] Aaron d'Alexandrie, prêtre et médecin du septième siècle, est le premier qui ait fait connoître la petite vérole, dans un Traité en langue syriaque.

je parlerai des animaux naturels de ces contrées.

Mon intention n'étant pas de présenter un cours complet de la médecine pratique des insulaires de l'Archipel, je m'arrêterai ici pour parler de la mort, qui finit par dévorer tous les humains, soit que de savans médecins les entourent, soit qu'abandonnés à la routine héréditaire de l'empirisme, ils n'aient, pour toute ressource curative, que des recettes, la plupart superstitieuses, comme celles des vieilles femmes de la Grèce. Il n'est pas, au reste, bien certain que l'on meure plutôt dans les pays où il n'y a pas de médecins, que dans ceux où ils sont communs : ce n'est pas la faute de la médecine, mais celle des hommes qui en ont souvent besoin par les excès d'une vie intempérante et irrégulière.

Tout ce que la sensibilité la plus vive peut inspirer d'expressions et de marques de douleur, se déploie chez les Grecs, à la mort d'une personne chérie, et présente des scènes extrêmement touchantes. Les regrets, les larmes, d'attendrissans adieux accompagnent dans la tombe ; ce ne sont pas les froids et passagers élans que l'usage prescrit, dont l'étiquette règle et trace les mouvemens, et

qui n'affectent pas plus ceux qui en sont témoins, que ceux qui paroissent en être émûs. Là, rien n'est feint, la douleur se livre à un entier abandon, et l'on se jette dans les bras de la mort, avec la certitude de vivre longtemps dans la mémoire et dans les cœurs de ses proches et de ses amis; idée consolante qui fait descendre au tombeau sans regret, et aplanit le chemin de l'éternité.

Les ombres des morts n'errent pas délaissées au milieu de la solitude des tombeaux; les parens, les époux vont souvent les fixer par leurs prières et leurs sanglots, et ces devoirs du sentiment, entièrement dédaignés chez des peuples qui se vantent de leur civilisation, comme si elle pouvoit consister dans l'excès de l'insensibilité, se remplissent, se renouvellent avec la même franchise et les mêmes témoignages de souvenirs et de douleur. De fréquentes offrandes de gâteaux, de vin, de riz, de fruits et d'autres mets, ornées de fleurs et de rubans, se portent sur la tombe; elles s'y consomment et s'y distribuent, et cette sorte de repas, auquel on cherche encore à faire participer le mort, s'appelle *coliva*. Le prêtre le bénit et en prend une bonne part; des aumônes abon-

dantes rapprochent de la misère le malheur de l'ame ; ce que le mort auroit mangé en pain, en viande et en fruits pendant une année entière, est distribué aux pauvres. Le deuil, comme tous les signes de l'affliction, se prolonge ; les hommes laissent croître leur barbe ; les femmes négligent leur parure : tous évitent les assemblées, celles mêmes de l'église, et par l'abandon qui règne sur leur extérieur et l'abattement de leur physionomie, montrent la tristesse profonde dont ils sont accablés.

Je fus un jour appelé en grande hâte, pour saigner une jeune et charmante *papadia* ; l'on se souvient que c'est le nom de la femme d'un *papas* ou prêtre séculier. Elle étoit, me disoit-on, tombée en syncope, à la suite d'un remède violent qu'on lui avoit fait prendre. Je la trouvai étendue sur son lit dans une chambre assez grande, mais échauffée par plusieurs feux, et plus encore par environ deux cents personnes qui se lamentoient. La chaleur extrême de cet appartement auroit suffi pour suffoquer la personne la mieux portante. A mon approche, la foule s'étoit rangée ; un silence qu'interrompoient à peine quelques sanglots étouf-

fés, régnoit dans l'enceinte; on me regardoit comme un homme qui alloit prononcer un oracle: tous les yeux, comme toute l'attention, se dirigeoient vers moi; une inquiète espérance s'étoit emparée de tous les esprits. La jeune femme sembloit sommeiller; ses joues n'avoient rien perdu de leur coloris; et ses lèvres de rose étoient agréablement serrées l'une contre l'autre. Elle étoit néanmoins sans mouvement, sans pouls, sans respiration; quelques gouttes d'alkali volatil, introduites dans son nez, ne firent aucune impression; elle avoit les extrémités froides, et tout annonçoit qu'elle n'existoit plus. Ses parens qui entouroient le lit de mort, ne me tinrent pas quitte; ils exigèrent l'essai d'une saignée; mais le petit cri que ma lancette me fit entendre, en l'enfonçant dans le bras, me démontra qu'elle entroit dans de la chair morte. J'annonçai que tout espoir étoit perdu, et j'eus à peine achevé ces mots, que tous les assistans, hommes et femmes, se pressèrent autour du cadavre, se jetèrent sur le lit, en se frappant le front, s'arrachant les cheveux, et poussant des cris de désespoir. Ils appeloient la morte à haute voix, l'engageoient à vivre.

et la supplioient de ne point les abandonner. Je me trouvois dans un embarras extrême ; l'on ne me voyoit plus, l'on ne faisoit plus d'attention à moi : j'étois pressé de tout côté, poussé sur le lit et presqu'étouffé. J'eus beaucoup de peine à me tirer de cet embarras, et à percer la foule pour m'échapper d'un lieu qui ne présentoit plus que le délire de l'affliction.

Je vis, le lendemain, le convoi de cette même femme ; elle étoit portée sur un brancard, le visage découvert, et parée de ses habits de noce. Sa bouche étoit remplie de coton : c'est un usage universel, chez les nations de l'Orient, de boucher exactement avec du coton toutes les ouvertures du corps ; et les Grecs ne manquent pas, lorsqu'une personne est expirée, d'ouvrir portes et fenêtres, afin que les anges puissent entrer et sortir librement.

Un grand nombre de personnes formoit le convoi. Dans les villes, des pleureuses à gages poussent des cris plaintifs ; mais ce luxe de la douleur est étranger à la plupart des îles de l'Archipel ; l'on ne paie personne pour pleurer, et l'on pleure soi-même avec beaucoup d'amertume. Les parentes de la morte

se faisoient particulièrement distinguer par l'excès de leurs gémissemens et des mouvemens de leur affliction ; elles se frappoient et déchiroient la poitrine ; leur longue chevelure, sans tresses ni coiffure, tomboit éparse sur leurs épaules et leur cou, et de temps en temps elles en arrachoient des lambeaux ; le sang ruisseloit de leur tête, et leurs larmes se mêloient aux gouttes de sang qui découloient de leurs joues que leurs ongles déchiroient. Il n'est pas possible de peindre l'agitation de l'ame dont ces femmes vives et aimantes étoient transportées, et j'en fus tellement frappé, que je conservai longtemps l'impression de la tristesse que la vivacité de leur affliction m'avoit laissée.

CHAPITRE XXX.

ETAT DE L'AGRICULTURE DANS LES ILES DE L'ARCHIPEL. — IVRAIE. — PRATIQUES QUI ACCOMPAGNENT LES SEMAILLES. — MÉLANGE DE GRAINS. — BLÉ DE DEUX MOIS. — MANIÈRE DE CONSERVER LES GRAINS. — LIÈVRES. — ERREUR VULGAIRE AU SUJET DE CES ANIMAUX. — LAPINS. — CHIENS DE CHASSE. — RENARDS. — TAUPES. — BELETTE. — HÉRISSON. — OISEAUX QUI VIVENT CONSTAMMENT DANS LES ILES DE L'ARCHIPEL, ET CEUX QUI Y SONT DE PASSAGE.

DANS le cours de cet Ouvrage, j'ai présenté plusieurs détails sur l'agriculture des Orientaux en général, et des Grecs en particulier. J'y en ajouterai d'autres qui compléteront la connoissance de l'état où se trouve de nos jours au Levant cette partie si importante de l'économie publique.

Ressort énergique de la prospérité des nations, l'agriculture, source de leurs richesses, languit par-tout où l'esclavage et un gouvernement arbitraire et violent les oppri-

ment. Si l'on compare sa situation présente dans des contrées où le climat et le sol s'accordent pour appeler et conserver la fertilité, avec ce qu'elle y fut jadis, et ce qu'elle peut encore y devenir, l'esprit est tourmenté de nouveau par les souvenirs douloureux qui y naissent à chaque pas.

Les cultivateurs de la plupart des îles de l'Archipel n'ont ni moyens, ni industrie. Deux méchans bœufs y tirent une mauvaise charrue dont le soc divise à peine la superficie du sol. Un seul labour précède les semailles; le semeur suit la charrue, et répand le grain à droite et à gauche. La herse n'est point en usage: aussi le grain semé est-il en partie la proie de plusieurs espèces d'animaux qui arrivent dans le temps des semailles, c'est-à-dire au mois de novembre, et particulièrement des ramiers.

Le peu de soin que l'on apporte au choix de la semence des fromens, les plantes sauvages qui croissent en liberté sur les champs, et y répandent leurs graines, rendent les moissons extrêmement embarrassées par une végétation étrangère et souvent nuisible. L'ivraie que les Grecs appellent *ira*, y est très-abondante; et comme on ne prend pas

toujours le temps de la séparer du bon grain, sur-tout dans les années de disette que la détestable administration de ces îles y rend fréquentes, l'on y ressent assez souvent des effets funestes de son mélange dans le pain; des maux violens de tête et d'estomac, des éblouissemens, enfin une ivresse complète sont la suite de cette mauvaise nourriture, fruit de la négligence et signe certain d'une agriculture misérable.

Mais les Grecs croient racheter l'insouciance qu'ils apportent dans leurs travaux agricoles, par des pratiques superstitieuses, plus scrupuleusement observées que les soins d'une bonne culture. Le premier jour des semailles est un jour de fête pour le propriétaire; il se revêt de ses plus beaux habits, invite ses amis et passe avec eux la journée en festins et en divertissemens. Tout le temps que durent les semailles, l'on ne doit donner, ni laisser prendre chez soi du feu à aucun voisin: cette précaution est la seule dont les Grecs fassent usage, pour préserver leurs blés de la carie.

Ces mauvais cultivateurs ensemencent fréquemment le même champ de deux sortes de grains à la fois; opération que l'on imite dans

dans plusieurs cantons de nos contrées, en mêlant le blé et l'orge, ou l'un de ces deux grains avec le seigle, et qu'une bonne agriculture réprouve. En effet, les moissons que ce mélange produit perdent en qualité et en quantité; car la maturité des deux plantes n'ayant pas lieu en même temps, si l'on attend que le grain le plus tardif y soit parvenu, les épis de l'autre s'égrènent et se vident: si, au contraire, on récolte dès que le grain le plus hâtif est mûr, l'autre, qui ne l'est pas, ne produit presque rien, et gâte le bon par son mélange au moulin et dans la panification. Il paroît que le législateur des Juifs a senti les inconvéniens de la réunion de différentes espèces de grains dans l'ensemencement des terres, en usage en Orient, lorsqu'il leur défendit de semer ensemble deux sortes de grains différens [1].

Lorsque dans ce mélange de graines céréales, le blé et l'orge sont en égale quantité, les Grecs le nomment *migadi;* quand il y a plus d'orge que de blé, le même mélange prend le nom d'*yénima.* Ils sèment une espèce de blé qu'ils appellent *diminiti*, c'est-

[1] *Agrum tuum non seres diverso semine.* Levit. cap. XIX, v. 19.

à-dire de deux mois, parce qu'en effet il ne lui faut que deux ou trois mois pour parvenir à sa maturité. Cette espèce est très-estimée dans le Levant; elle donne plus de farine à proportion que les autres grains, et le pain qu'on en fait est plus beau et plus savoureux. On la sème en mars ou en avril; sa tige s'élève moins que celle des autres fromens, mais la paille qu'elle fournit passe pour être nuisible aux bestiaux.

Pour couper les moissons, on se sert, en Grèce, de faucilles; on porte les javelles sur une aire pratiquée dans les champs mêmes; des bœufs et des ânes les foulent aux pieds et font sortir le grain de l'épi. On amasse ensuite le grain, on le vanne et on l'enterre, pendant quarante ou cinquante jours, dans des trous disposés pour le recevoir chaque année : l'on prétend qu'après ce temps, il se conserve mieux, et que les charançons ne l'attaquent pas. L'utilité de ce moyen bien simple doit engager à en faire l'essai dans nos pays, où l'on a tant de peine à préserver les blés des ravages des insectes.

La chasse est assez abondante dans les îles de l'Archipel; mais elle y est pénible à travers des broussailles épaisses, ou sur un sol

hérissé de roches ou couvert de pierres. Les lièvres y sont communs; leur pelage est gris, en quoi ils diffèrent des nôtres qui sont fauves, bruns ou presque rouges. Ils sont également communs en Turquie et dans le continent de la Grèce. La loi de Mahomet, aussi-bien que celle des Juifs, a interdit l'usage de la chair du lièvre; mais les Turcs de Constantinople, de Salonique et des autres grandes villes de commerce, devenus moins scrupuleux observateurs du régime diététique prescrit par leur code religieux, se sont décidés à chasser les lièvres et à les manger. La seule précaution qu'ils prennent, lorsqu'ils ont abattu une pièce de gibier, est de se hâter de la saigner au cou, afin de ne point contrevenir à une autre loi qui leur défend de faire usage de la chair d'un animal qui n'auroit pas été saigné, et cette précaution nuit à la saveur du gibier, et prive en particulier le lièvre, dont le sang est très-doux et délicat, de ce qui contribue le plus à en faire un bon mets.

Les Grecs de l'Archipel, qui ont conservé au lièvre son ancien nom de *lagos*, sont aussi grands destructeurs de cette espèce de gibier. Ils vont chercher ces animaux sur les montagnes de roches, dont leurs îles sont formées;

ils gravissent avec légéreté au haut des plus escarpées ; ils franchissent les précipices ; et dans ces chasses fatigantes à l'excès et même dangereuses pour l'Européen qui tenteroit de les suivre, ils semblent le disputer en agilité aux bouquetins qui habitent sur ces mêmes rochers, et qu'ils savent également surprendre dans des retraites inaccessibles pour tous autres que ces insulaires.

Les levrauts de la Grèce, de même que ceux des pays plus méridionaux, ont tous le poil frisé en naissant et dans leur premier âge. Les mêmes apparences ont produit dans tous les lieux à peu près les mêmes erreurs, qui s'accréditent plus ou moins, selon que le nombre des observateurs instruits est plus ou moins considérable. L'on a dit (ceci n'est pas seulement une erreur populaire, elle a été écrite par des auteurs graves), l'on a dit, et il passe généralement pour constant dans le Levant, que les lièvres sont hermaphrodites ; que les mâles engendrent comme les femelles, ou plutôt qu'il n'y a point de sexe distinct dans cette espèce d'animaux, puisque, passant alternativement de l'un à l'autre, ils sont mâles pendant un mois, et femelles pendant un autre mois, et que la

nature les a condamnés à changer ainsi, tous les trente jours, de jouissances et de fonctions, ce qui formeroit une manière d'exister des plus bizarres que l'on puisse imaginer. Cette opinion ridicule, entièrement dénuée de sens et qui a pour principe des accidens assez légers dans les parties génitales des lièvres [1], est aussi adoptée par les Européens qui fréquentent le Levant. J'ai eu souvent à soutenir de vives contestations sur ce sujet. L'on me citoit des lièvres, bien reconnus, disoit-on, pour des mâles, dans l'intérieur desquels on avoit trouvé des petits en les ouvrant. Mais ce qui paroissoit une démonstration à des yeux prévenus et peu exercés, n'étoit aux miens qu'un effet très-simple d'un examen peu attentif; et comme j'étois fort éloigné de me rendre à ces prétendues preuves, l'ignorance d'ailleurs étant parfois accompagnée d'un peu de rudesse et de grossièreté, on finissoit par se fâcher sérieusement de mon obstination à lutter contre ce que l'on appeloit des preuves incontestables.

[1] *Voyez* les détails de la conformation de ces parties, dans l'histoire naturelle des quadrupèdes, par Buffon, édition de Sonnini, volume XXIV, page 203 et suiv.

Les lapins, auxquels la chaleur paroît favorable, sont aussi très-nombreux en Orient. L'on en voit dans les îles de Chypre, de Candie, etc., et dans celles de l'Archipel. Ces animaux se trouvent également sur les petits îlots inhabités, qui sont dans le voisinage des grandes îles ou du continent.

Je n'ai point vu de chiens d'arrêt dans les îles de l'Archipel; mais on y trouve une très-belle race de braques, qui seroient excellens pour la chasse s'ils étoient dressés; ils ont une quête admirable; ils sont vifs, infatigables et très-entreprenans. J'ai eu long-temps un chien de cette race, qui, quoique de petite taille, avoit un courage indomptable. Je lui montrai un jour deux grandes chèvres égarées sur des collines de roches du bord de la mer. Quelle que fût l'agilité avec laquelle ces animaux sautassent de rochers en rochers, mon chien eut bientôt atteint l'un des deux et l'étrangla sur-le-champ; il se mit aussitôt à la poursuite de l'autre chèvre qui, se voyant pressée, se jeta à la mer et nagea près d'un quart de lieue au large. Le chien l'y suivit, l'atteignit encore; et après un combat de quelques minutes, au milieu de la mer qui ne laissoit pas d'être houleuse, il la tua et

l'amena morte à mes pieds sur le rivage où je l'attendois. Ces chiens grecs ont, en général, les yeux fort petits, mais extrêmement vifs.

Les autres quadrupèdes sauvages des îles grecques sont peu nombreux. L'on n'y trouve point de loups; mais dans les plus grandes, telles que l'île de Scio, il y a des renards dont la race est plus petite que celle de nos pays, et la queue beaucoup plus fournie; les Grecs appellent cet animal *alepo*. Les taupes y sont très-rares, de même que dans les autres parties de l'Orient; je n'en ai jamais rencontré: l'on m'a néanmoins assuré que l'on en trouvoit, mais en fort petit nombre, dans l'île de Scio, et qu'elles ne s'y faisoient pas remarquer par les dégâts qui les rendent si redoutables à nos cultivateurs. Les Grecs de cette même île de Scio nomment la taupe *tiphlopoudikos*, c'est-à-dire rat aveugle. Les rats, les souris, ainsi que les fouines et les belettes sont des animaux communs à peu près à toutes les îles.

Les loix de l'antique Égypte plaçoient la belette sous leur sauve-garde; elle étoit même révérée dans la Thébaïde. L'on retrouve encore en Égypte des traces de cet ancien

respect pour un animal qui y est commun, et qui peut entrer dans les maisons et y commettre impunément des dégâts. Cette sorte de considération pour un animal nuisible s'est répandue et conservée dans tout le Levant. Les Turcs, de même que les Grecs, le laissent vivre chez eux en toute liberté; il n'a rien à redouter ni des uns ni des autres; les femmes grecques poussent l'attention jusqu'à ne pas le troubler, et le ménagement jusqu'à le traiter avec une politesse vraiment plaisante. *Soyez la bienvenue*, disent-elles lorsqu'elles aperçoivent une belette dans leur maison; *entrez ma belle dame, aucun mal ne vous arrivera, vous êtes ici chez vous, soyez-y la maîtresse*, etc. ect. Elles prétendent que, sensible à leurs prévenances, la belette ne déchire rien, au lieu que tout seroit dévoré, ajoutent-elles, si l'on avoit pour cet animal des façons peu galantes. Le nom qu'il porte dans ces contrées, tient autant à la manière dont on l'y accueille qu'à la beauté de sa robe. Les Turcs l'appellent *gallendish*, et les Grecs *niphista* : ces deux mots signifient, dans l'une et l'autre langue, *nouvelle mariée*.

Le hérisson que j'avois vu dans la Basse-

Égypte, aux environs d'Alexandrie, où les Arabes l'appellent *confhess*, est répandu dans tout le Levant; je l'ai retrouvé en Caramanie, en Natolie, en Macédoine, en Morée et dans quelques îles de l'Archipel.

Presque toutes les espèces d'oiseaux de nos pays se rencontrent dans le Levant, soit qu'elles y vivent constamment, soit qu'elles n'y fassent que passer. Je vais donner l'énumération de ces espèces, en distinguant celles qui sont sédentaires dans ces contrées, des espèces qui y sont de passage. Je ne parlerai pas de toutes, mais seulement de celles que j'ai observées. Cette notice fournira de nouveaux éclaircissemens sur les migrations régulières des oiseaux; les différentes routes qu'ils suivent, et dont un instinct naturel a tracé la carte, ne sont pas encore très-connues, et cet itinéraire des oiseaux de nos pays, forcés de changer chaque année de climat afin de pourvoir à leur subsistance, est un des faits les plus curieux et les plus intéressans de l'histoire naturelle.

L'époque du passage des oiseaux dans les îles de la Grèce varie suivant les vents qui y règnent. A la fin de l'été de 1779, ce passage fut retardé, parce que les vents du nord

qui ont coutume de régner dans cette saison, soufflèrent beaucoup plus tard que les autres années, et les oiseaux qui vont alors au midi, furent obligés d'attendre un vent qui les favorisât dans leur trajet. Aussi le passage dura moins cette année-là; les oiseaux pressés d'arriver dans les contrées où ils doivent trouver la chaleur de la température et l'abondance des alimens, se hâtèrent de s'y rendre aussitôt que le vent propice se fut élevé. Une autre remarque générale est qu'au passage du printemps, c'est-à-dire à leur retour dans nos climats, les oiseaux voyagent en troupes moins nombreuses, et sont plus éparpillés qu'à leur passage de l'automne; et cette sorte de désunion fait leur sûreté: séparés, ils échappent plus facilement aux embûches qu'on leur tend de toutes parts sur leur chemin. Ils sont aussi fort maigres au printemps, tandis que, généralement parlant, ils sont très-gras au passage de l'automne.

Les éperviers restent pendant toute l'année dans la plupart des îles grecques. Ils se retirent la nuit dans les trous de rochers, et particulièrement dans ceux des murs des moulins à vent isolés. Leur ponte a lieu à la fin d'avril ou au commencement de mai, et

les petits éclosent au commencement de juin; ces petits sont alors couverts d'un duvet gris qu'ils conservent plus de quinze jours. Ces oiseaux sont de grands destructeurs de sauterelles et de grillons; ils en sont très-avides, et par cet appétit naturel, ils rendent service à l'agriculture, en la débarrassant d'insectes nuisibles, qui pullulent avec une désastreuse fécondité, sous un climat favorable à leur multiplication. J'ai nourri un jeune oiseau de proie de cette espèce, pris dans le nid quelques jours après sa naissance : je ne lui donnois guère que des sauterelles, des grillons et des mouches; il en paroissoit très-friand, et il avaloit avidement ces insectes tout entiers, quelque gros qu'ils fussent.

Plusieurs autres espèces d'oiseaux de proie, telles que le faucon, le milan, etc., paroissent demeurer toute l'année dans les îles du Levant, et y répandre l'alarme et le carnage parmi les familles innocentes des petits oiseaux. Quelques milans y sont néanmoins de passage. Des oiseaux de nuit y sont également fixés, et ne quittent jamais leurs sombres demeures, qu'ils font retentir de leurs cris lugubres dans le silence et les ténèbres.

Parmi les petites espèces d'oiseaux de proie,

le passage des pie-grièches rousses est très-remarquable. Leur émigration annuelle, assez généralement reconnue, a été mal à propos contestée par un naturaliste moderne[1]. C'est vers le 14 du mois d'août qu'elles passent dans les îles méridionales de l'Archipel, pour se rendre en Egypte, et probablement aussi sur les côtes de la Barbarie. Malgré la longueur de leur voyage, comme dans cette saison de chaleur elles rencontrent sur leur route une grande quantité des insectes dont elles composent principalement leur subsistance, elles sont alors fort grasses et délicates à manger. Les Grecs en prennent beaucoup; mais c'est à leur arrivée sur les plages de l'Egypte, c'est-à-dire vers la mi-septembre, qu'elles offrent plus de prise à leur propre destruction, par leur réunion et la fatigue qui leur ôtent la faculté de fuir les piéges qu'on leur tend. Les Arabes leur font la chasse avec des filets, et ils en attrapent un assez grand nombre, qu'ils portent vivantes au marché, après leur avoir serré le bec avec une des grandes plumes de l'aile, pour éviter les effets de leur méchanceté. Elles ne restent pas long-

[1] Levaillant, histoire naturelle des oiseaux d'Afrique, article des *pie-grièches*.

temps dans la Basse-Egypte, et je crois qu'elles continuent leur route vers l'Arabie, pays où prend naissance une multitude de sauterelles, qui sont pour la pie-grièche un aliment de choix. Les Arabes appellent cet oiseau *dagnouss*, les Grecs *varo-kephalos*, c'est-à-dire *tête lourde*, et les Provençaux *darnagua*.

Le vautour proprement dit se montre quelquefois dans les îles ; il est plus commun sur le continent. Sa graisse est estimée par les Turcs et les Grecs, comme un très-bon topique pour guérir ou du moins pour adoucir les douleurs de rhumatisme. Le nom de cet oiseau, en grec vulgaire, est *skannia*.

Si de cette classe d'oiseaux destructeurs, ne vivant que de rapine ou de cadavres, nous passons à la classe paisible et utile des gallinacés, l'on trouvera dans les basse-cours de plusieurs parties du Levant les plus belles espèces de poules, et en même temps les plus fécondes.

Dans les plaines et sur les montagnes, les perdrix rouges et les bartavelles, ou perdrix grecques, sont très-multipliées ; mais leur chasse est aussi pénible que celle des lièvres, lorsque, quittant les vallées, elles se retirent sur les monts escarpés, au milieu des rocs,

des précipices et des massifs d'arbustes touffus et serrés. Elles s'y nourrissent des fruits du genevrier, du kédros, du lentisque, etc. etc. Les baies de ce dernier arbrisseau en particulier font contracter à leur chair, sur-tout aux parties de derrière, une forte saveur d'amertume. Ces perdrix sont le gibier le plus abondant, comme le meilleur du Levant ; elles sont, dans quelques îles de l'Archipel, en prodigieuse quantité ; on les y vend à très-bas prix. Les perdreaux éclosent au commencement de mai, et ils sont bons à manger en juin. On les chasse plus communément au fusil, en se tenant à l'affût, ou en les surprenant lorsqu'elles viennent se désaltérer près de quelque source. Dans quelques endroits on leur tend des piéges ou on les enveloppe de filets ; en Morée, on les prend avec un filet dans lequel on les attire par l'image d'une perdrix peinte sur la toile.

La perdrix grise n'est point connue en Orient. Un Grec pourroit encore, comme Athénée, marquer de la surprise de ce que toutes les perdrix de l'Italie n'avoient pas le bec rouge, comme elles l'avoient dans son pays. On commence à rencontrer l'espèce grise dans le nord de la Turquie, aux envi-

rons de Constantinople et de Salonique, avec la perdrix rouge ; la première se tient dans les plaines, et la seconde sur les montagnes.

Outre ces deux espèces de perdrix, l'on en voit aussi quelquefois en Orient une autre espèce plus petite, que l'on appelle *la petite perdrix grise*, ou *la perdrix de Damas* d'Aldrovande [1], espèce très-voyageuse, mais qui ne suit pas constamment les mêmes routes ; elle est aussi de passage dans plusieurs contrées de l'Europe, et même dans des pays septentrionaux : elle y paroît en grandes troupes, mais de loin en loin, non pas régulièrement chaque année, et seulement pendant quelques jours ; en sorte que le passage de ces oiseaux très-vagabonds ne peut être fixé, ni le chemin qu'ils tiennent bien connu, non plus que le motif de cette vie errante. Il paroît même que la saison ni la nature du climat n'influent en rien sur les courses de cette espèce de perdrix ; on la trouve souvent et en grand nombre sur les sables échauffés de l'Égypte, où on l'appelle *katta :* d'un autre côté, elle paroît aussi souvent, pendant les mois froids de décembre et de janvier, au nord de la Turquie, où elle arrive en au-

[1] *Tetrao damascenus.* Lin.

tomne, et j'en ai vu des bandes très-nombreuses qui ne se montrèrent que pendant quelques jours dans un canton de la ci-devant Lorraine, pendant l'hiver de 1783.

J'ai parlé, en quelques endroits de cet ouvrage, ainsi que de celui que j'ai publié sur l'Égypte, du prodigieux passage des cailles en Orient; prodigieux par le long trajet que des oiseaux qui paroissent à peine avoir la faculté de voler, osent entreprendre au-dessus des eaux de la mer, autant que par leur multitude innombrable. Ces oiseaux suivent, pour se rendre à leur destination, une route uniforme, dont ils s'écartent rarement; ils ne passent pas dans toutes les îles de la Méditerranée, tandis qu'ils abondent dans quelques-unes et qu'un petit nombre se montre seulement sur d'autres. Les Grecs les nomment *ortiki*. Les habitans de l'île de Santorin, où les cailles passent en très-grandes troupes, en font d'amples provisions, en les conservant confites dans le vinaigre. Sur la côte de la Morée, et particulièrement à Maine, on les sale et on vient les vendre ensuite dans les îles de l'Archipel: à Cérigo on les sale de même; mais, ainsi préparées, les cailles sont un assez mauvais manger. Par-tout la mort

attend

attend ces foibles voyageuses, et elles n'échappent qu'avec beaucoup de peine à l'inconstance des élémens et aux embûches de l'homme. On les voit passer au printemps dans les îles du Levant qui se trouvent sur leur route, communément au 20 d'août, et y repasser au 20 d'avril pour revenir dans nos climats ; il en reste ou il en passe pendant tout le mois de septembre.

Dans les îles les plus septentrionales de l'Archipel, l'on voit quelquefois des faisans pendant l'hiver; ils y viennent des bois de la Thessalie, où ils sont en grand nombre. Les paysans des environs de Salonique en élèvent dans les campagnes, pour les porter au marché de la ville, et ils y sont si communs qu'on les y achète à bas prix. C'est principalement le canton de la petite ville de *Cérès*, à huit ou neuf lieues à l'orient de Salonique, qui en fournit plus abondamment. Les vaisseaux qui fréquentent pendant l'hiver le port de Salonique, ne manquent guère de s'en approvisionner de vivans qu'ils nourrissent à bord, dans les cages à poules, avec des grains de froment. Ces faisans m'ont paru plus gros et plus beaux que ceux de nos pays. C'est un amusement pour les Turcs

riches de Salonique de leur faire la chasse avec des oiseaux de proie qu'ils portent sur le poing. Lorsque le faisan prend sa volée, l'oiseau de proie, qu'ils lâchent, planant au-dessus, le contraint de se percher sur quelqu'arbre; il se place ensuite sur une branche au-dessus de lui, et le tient dans une si grande frayeur qu'il en reste immobile, et qu'il se laisse approcher et prendre facilement tout en vie.

Lorsque l'hiver est froid, le coq de bruyère se montre dans les plus hautes montagnes de quelques îles, et même de celles qui sont situées plus au midi, telles que l'île de Milo. Ils les quittent dès que la température devient plus douce. Il seroit aisé d'en tuer; mais les Grecs ne font point de cas de cet oiseau qu'ils appellent *agrio gallo*, coq sauvage.

Au-dessus de ces mêmes montagnes, qui n'offrent à la vue que des rocs déchirés, l'on voit aussi planer pendant l'hiver des corbeaux, avec des vautours. Ces deux espèces d'oiseaux, également ignobles, cherchent, du haut des airs, à découvrir les rats et les petits lézards, nombreux dans les touffes d'arbrisseaux qui croissent entre les rochers. Le nom

du corbeau, en grec moderne, est *koraka*.

La corneille mantelée [1] ne quitte point les îles; je l'y ai vue dans toutes les saisons de l'année. La corbine ou corneille noire [2], au contraire, y est de passage. On en voit ordinairement des bandes assez nombreuses sur les bords de la mer, où elles se nourrissent de ce que les vagues rejettent; le soir elles se retirent dans les trous des roches, pour y passer la nuit. Les Provençaux ont conservé à cette espèce son ancien nom français de *graille* ou *graye*, et les Grecs l'appellent *kouronna*. Ils se servent de sa chair coupée en morceaux, comme d'appâts qu'ils attachent à leurs hameçons; ils mettent en usage cette manière de pêcher, lorsque le mauvais temps les empêche d'aller en mer.

Les pies se trouvent à peu près par-tout où il y a beaucoup d'arbres, et elles ne sortent point du canton qu'elles ont adopté.

Des vols d'étourneaux paroissent quelquefois pendant l'hiver; et quoique leur chair soit noire, maigre, dure et de mauvais goût, les

[1] Corneille mantelée. Buffon, histoire naturelle des oiseaux. — *Corvus cornix*. Lin.

[2] Corbine ou corneille noire. Buffon, histoire naturelle des oiseaux. — *Corvus corone*. Lin.

Grecs les tuent et les mangent. L'on dit que lorsque l'étourneau, dont le nom, en grec moderne, est *mavro poullo*, c'est-à-dire, oiseau noir, mange des figues ou des dattes, il devient gras et un mets délicat.

Un oiseau commun dans nos bois et remarquable par ses brillantes couleurs, le geai, que les Grecs actuels nomment *falko kouronna*, et les Provençaux *bluret*, arrive, comme la plupart des autres oiseaux de passage, à la mi-août, dans les îles de la Grèce, et en même temps que les tourterelles. Pendant ce voyage, on le voit pour l'ordinaire seul, perché sur les buissons, et volant peu et bas. Sa chair est alors fort chargée de graisse; mais elle n'est pas meilleure que dans nos pays, à cause de la saveur désagréable dont elle est imprégnée. Outre les geais de passage, il y en a qui restent pendant toute l'année dans les grandes îles du nord de l'Archipel, comme celle de Scio. Ces oiseaux y nichent et y pondent quatre, cinq et même six œufs; ils s'y nourrissent d'olives, de cerises, de noix, et des glands des espèces de chêne qui y croissent; ils font de grands dégâts dans les plantations d'arbres fruitiers, et ils ne se contentent pas de dévorer les fruits sur les

arbres mêmes; ils en font des amas qu'ils cachent avec soin dans la terre, et qu'ils savent retrouver au besoin. Les Sciotes s'amusent à élever des geais; ils leur coupent le filet de la langue, opération qui donne à certaines espèces d'oiseaux, et aux geais en particulier, la facilité d'articuler des mots et d'imiter le cri de différens animaux. Dans cette île de Scio, j'ai entendu des geais qui imitoient fort bien l'aboiement du chien, le miaulement du chat, le bêlement du mouton, etc. Au reste, le nom de cet oiseau, en grec moderne, est *kisa;* les Provençaux l'appellent *bluret.*

L'oiseau à brillant plumage, qui fait résonner nos bois de son sifflement sonore, le loriot, arrive dans les îles méridionales de l'Archipel à l'époque de la maturité des figues, c'est-à-dire au commencement d'août; ces fruits sont sa nourriture de choix, et ils donnent à sa chair une délicatesse qui lui manque dans les pays où le figuier ne vient point. Aussi les Grecs donnent-ils à cet oiseau le nom de *sykophagos*, mangeur de figues, et par corruption dans quelques îles, celui de *sykopha.* Le passage des loriots dans ces îles ne dure guère que jusqu'au mois de

septembre ; la plupart se rendent dans la Basse-Egypte, où ils recherchent pareillement les figuiers, de même que les mûriers ; on leur fait la chasse, à cause de la bonne qualité de leur chair ; mais ils ne restent guère plus de quinze jours dans cette partie de l'Egypte, et ils poursuivent leur route vers l'Orient, pour y trouver un climat convenable et une nourriture abondante.

Tsiclès est le nom que les Grecs de l'Archipel donnent aux grives, sans distinction d'espèces. Quelques-unes sont de passage, et d'autres ne quittent point les îles. Pendant la belle saison, on les trouve éparses dans les gorges des montagnes ; à l'approche du chasseur, elles pénètrent au milieu des buissons épais, d'où il est très-difficile de les faire sortir. L'hiver, elles se rapprochent des lieux habités ; elles se tiennent et courent à terre, se posent sur les pierres élevées, les pointes de rochers, les petites murailles des jardins, les arbustes qui croissent entre les roches ; et lorsque le froid se fait sentir avec quelque vivacité, et que le vent du nord souffle avec violence, comme je l'ai vu arriver au mois de janvier 1779, ces oiseaux cherchent des abris autour des habitations,

et entrent même dans les maisons pour se garantir du vent et du froid.

De même que les grives, les merles sont les uns de passage, d'autres fixés dans le Levant; ceux qui y voyagent, arrivent et partent à la même époque que les grives; tous y vivent de la même manière; mais ils ne se réunissent pas en petites troupes, et on les voit ordinairement par paires.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit[1] de l'oiseau à voix retentissante, à ramage éclatant et agréable, que nous connoissons sous le nom de *merle solitaire*; il n'est point particulier à l'île de Candie; il fréquente aussi les montagnes écartées et pierreuses de plusieurs îles de l'Archipel: dans quelques-unes, il porte le nom de *psaro smeroula*.

Les guêpiers[2], que les Provençaux appellent *sirènes*, et les Grecs *meliso orghi*, ennemis des abeilles, arrivent dans les îles du Levant à la mi-août, et repassent au printemps. Leur vol rapide les rend difficiles à tuer; au reste, ils ne sont pas très-bons à manger. J'en ai vu souvent, au mois d'avril,

[1] *Voyez* le Chapitre XX, page 412.

[2] Le guêpier. Buffon, histoire naturelle des oiseaux. — *Merops apiaster*. LIN.

se réunir le soir en troupes nombreuses dans de petits cantons plantés d'oliviers, pour y passer la nuit : mais ils n'y établissent qu'un domicile momentané, et le lendemain, je ne les retrouvois plus à la même place. Ces oiseaux volent et planent à la manière des hirondelles, pour attraper les insectes ailés dont ils font leur nourriture habituelle ; et dans cette suite de mouvemens rapides, ils font entendre un cri simple, grave et flûté, qu'accompagne de temps à autre un craquement de bec.

En même temps que les pie-grièches rousses, c'est-à-dire vers le milieu d'août, l'on voit paroître les *gobe-mouches* [1]. On ne distingue pas même ces deux espèces d'oiseaux dans le Levant, du moins par des noms différens ; les Provençaux qui fréquentent ces contrées, les confondent sous la dénomination de *darnagua*, et les Grecs de l'Archipel, sous celle de *varo kephalos*, tête lourde, qu'ils donnent également à la pie-grièche rousse et au gobe-mouche ; et ce caractère de la grosseur de la tête, comparée à celle du corps, est si frappante, que,

[1] Le gobe-mouche, première espèce. Buffon, histoire naturelle des oiseaux. — *Muscicapa grisola*. Lin.

dans quelques parties de nos pays méridionaux, l'on dit vulgairement de quelqu'un qui a une grosse tête, qu'il a la tête d'un *darnagua*.

Dès que l'on commence à ensemencer les champs des îles grecques, à l'époque des premières pluies qui tombent à la fin d'octobre, l'on voit arriver de toutes parts des vols considérables de ramiers, parasites importuns qui disputent à la terre les grains, source des richesses que le cultivateur lui confie. Il y en a de différentes grandeurs qui paroissent former des races constantes ; ce sont des oiseaux de passage, et pour l'ordinaire fort gras, à la différence des pigeons sauvages qui restent pendant toute l'année, se logent et nichent dans les trous des rochers, et dont la chair est sèche et dure. Les Grecs modernes donnent au ramier le nom de *fassa*, et au pigeon sauvage celui de *pelisteri*.

La chair des tourterelles, dont le passage est régulier dans l'Archipel, ne vaut guère mieux que celle des pigeons sauvages, lorsqu'elles y paroissent au printemps, pendant environ vingt jours ; elles se laissent difficilement approcher, et leur maigreur fait leur

sûreté ; car on ne se donne pas beaucoup de peine pour arriver à portée de les tirer. Mais vers la fin du mois d'août, quand elles reviennent, elles acquièrent plus d'embonpoint et de délicatesse. Alors les Grecs leur font la guerre et en détruisent une grande quantité. C'est particulièrement à l'île de Policandre qu'elles abondent à leur retour, et qu'elles trouvent une mort presque certaine. Celles qui échappent à la destruction, viennent l'année suivante s'exposer aux mêmes dangers qu'elles avoient évités ; l'instinct, qui trace aux oiseaux de passage la route sur laquelle ils doivent trouver une subsistance assurée, est plus fort que le soin de se préserver des embûches qui les attendent sur tous les points de leur voyage, parce que cet instinct est une inspiration de la nature, et que les accidens et les périls dont l'homme ne cesse de les environner, sont des accidens que l'on doit regarder comme hors de la nature, et qui, par conséquent, ne peuvent être conçus que par l'homme, le seul des êtres animés qui fait sa principale étude de la contrarier sans cesse.

Les habitans de Poliçandre font confire au vinaigre, dans de grands vases, les tourte-

relles, de la même manière que ceux de Santorin conservent les cailles. Ces derniers préparent aussi des tourterelles, mais en moindre quantité qu'à Policandre, parce que le passage de ces oiseaux est moins nombreux dans leur île.

Au reste, ces tourterelles de passage sont de l'espèce qui a le dessus de la tête et du cou cendré; la poitrine d'une couleur vineuse; une sorte de collier de plumes noires et terminées de blanc, interrompu en dessus et en dessous du cou; le dos et le croupion cendrés et fauves; le reste du dessous du corps blanc, avec une teinte vineuse qui s'affoiblit à mesure qu'elle approche du bas-ventre, où elle disparoît entièrement; les couvertures supérieures des ailes les plus proches du corps, noires, avec une large bordure fauve; les autres cendrées; les pennes de sailes brunes en dessus, et d'un gris brun en dessous; la queue noirâtre en dessus, noire en dessous, et terminée de blanc; la première penne, c'est-à-dire la plus extérieure de chaque côté, ayant son côté extérieur entièrement blanc; les pieds rouges; enfin les ongles noirs. Lorsque l'on fait rôtir ces oiseaux, leurs pattes rouges se dé-

colorent, et il en découle des gouttes d'une liqueur d'une belle couleur aurore.

On donne au coucou le nom de *trigono kracti*, qui signifie *conducteur de tourterelles*, parce qu'il passe dans les îles du Levant en même temps que ces oiseaux; et comme l'espèce du coucou est moins nombreuse, l'on n'en voit ordinairement qu'un au milieu d'un vol de tourterelles, dont il semble être le chef. Les Grecs l'appellent aussi *ksefteri*, et ils disent d'une personne qui a la démarche et la contenance vives, mais en même temps peu naturelles, qu'elle marche comme un *ksefteri* ou un coucou. Il est important d'observer que cet oiseau dépaysé change presque toutes les habitudes naturelles que nous lui connoissons; car il ne trouve pas, sur les îles qui lui servent de points de repos pendant son voyage, des forêts ni même des bocages assez grands et assez épais pour s'y retirer, comme dans nos pays; il cesse aussi d'être un oiseau solitaire; il se tient avec d'autres oiseaux de son espèce, et voyage même en nombreuse compagnie avec une espèce qui lui est tout-à-fait étrangère; il ne fait point non plus entendre le chant d'amour que son nom exprime, et qui, pour

le vulgaire, est aussi l'annonce de l'infidélité. Très-maigre à son passage du printemps, il revient à l'automne chargé de graisse, et passe alors pour être très-bon à manger.

Les deux époques du passage de la huppe dans les îles de l'Archipel, sont la fin de mars et le commencement d'août. Cet oiseau, que les Provençaux nomment *putugue*, est appelé par les Grecs *xilopedino*, poulet de bois; à Scio, *sala petino*. C'est un assez bon gibier; on le mange non-seulement au Levant, mais en Italie et même en Provence. Il est assez remarquable que dans tous les pays méridionaux on mange la huppe, tandis que dans nos contrées septentrionales, elle fait naître le dégoût par sa mauvaise odeur.

Hardis parasites de nos campagnes, les moineaux s'assemblent en Orient comme dans nos pays, par-tout où la fertilité a fixé son séjour; leur affluence autour des habitations, et sous les toits des cultivateurs, est un signe certain de l'abondance qui y règne, et de l'état florissant de l'agriculture; l'on peut, sans craindre de se tromper, juger de la richesse ou de la misère d'un canton par le nombre des moineaux qui s'y trouvent, et là où il n'y en a point, la pauvreté y règne.

C'est pour cela que ces oiseaux très-communs au Levant, et commensaux habituels des peuples de ces contrées, ne fréquentent point l'île misérable de l'Argentière, si ce n'est pendant quelques instans à l'époque des semailles dont ils viennent dérober une partie, tandis qu'ils habitent en grand nombre des îles plus fécondes, et en particulier celle de Milo, d'où ils viennent quelquefois à l'Argentière exercer de faciles brigandages.

Le proyer, que les Grecs appellent *psaroni*, passe au commencement de l'hiver et au mois de mars. On le voit à l'automne à terre, dans les champs ensemencés, et quelquefois perché sur les lentisques. Au printemps, il fréquente ces mêmes champs dépouillés, et se pose plus souvent sur les arbrisseaux ; il ne se tient pas seul, mais toujours en bandes, auxquelles on fait la chasse, parce que l'oiseau est pour l'ordinaire assez gras et bon à manger.

Un autre petit oiseau dont le passage, nombreux dans quelques-unes des îles de l'Archipel grec, a lieu aux mêmes époques que celui du proyer, est le *lougaro* des Grecs, qui est notre verdier.

Le traquet, oiseau remuant, m'a paru ne

point quitter les îles du Levant, où il trouve, pendant l'année entière, les insectes dont il se nourrit.

Je présume, au contraire, que le motteux n'est pas attaché toute l'année au sol des îles, et qu'il n'y vient qu'au printemps et à la fin de l'automne. Il porte en Grèce le nom d'*aspro kolo*, ou de *cul-blanc*, par lequel on le distingue vulgairement dans nos pays. Il vit seul, comme le traquet, et ne se réunit pas en troupes ; il se tient presque toujours sur la cime des arbrisseaux, ou sur la pointe des rochers.

L'oiseau qui, par sa vivacité et l'*allegro* de son chant, a mérité de servir d'emblème à la gaieté [1], le pinson, ne reste pas toujours dans nos climats pendant l'hiver. L'espèce est à demi-sédentaire et à demi-voyageuse, et l'observation n'a pas encore fait découvrir les causes qui déterminent les pinsons à chercher au loin une température douce, à l'approche de l'hiver, tandis que d'autres demeurent au milieu de nos habitations champêtres, où ils bravent la rigueur des frimats, et partagent avec les moineaux la nourriture que la fer-

[1] L'on dit proverbialement, *gai comme un pinson*.

mière distribue à ses volailles. On en voit arriver dans les îles de l'Archipel grec, vers la fin d'octobre, et ils y arrivent avec des attributs qui provoquent à leur destruction; leur chair est alors grasse et assez délicate. Mais dans le grand nombre de ces oiseaux que j'ai vus dans les îles, j'en ai remarqué dont le plumage indiquoit de jeunes oiseaux de l'année, ce qui feroit soupçonner, avec beaucoup de vraisemblance, que ces pinsons ne venoient pas de fort loin, et qu'ils avoient niché dans quelque terre voisine. Les Grecs de la plupart des îles nomment le pinson *moudakio*, et ceux de Scio *spinos*.

On voit quelquefois, mais rarement, passer des rossignols dans les mêmes îles, à la fin de l'été; il paroît que leur route se dirige plus au midi: ils vont vivre, pendant la saison rigoureuse, dans les plaines fraîches et riantes de la Basse-Egypte, et peut-être aussi sur les côtes de la Syrie et de la Barbarie. Pendant leur passage et leur séjour sur des plages qui leur sont étrangères, puisqu'ils ne s'y occupent pas de leur reproduction, ils ne déploient pas ces chants mélodieux, ces modulations variées et éclatantes, dont ils font retentir le jour et la nuit les échos de

nos

nos bois et de nos vergers; ils se taisent parce qu'ils n'ont pas l'amour à chanter.

Dans quelques parties de l'Asie mineure, comme la Natolie, le rossignol est assez commun et ne quitte point les forêts et les bosquets qu'il s'est choisis. Les Grecs modernes ont, à très-peu près, conservé à cet oiseau, que son chant admirable ne sauve pas de la gourmandise des hommes, le nom d'*aedon*, que lui avoient donné leurs ancêtres, et ils le nomment encore *adoni*, *aidoni* ou *agdoni*.

La charmante espèce de petits oiseaux, dont la physionomie de la douce innocence, et l'aimable familiarité, ne peuvent obtenir grâce aux yeux de l'homme, qui en sacrifie chaque année des milliers au luxe et à la profusion de sa table, le rouge-gorge, arrive au Levant au mois d'octobre; les Grecs l'appellent *yanni* ou *yannaki*. Il ne passe que rarement dans les îles découvertes; mais il recherche celles qu'ombragent de nombreux bouquets d'arbres ou d'arbustes, telles que l'île de Scio, où les rouge-gorges se rendent en foule et embellissent les petits bois de lentisques et de myrtes sauvages, dont cette île brillante est remplie. Ces oiseaux n'y trouvent, pour la plupart, que la mort; leur

nombre, comme leur innocente confiance, les trahissent, et l'oiseleur grec, de même que l'oiseleur de nos pays, leur fait une guerre d'autant plus cruelle, qu'ils viennent, avec la douceur d'une intéressante foiblesse, se présenter, pour ainsi dire, d'eux-mêmes aux embûches qu'il leur tend.

Le même nom d'*yanni* ou d'*yannaki*, que les habitans de la plupart des îles grecques donnent au rouge-gorge, est également appliqué par eux à un autre petit oiseau d'une espèce différente, et qui a du rouge à une partie tout opposée à celle qui est si agréablement colorée sur le rouge-gorge ; je veux parler du rouge-queue dont le passage, ou plutôt les deux passages, celui d'automne et celui du printemps, ont lieu à la même époque que ceux du rouge-gorge. J'ai vu ces petits oiseaux voltiger sur les rochers et les arbrisseaux les plus exposés au soleil, au premier printemps ou au commencement de mars ; ils ne se tiennent pas précisément en troupes, mais on en trouve un assez grand nombre, plus épars que rassemblés, dans le même canton.

On seroit souvent induit en erreur, si l'on s'en tenoit aux dénominations que les Grecs

modernes donnent aux oiseaux, particulièrement aux petites espèces, pour les distinguer entr'eux. L'on vient de voir qu'ils confondoient sous le même nom le rouge-gorge et le rouge-queue, et ce nom est encore appliqué à d'autres petits oiseaux. C'est ainsi qu'ils nomment *skardalio*, le linot et quelques autres espèces. Les linots sont aussi de passage chez les Grecs de l'Archipel; on en voit quelquefois des vols nombreux; ils se posent sur les broussailles, dont le sol est couvert entre les masses de rocs qui composent les montagnes.

Le chardonneret, qui porte le nom de *karedrino*, ne paroît pas toute l'année dans la plupart des îles ; il n'est cependant pas voyageur, ni de passage ; mais il se tient de préférence dans les grandes îles et sur les terres du continent, où il trouve des abris plus sûrs, des retraites plus nombreuses et plus agréables que sur le sommet nu des montagnes qui forment la plus grande partie de l'Archipel.

Mais sur toutes ces éminences, reste d'un continent submergé, l'on voit beaucoup de lavandières et de bergeronnettes : les pre-

mières se tiennent plus volontiers au bord des ruisseaux et des mares ; les autres se répandent de préférence dans les enclos, et cherchent à se rapprocher des animaux que l'on y nourrit, et toutes répandent un certain mouvement de vie et de gaieté sur un sol souvent âpre et triste. Les lavandières paroissent être de passage, et les bergeronnettes ne point s'éloigner des lieux qui les ont vu naître. J'ai rencontré quelquefois pendant l'hiver, sur des collines de roches et à peu de distance de la mer, des bergeronnettes qui, à en juger par leur plumage, étoient très-jeunes ; l'on m'a dit en effet que ces oiseaux nichoient, en hiver même, sur les petites îles désertes, d'où ils se répandoient ensuite dans les plus grandes. J'avois vu en Egypte une bergeronnette presqu'entièrement d'un blanc éblouissant ; je rencontrai à Milo une variété de la lavandière, dont tout le dessous du corps étoit blanc.

Les alouettes communes se montrent souvent en troupes dans les campagnes de ces mêmes contrées élevées ; l'on y voit aussi la grosse alouette ou la calandre, qui est un oiseau de passage, et que les Maltois appellent *bourbouli*. Je suis porté à croire que quelques

autres espèces du même genre y passent régulièrement deux fois l'année.

L'on y voit aussi plusieurs espèces de mésanges ; mais je n'ai pu m'assurer si elles y restoient toujours, ou si elles n'y étoient que passagères.

Le troglodyte [1], que les Provençaux nomment *putois* et *père de la bécasse*, est de passage dans les îles de la mer Egée ; il se rend sur les côtes de l'Egypte, et on le voit assez fréquemment, pendant notre hiver, dans les environs toujours échauffés d'Alexandrie et des autres lieux de la Basse-Egypte. Ce petit oiseau, dévoré tout cru, est, suivant quelques médecins du Levant, un excellent remède contre la pierre de la vessie.

J'ai aperçu aussi quelquefois, dans des touffes de lentisques, le petit oiseau que sa couronne orangée et sa foiblesse ont fait appeler *roitelet*, et j'ai quelque raison de penser qu'il fixe sa demeure dans des lieux qui lu offrent un climat doux et l'abondance de la nourriture. A Scio, on l'appelle *vacilisko*, et dans d'autres îles, *regolago*.

Les oiseaux dont la chair délicate et sa-

[1] *Motacilla troglodytes*. LIN.

voureuse fait un des mets recherchés pour nos tables, les bec - figues, arrivent au Levant au mois de septembre, et y cherchent les figues à mesure qu'elles mûrissent. L'île de Malte est un point de repos pour ces petits oiseaux, aussi-bien que pour d'autres espèces, comme les cailles, les calandres, etc. etc. Leur passage dans cette île est suspendu lorsque les vents d'ouest et de nord-ouest soufflent, et ils n'y arrivent que par ceux d'est et de sud-est.

Le 17 mars, je vis pour la première fois, en 1780, l'hirondelle se montrer à l'Argentière. Le vent avoit été plusieurs jours au nord-est; mais dans la nuit il avoit passé à l'ouest, le ciel étoit serein et le soleil chaud. Les Grecs appellent, comme leurs ancêtres, l'hirondelle, *kelidoni.* Le martinet vient au nord de la Turquie, dans le mois d'avril, et y reste pour nicher.

Pendant l'hiver, les îles de l'Archipel sont quelquefois couvertes de bécasses, qui sont aussi des oiseaux de passage. Elles y viennent pour l'ordinaire des montagnes de la Morée, où le froid est âpre, à cause de la quantité de neige qui y tombe, et elles vont jusque dans la Basse-Egypte chercher une tempéra-

ture plus douce. L'on y voit aussi des bécassines dans la même saison.

Les vanneaux sont, comme les bécasses, des voyageurs d'hiver; ils se répandent dans les îles lorsque le froid, qui n'y est jamais rigoureux, commence à se faire sentir, c'est-à-dire au mois de janvier; ils n'y sont que de passage, et ils n'y paroissent guère que pendant dix à douze jours. Mais sur les côtes de la Caramanie, ces oiseaux sont rassemblés en grand nombre pendant l'hiver. Dans quelques îles de l'Archipel, le vanneau est appelé *pélékoda;* et dans d'autres, *chimanitès,* ou oiseau d'hiver.

Les alouettes de mer, que les Provençaux appellent *charlots de plage,* les bécasseaux, les courlis, et particulièrement une multitude de canards de plusieurs espèces, fréquentent les rivages et les eaux des îles, surtout pendant la mauvaise saison, et sont avec d'autres oiseaux d'eau, dont l'énumération occuperoit trop de place dans un ouvrage qui n'est pas uniquement destiné à l'histoire naturelle, une ressource qui ajoute à l'abondance et à la variété des alimens.

CHAPITRE XXXI.

TORTUES. — ESCARGOTS. — POISSONS DE L'ARCHIPEL. — IMPORTANCE DE LA PÊCHE DANS L'ARCHIPEL. — SÈCHE. — POULPE. — NAUTILES. — THÉTYS. — COQUILLAGES. — ORTIES DE MER. — OURSINS. — EPONGES. — CRUSTACÉS. — CHATAIGNES D'EAU.

LES tortues de mer sont assez communes le long des côtes de la Grèce, et particulièrement près de la Morée: celles de terre m'ont paru rares dans les îles de l'Archipel; il est vrai qu'on ne les y recherche point, parce qu'elles ne sont pas bonnes à manger. On les emploie quelquefois à un usage fort singulier; on les charge du soin de délivrer les maisons de l'énorme quantité de puces dont elles sont infestées, sur-tout pendant l'été. Il suffit, dit-on, de placer une de ces tortues dans un appartement, pour en faire disparoître les puces; ces insectes se jettent en foule, et avec une espèce de fureur, dans la bouche de la tortue, que la chaleur lui fait tenir ouverte: elle les avale à mesure

qu'elles s'y logent, et elle finit ainsi par les détruire toutes en peu de jours. J'ai vu des navigateurs françois, au Levant, avoir beaucoup de confiance en cette propriété des tortues, et ne pas manquer d'en embarquer, afin de purger leurs navires des puces qui y pullulent prodigieusement aussi dans ces climats chauds.

Aux premières pluies de l'automne, les habitans des îles de l'Archipel vont amasser dans les campagnes de petits escargots, qui se montrent alors en très-grand nombre[1]; ils les font cuire pour les manger, et c'est un assez mauvais mets, qui n'a de mérite que de ne rien coûter, ce qui est de quelque prix aux yeux de pauvres gens que le gouvernement voue à la misère, en étouffant en eux tous les germes de l'industrie.

Une mer peu profonde, dont les eaux pèsent sur un fond presqu'entièrement formé de sable et de pierres, et baignent une étendue considérable de terres et de rochers qui offrent des retraites et de la nourriture aux poissons, est un réservoir immense où les hommes peuvent puiser d'intarissables moyens de

[1] Les Grecs actuels nomment cette petite espèce d'escargots, *saliaka*.

subsistance. Mais la pêche, comme toutes les autres branches d'industrie, languit sous une administration qui verse à pleines mains le découragement; et le peu d'activité qui règne dans cette partie importante, source d'aisance et de prospérité pour les peuples qui peuvent s'y livrer sans contrainte, rend le poisson moins abondant et plus cher qu'il ne devroit l'être dans les îles soumises à l'Empire ottoman. En effet, cette partie de la Méditerranée abonde en poissons de différentes espèces. J'ai déjà fait mention de plusieurs de ces espèces; il me reste à en indiquer quelques autres.

J'ai vu pêcher assez souvent de grandes raies de l'espèce que nos pêcheurs nomment la *pastenague*, et les Grecs modernes *salakie*.

Le scare, poisson fameux chez les anciens, et que les habitans de la Grèce moderne appellent encore *skaros*, est commun dans leur mer. Il se tient dans les trous des rochers qui bordent les côtes, et l'on prétend même qu'il y vit en sociétés nombreuses, avec des poissons de son espèce, et que ces sociétés ont un chef qui les dirige et qu'ils suivent aussitôt qu'il sort de la re-

traite qu'ils ont choisie. Il est, au reste, fort difficile de les attirer hors de leur demeure ténébreuse : aussi ne les prend-on jamais au filet; on les pêche à la ligne. Lorsqu'un scare a mordu à l'hameçon, on l'attache à un fil, et on le laisse dans l'eau ; alors tous ceux qui sont aux environs quittent leurs trous, entourent le captif, et finissent par se prendre eux-mêmes aux hameçons. Ilsse nourrissent d'herbes et des plantes qui croissent dans les eaux. On prépare encore le scare, comme autrefois : les anciens disoient que, sur la table des dieux mêmes, on ne devoit pas servir de scares auxquels on auroit ôté les entrailles ; à présent encore, on ne les vide jamais pour paroître sur la table des hommes, et lêur intérieur est un mets délicat qui communique aussi de la saveur à leur chair.

Une autre espèce de poisson de rocher, que l'on prend fréquemment dans la mer de Grèce, est la *perche de mer*. Elle y a conservé le nom de *perke* ou *perkis*, qu'elle portoit chez les Grecs de l'antiquité, et que l'on prononce à présent *perka*. C'est un poisson très-commun dans la Méditerranée, tandis qu'il n'y en a point, dit Willughby, dans

les eaux de l'Océan[1]. Bélon avoit avancé la même chose avant le naturaliste anglois[2]. Ce poisson ne devient pas fort grand ; il n'atteint presque jamais un pied de longueur ; sa chair est molle et de beaucoup inférieure pour le goût à celle de la perche de rivière, à laquelle on a voulu le comparer : l'on n'en faisoit aucun cas anciennement, et Oppian le met au nombre des poissons que le pêcheur s'empresse de rejeter à la mer[3]. L'on ne peut douter que Gallien n'ait parlé de la perche de rivière, lorsqu'il a dit que c'étoit un vrai poisson de roche d'un très-bon goût, quoique sa chair soit molle et fragile[4]. Rondelet a prétendu mal à propos que Gallien avoit en vue la perche de mer[5] ; Willughby reprend avec raison à ce sujet l'ichtyologiste françois, et il assure, ce qui est incontestable, que la perche de rivière, par la bonté et la salubrité de sa chair, est bien préférable à celle de

[1] Historia piscium, lib. IV, cap. III, page 327.

[2] De aquatilibus, lib. I, page 268.

[3] . . . . *Piscator promtus in æquor*
Demittit percas et niliacos coracinos.

[4] De aliment. facult. lib. III.

[5] Historia piscium, lib. VI, cap. VIII, page 120.

mer [1]. Il est vraisemblable que Rondelet, habitant des côtes méridionales de la France, partageoit l'opinion de ceux de notre temps, qui, habitués aux poissons de mer dont ils relèvent encore, par des assaisonnemens âcres et brûlans, la saveur que l'eau de la mer leur fait contracter, ne trouvent plus aucun goût à la chair des poissons d'eau douce, et les dédaignent.

Les pêcheurs grecs prennent aussi à l'hameçon une autre espèce de poissons saxatiles, qui vit comme la perche de mer dans les trous des rochers, mais dont la chair est un aliment beaucoup plus sain et plus savoureux. C'est le spare, dont le nom *spargo* rappelle celui qu'il portoit autrefois dans les mêmes contrées.

Un des poissons les plus communs dans la mer de l'Archipel, est le *sargue* (*sparus sargus*, Lin.), nommé par les anciens Grecs *sargos*, et par les modernes *sargo*. C'est un assez mauvais poisson, dont la chair est dure et presque toujours coriace, ce que l'on reconnoît même en l'apprêtant; car, en cuisant, il se retire et se recourbe sur lui-même.

[1] *Locò suprà citato.*

Quoique le sargue se tienne dans les cavités des rochers du bord de la mer, comme il choisit de préférence ceux dont le pied est couvert de vase et de fange, il n'y acquiert pas les bonnes qualités qui font des autres poissons, habitans des lieux pierreux, un aliment délicat. On le prend ordinairement à la ligne, et l'on garnit les hameçons avec des morceaux de chair de corneille, après avoir jeté dans les environs, pour appât, une pâte composée avec de la farine et du vieux fromage. Mais les pêcheurs qui prennent le plus grand nombre de sargues et de tous les autres poissons de l'Archipel, sont les hardis et vigoureux plongeurs de l'île de Symi. Ils se répandent dans tous les canaux dont les îles grecques sont entourées ; et tout en s'occupant de la pêche des éponges, ils font une ample capture de poissons dont ils fournissent ces mêmes îles, et c'est alors seulement que ce genre d'approvisionnement y devient à bon marché. Les Symiotes se servent communément d'un harpon en forme de trident, dont ils percent les poissons qu'ils aperçoivent à une certaine profondeur, et sur-tout les sargues, qui, se tenant entre les rochers de la côte, se découvrent plus facilement.

Je n'ai vu que rarement le *skarmos* des Grecs modernes, qui m'a paru ne pas différer de la truite de mer.

Le *pagel* (*sparus erythrinus*, Lin.) est commun, non pas cependant sur les côtes de toutes les îles de la Méditerranée; il n'en est point près de laquelle il paroisse plus fréquemment que la petite île de Lampedouse. Les Grecs l'appellent *lythrina*, mot corrompu de celui d'*erythrinos* qu'il portoit anciennement. C'est un poisson goulu qui dévore non-seulement des poissons plus petits que lui, mais encore des crustacés. Dans tous ceux que j'ai ouverts, j'ai trouvé des débris de crevettes, et l'examen que j'ai fait de leurs parties intérieures, m'a convaincu de l'erreur d'Aristote, qui pensoit qu'il n'existoit point de mâle dans cette espèce; car j'en ai vu plusieurs qui n'avoient ni œufs, ni ovaire. Le pagel a la chair blanche, grasse et d'un goût exquis; la meilleure façon de le préparer, est en friture, si l'on excepte peut-être la manière enseignée par Jovius, dont je n'ai point fait l'essai, et qui consiste à le faire frire aussitôt qu'il est sorti de l'eau, et à le garder ensuite pendant quelques jours au jus d'orange. Ainsi arrangé et conservé, le pagel, dit Jovius, surpasse

tous les autres poissons pour le goût et la délicatesse de sa chair[1]. Pline a dit que le pagel, putréfié dans du vin, procure le dégoût de cette liqueur à ceux qui en boivent; mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire de chercher au loin un pagel pour produire un pareil effet, et tout autre poisson qu'on laisseroit en putréfaction dans le vin, seroit bien propre à en inspirer le dégoût à ceux qui auroient le courage d'en boire.

Parmi les poissons rares dans l'Archipel grec, on doit compter le *roi des rougets* (*mullus imberbis*, Lin.). Je n'en ai rencontré qu'un seul pendant mon séjour au Levant, et les Grecs à qui je le montrai pour en savoir le nom, ne le connoissoient pas.

Mais le vrai rouget (*mullus barbatus*, Lin.), ce poisson exquis, que le luxe cruel de l'ancienne Rome faisoit cuire à petit feu, sur les tables mêmes et sous un verre, afin que les convives pussent jouir des belles nuances produites par la dégradation lente de sa charmante couleur rouge, et se repaître, pour ainsi dire, la vue des souffrances du poisson, avant de se rassasier de sa chair;

[1] *De romanis piscibus*; Romæ, 1524, in-fol.

le vrai rouget, dis-je, se pêche assez fréquemment dans l'Archipel.

Le turbot bouclé (*pleuronectes passer*, Lin.) y est plus rare; les Grecs l'appellent *glossa*.

Les atherines de l'espèce que l'on a appelée *joel* (*atherina hepsetus*, Lin.), et à laquelle les Grecs modernes ont conservé le nom d'*atherno*, dérivé de celui d'*atheriné*, qu'il avoit anciennement, se réunissent en bandes très-nombreuses près des rivages de la plupart des îles, et l'on en prend quelquefois une quantité prodigieuse. Voici la manière la plus ordinaire de les pêcher. L'on a un long bâton au bout duquel on attache une queue de cheval, ou un morceau de drap noir, qu'un homme, marchant sur le bord de la mer, promène dans l'eau par un temps calme. Les athernos se rassemblent en foule à l'entour, et en suivent les mouvemens; on les conduit ainsi dans quelqu'ouverture formée par deux rochers, que l'on ferme avec un filet attaché à deux bâtons; on agite l'eau; et les petits poissons, voulant fuir, sont retenus par le filet, dont on rapproche les extrémités.

L'atherno exposé au jour est diaphane;

et lorsqu'il est cuit, même en friture, les taches, ou petits points noirs du dos, sont encore très-apparentes, aussi-bien que la bande longitudinale des côtés du corps, devenue seulement noirâtre et plus étroite. Au reste, il se trouve souvent, dans le nombre des athernos que l'on prend, de petits poissons que les Grecs ne distinguent pas par des dénominations différentes, quoiqu'ils soient d'espèces et même de genres séparés.

Ils nomment le goujon de mer (*gobius paganellus*, Lin.), commun dans leur mer, *kouvion*.

Je m'amusois quelquefois, sur les rochers solitaires de quelques îles, à tenir une ligne suspendue au-dessus d'une eau tranquille et transparente ; de petits poissons ne tardoient pas à quitter les fentes des rochers dans lesquelles ils se tiennent, et à se jeter sur un appât trompeur. Je prenois souvent, de cette manière, la brillante girelle (*labrus julis*, Lin.) à chair cassante et délicate, mais que la variété et l'éclat de ses couleurs devroient garantir de la gloutonnerie des hommes. La plupart des Grecs modernes l'appellent *illeca* ou *igluqua*, et ceux de Rhodes et de Candie, *gfdellès* et *zillo* : les Italiens lui donnent le

nom de *donzellina*, et tous ces noms rappellent sa forme élégante et son éclatante parure, sur laquelle brillent d'un doux éclat les couleurs les plus vives et les plus suaves.

Le picarel (*sparus smaris*, Lin.) venoit aussi augmenter le produit de ma pêche ; ce petit poisson, d'une forme aussi élégante que la girelle, mais moins richement paré, est également un manger délicat. On l'appeloit autrefois dans la Grèce *smaris*, et actuellement encore il porte le nom à peu près le même de *sminarida*. Les insulaires de l'Archipel le désignent aussi par la dénomination de *tratto psara*, poisson de traitte ; la *traitte* ou la *tratte* est une espèce de filets à mailles étroites, avec laquelle on prend une grande quantité de ces petits poissons qui abondent dans les ouvertures des roches, dont les côtes des îles sont presqu'entièrement formées. Les pêcheurs de Provence les appellent *giarrets* ou *jarrets*, non pas du mot latin *girus*, comme le veut Bélon, mais à cause de leur forme, dont les contours ressemblent à ceux d'un gras de jambe bien arrondi [1]. Les marins italiens, qui font souvent la pêche aux picarels, les laissent pendant

[1] De aquatilibus, lib. I, page 226.

quelques jours dans un panier avec du sel ; ils les enfilent ensuite comme des espèces de chapelets qu'ils laissent sécher au soleil ; ainsi desséchés, ces poissons passent pour être fort bons à manger.

L'espèce de chien de mer, qui porte communément le nom de *poisson-chat*, ou de *chat rochier* (*squalus stellaris*, Lin.), et que les Grecs appellent de la dénomination générique *squilo psaro*, poisson - chien, se plaît autour des rochers des îles. La saison où on le prend le plus fréquemment, est le mois de mars ; sa chair, quoique très-blanche et moins mauvaise que celle de plusieurs poissons du même genre, a beaucoup de mollesse et de fadeur, et un peu du goût sauvage qui la fait dédaigner, lorsque l'on peut s'en procurer d'autre. Sa peau entre dans le commerce comme celle de la roussette, ou chien de mer. Il se nourrit de petits poissons, de crustacés et de mollusques.

Cette multitude de poissons de toute espèce, dont la plupart sont d'une excellente qualité, peut devenir un objet important d'industrie et de commerce pour les habitans des îles de l'Archipel, comme un moyen d'entretenir l'abondance dans leurs habitations. La

pêche de bras de mer étroits, n'exigeant pas de grandes embarcations, ni des filets et des engins fort coûteux, et se faisant souvent de dessus le rivage même, le profit qu'elle procureroit deviendroit plus considérable que dans toute autre position, et son activité, en même temps qu'elle procureroit l'aisance de la vie, formeroit des marins capables de conduire les vaisseaux au travers du labyrinthe que des groupes de terres et de rochers rendent très-difficile à parcourir.

Les grands polypes de mer, quoiqu'offrant une nourriture moins agréable et moins saine que les poissons, sont néanmoins par leur abondance une ressource de quelque valeur pour les Grecs, qui, ne pouvant manger de poissons pendant la durée de leurs carêmes, en font dans ces temps d'abstinence une grande consommation. Leur mer est remplie de sèches et de poulpes, espèces de mollusques fort multipliées; ils en pêchent une quantité assez grande, mais qui ne suffit pas à leurs besoins, parce que la pêche, comme je l'ai déjà remarqué, est fort éloignée d'avoir parmi eux le degré d'activité dont elle est susceptible. On leur apporte annuellement, des côtes de Barbarie, beaucoup de sèches

et de poulpes desséchés au soleil, après avoir été coupés par le milieu de leur longueur, et ils sont obligés ainsi d'acheter ces provisions de carême, qu'ils pourroient se procurer dans leur propre pays. Ils nomment la sèche *soupia;* l'os du dos de ce polype, devient un meuble du ménage des femmes grecques; elles en usent en guise de pelotes, pour y ficher leurs épingles et leurs aiguilles. Dans quelques endroits, à l'île de Scio, en particulier, les femmes font un usage plus recherché de cet os à substance friable, puisqu'il leur sert à relever la beauté; elles le font calciner, et le réduisent en poudre très-fine, dont elles se noircissent les sourcils.

La partie solide et presqu'osseuse de la sèche est pour les pêcheurs grecs l'appât dont ils garnissent communément leurs lignes, avec lesquelles ils prennent le poulpe (*sepia octopus*, Lin.) qu'ils appellent *ktapodi.* Un plomb fixé à la ligne fait descendre au fond de la mer l'os de sèche, auquel on attache des hameçons; le poulpe, qui se tient fortement aux rochers avec ses bras ou antennes, les quitte, et, attiré par la blancheur de l'os de sèche, vient le saisir et s'accroche

aux hameçons. Les chiens de mer se prennent souvent à ces lignes destinées à pêcher le poulpe. La chair de ce mollusque est dure, coriace et indigeste; elle contracte quelquefois une odeur de musc, qu'elle doit sans doute à la nature des alimens dont l'animal s'est nourri; elle prend en cuisant une couleur rougeâtre, qu'elle communique à l'eau et aux autres choses avec lesquelles on la fait cuire. Afin de ramollir cette substance membraneuse dont le corps du poulpe est formé, on la bat pendant quelque temps, ou on la jette à plusieurs reprises et avec force sur les rochers, en l'arrosant souvent d'eau douce. Les femmes grecques, chargées de cette besogne, ne manquent pas, en s'y livrant, de manger crue la *noix*, c'est-à-dire la bouche du poulpe, et ce morceau est pour elles une sorte de friandise. Sur quelques parties des côtes de la Provence, sur-tout aux environs de Toulon, où l'on mange beaucoup de poulpes, on prétend qu'en coupant sa chair avec un morceau de grand roseau, elle devient moins dure. Au Levant et même en Italie, on conserve aussi ces polypes confits dans le vinaigre; enfin les fragmens de leur substance sont un des appâts dont les pêcheurs

grecs font un assez fréquent usage. Il arrive quelquefois qu'étant dans l'eau, un homme est saisi au bras ou à la jambe par un grand poulpe, qui s'y attache si fortement avec ses antennes et ses suçoirs, qu'il seroit impossible de s'en débarrasser, si l'on ne se hâtoit de retourner ce que les pêcheurs appellent le *capuchon*, c'est-à-dire la tête de l'animal, et cette opération le fait mourir sur-le-champ.

Les pêcheurs du Levant sont persuadés que les coquilles univalves, appelées *nautiles*, servent d'habitation aux poulpes, et cette opinion, que l'on retrouve par-tout où il y a des pêcheurs et des poulpes, ne paroît pas douteuse. Les nautiles papyracés se pêchent dans l'Archipel. L'on prend encore, sur les côtes des îles, des limaces de mer ou téthys, que les insulaires nomment *cochylis*.

De nombreuses espèces de coquillages ajoutent encore à l'abondance des alimens que l'homme retire de la mer, dans des contrées privilégiées par la nature, et si maltraitées par de barbares usurpateurs. L'on y trouve l'huître, la pholade, la came, que les Grecs nomment *achivada*, le buccin, *prosphira* des Grecs, la moule, la telline, la petite espèce de porcelaine, vulgairement appelée *pucelage*,

et par les Grecs *gouronnaki*, c'est-à-dire petit cochon ; le lepas, en grec *patellida*, la pinne-marine, ou la *nacre* des Provençaux, etc.

Les Grecs font aussi une grande consommation d'oursins, très - abondans sur les côtes de leurs îles ; il y en a de noirs, de violets, de pourprés avec la pointe des épines blanche, de rougeâtres, de blonds et de blancs sales : presque tous ont la chair d'un jaune de safran ; ils sont beaucoup plus gras pendant l'hiver, et, ajoute-t-on, lorsque la lune est pleine. Cette dernière observation avoit été faite par les anciens [1], et elle s'est perpétuée, sans qu'il soit trop aisé d'en assigner la cause. Une autre remarque, qui a passé en proverbe parmi les pêcheurs de la Méditerranée, c'est qu'il ne faut pas aller à la pêche des oursins lorsque la mer bat la terre, c'est-à-dire quand elle est agitée. Cette pêche n'est en effet productive que par un temps calme : voici comment elle se fait dans l'Archipel. Les oursins se tenant à une petite profondeur collés aux rochers, on les aperçoit facilement quand la mer est tranquille ; on les détache avec un crochet fixé

[1] *Luna alit ostrea et implet echinos.* Lucilius apud Aul. Gell. lib. XX, cap. VIII. — *Voyez* aussi Pline, Manilius, *astronomic*. etc. etc.

au bout d'un long bâton, qu'accompagne un petit morceau de filet, qui sert à envelopper l'oursin, et à l'amener hors de l'eau, lorsqu'il ne tient plus au rocher : d'autres pêcheurs vont les prendre à la main en plongeant.

L'on ne mange pas les gros oursins dont les pointes violettes sont terminées de blanc; leur chair est molle, noire et mal-saine. Il en est de même d'une autre espèce plus petite, noire et à épines très-longues; les Provençaux appellent ces oursins des *juifs*, et les regardent aussi comme mauvais et même dangereux à manger. J'ai vu quelques personnes s'amuser à mâcher les oursins entiers avec leur enveloppe pierreuse, sans avoir la bouche offensée par les piquans, qu'ils avoient l'adresse d'arranger de manière qu'elles n'en étoient point blessées. Mais plusieurs quadrupèdes terrestres dévorent les oursins avec plaisir et avidité.

Les orties de mer, dont la surface des rochers baignés par des eaux peu agitées, est souvent couverte, sont un aliment très-commun pour les Grecs insulaires, surtout pendant le carême. Ils nomment ce zoophyte, *kolitsiano*.

Au printemps, les pêcheurs d'éponges se répandent dans l'Archipel. Ces zoophytes,

placés au dernier échelon des êtres animés, sont très-communs sur les roches submergées de ces parages, et ils y font une branche de commerce. On les détache des pierres auxquelles ils se collent, soit en plongeant, soit avec des crochets portés par de longues perches ; mais de quelque manière que se fasse cette pêche, elle exige un temps serein et une mer calme qui permettent de découvrir les éponges au fond de l'eau.

Plusieurs espèces de crustacés y sont également communes, particulièrement le crabe, *kavoura* des Grecs, le poupart, *koutsopna*, l'araignée de mer, ou *kavourou mana*, c'est-à-dire mère des crabes ; le bernard-l'hermite, le cancre (*cancer granulatus*, Lin.), la crevette, en Provence, *caranibot*, en Grèce, *karidia*, etc. etc. Je n'ai pas l'intention de désigner en détail toutes les productions de la partie orientale de la Méditerranée ; ce seroit une entreprise de trop longue haleine, et en même temps déplacée dans un ouvrage tel que celui-ci. J'ai seulement cherché à tracer une notice des animaux marins les plus utiles à l'homme, et montrer que l'abondance règne dans le sein de la mer, comme la nature l'avoit fixée sur la terre avant que la

tyrannie, n'y vînt, pour ainsi dire, l'en expulser, de son bras d'airain, et la confiner dans les eaux.

Avant de quitter cette mer, je dirai un mot de la *macle*, ou châtaigne d'eau (*trapa natans*, Lin.), que l'on voit flotter au printemps sur sa surface, dans l'Archipel, et s'arrêter aux rivages des îles. Ce fruit à quatre pointes est appelé par les Grecs, *maskoulla*; ils n'ont pu me dire dans quels lieux aquatiques de la côte il mûrissoit en assez grande quantité, pour se répandre sur une aussi grande étendue de mer; les jeunes insulaires le ramassent et s'amusent à le remplir de poudre, pour faire une petite explosion.

Au reste, il m'a paru que cette châtaigne d'eau du Levant différoit un peu de celle qui croît en beaucoup d'endroits d'Europe; ce qui me fait présumer, avec beaucoup de vraisemblance, que c'est la variété décrite dans l'*Hortus Malabaricus*, et qui est particulière aux Indes orientales. Morison a distingué cette variété asiatique[1], et il est étonnant que Linnæus ne l'ait pas séparée de l'espèce commune.

[1] *Tribulus aquaticus major indicus, caulibus geniculatis, foliis amplis, numerosis, in rosæ figuram congregatis.*

CHAPITRE XXXII.

ROCHER DE PYRGUI.—PAS DE POLONIA.— RUINES ET TOMBEAUX. — AUTRE SORTE DE TERRE CIMOLÉE. — INDICES DE VOLCAN DANS L'ILE DE MILO. — SES CAMPAGNES. — VILLE DE MILO. — MALADIES QUI Y RÈGNENT. — PLEURÉSIES. — EGLISES. — DAME DE MILO. — HABILLEMENT DES FEMMES ; LEURS MŒURS ; ERREURS A LEUR SUJET. — OUVERTURE D'OU SORTENT DES MIASMES EMPESTÉS. — ETUVES. — LAC D'EAU CHAUDE.—SOUFRE ET ALUN. — MEULES DE MOULINS. — SALINES. — MINES DE FER. — SARDOINES. — CATACOMBES.

LORSQUE l'on quitte la plage étroite et sablonneuse, qui est au bas du village de l'Argentière, pour se rendre à l'île de Milo, située au midi, on passe dans un canal resserré entre les îlots de Saint-George et de Saint-Eustache, et l'île même de l'Argentière : ce canal forme le port des bâtimens de commerce. Très-près de la côte, un rocher s'a-

vance dans la mer; et quoiqu'elle s'y soit creusé un passage, l'espace qui le sépare de l'île est si peu large, qu'il est impossible aux plus petits bateaux d'y naviguer. L'on voit sur ce rocher, que l'on appelle *Pyrgui*, un reste de bâtisse ancienne; c'est là, s'il faut en croire les insulaires actuels, que les princes de l'île faisoient leur demeure.

On passe ensuite au pied de la montagne, d'où l'on tire la terre cimolée, et l'on entre dans un petit détroit qui fait la séparation des îles de Milo et de l'Argentière, que les Grecs appellent *Polonia*, et les navigateurs françois le *Pas de Pologne*. Au milieu de ce trajet, qui n'a guère qu'une demi-lieue de large d'une pointe à l'autre, il y a un banc de sable et quelques rochers, sur lesquels la mer, déjà pressée par des côtes très-rapprochées, vient se briser avec fureur et s'élever en vagues bruyantes. Ce passage n'est pas fréquenté par les vaisseaux, il est trop dangereux; cependant, avec des précautions, ils peuvent le franchir, et plusieurs s'y sont hasardés; ils trouvent même un mouillage assez bon dans un enfoncement formé par deux caps de l'île de Milo, où ils ont un fond de sept brasses et de bonne tenue.

C'est au milieu de cette espèce de golfe, que l'on débarque avec les bateaux qui viennent de l'Argentière. De l'autre côté, mais plus vers l'ouest, en face de l'*Anti-Milo*, l'on découvre, sur la côte de l'Argentière, des ruines que les Grecs appellent *liniko*, mot qui signifie habitation d'idolâtres. Ces ruines, que j'ai visitées, ne consistent plus qu'en quelques tombeaux creusés dans un roc sablonneux et peu dur, que la mer baigne et mine au pied. Vis-à-vis et à peu de distance, un petit écueil qui porte le nom de *Saint-André*, tenoit autrefois à l'île, comme on ne peut en douter, par le peu de profondeur de la mer entre les deux, n'y ayant pas plus d'une brasse dans le milieu du canal qui les sépare, et des débris en couvrent le fond. Parmi ces débris, j'ai distingué deux grandes et belles tombes, avec leurs chapiteaux, et l'ouverture d'un souterrain en forme de puits. L'écueil même de Saint-André, dont toutes les faces sont escarpées et excavées par la mer, à l'exception de la face en plan incliné, qui regarde l'Argentière, supporte encore quelques fragmens de bâtimens anciens; l'on y voit aussi des conduits de galeries souterraines dans lesquelles

il seroit curieux de descendre et de fouiller, si cela étoit praticable, sans donner de l'ombrage à un gouvernement qui n'a aucune idée de l'importance des monumens historiques enfouis dans un sol qu'il profane. Jaloux, non pas des découvertes utiles aux sciences, mais des trésors imaginaires qu'il croit ensevelis, il ne cherche pas même, par des fouilles, à assouvir sa stupide et grossière cupidité, parce qu'il s'imagine que l'Européen seul a le pouvoir magique de découvrir et de s'emparer de l'or, que l'on ne peut tirer des entrailles de la terre que par quelque talisman.

Tout annonce que, dans cet endroit, une ville de quelqu'importance a existé; l'on y voit encore un reste de canal creusé dans le roc, dans lequel l'eau de la mer entre, et qui étoit un port suffisant pour les petits bâtimens des anciens: des piliers, taillés aussi dans le roc, et dont il subsiste des morceaux, étoient placés de distance en distance sur les bords du canal, et servoient à attacher les vaisseaux. L'on m'a montré une espèce de lieu de sépulture, dans lequel des gens entreprenans ont fouillé; leur peine a obtenu quelque récompense, et ils en ont enlevé des

médailles,

médailles, des lampes, des vases de terre, de petites idoles et une statue en argent.

A l'entrée du pas de Poloni, sur la côte de l'île de Milo, qui regarde le nord-est, l'on extrait une sorte de terre cimolée, qui ne diffère que très-peu de celle de l'Argentière; des bateaux viennent aussi en charger, pour la transporter dans les autres îles de l'Archipel: l'on dit même que cette terre est préférée à la vraie terre cimolée pour les lessives, mais qu'elle est moins propre à dégraisser et à enlever les taches. Les Grecs ne lui donnent point d'autre nom que *pilo*, c'est-à-dire argile.

Quand on met le pied sur l'île de Milo, l'on s'aperçoit que des feux dès long-temps allumés y consument les entrailles de la terre: tout y porte les indices d'un embrasement souterrain; et dans plusieurs endroits, le sol qui retentit sous les pas, avertit que de vastes cavités le soutiennent. Là, des montagnes sont bouleversées; ici, des rochers calcinés attristent par leur surface déchirée et noirâtre; plus loin, des pierres et des cailloux énormes attestent, par leur substance et leur couleur, qu'ils ont été lancés par l'explosion d'un volcan; des eaux bouillantes sourdent

de toutes parts; des pierres ponces sont éparses; le soufre se forme en abondance et se montre même à la superficie de la terre.

Au milieu de ces effets de l'action des grands incendies de la nature, la terre végétale qui recouvre en plus grande partie l'île de Milo, doucement échauffée par la chaleur souterraine, est très-productive. Les plantes céréales et le coton y sont d'une excellente qualité, et les vignes y donnent de fort bon vin, comme les arbres des fruits délicieux. De belles fleurs y forment un tapis brillant et naturel; mais les campagnes sont en grande partie abandonnées à la stérilité: la quantité des terres en friche annonce une excessive diminution de la population, comme la criminelle insouciance du gouvernement. La ville de Milo, située dans une plaine agréable qui conduit au fond du port, n'est plus qu'un amas de décombres où un petit nombre de Grecs luttent encore contre le danger que l'on court à l'habiter. De cinq mille personnes que Tournefort y compta, l'on en trouveroit à peine de nos jours deux cents, et encore presque tous dans un état de langueur qui inspire la pitié. La mauvaise qualité des eaux que l'on y boit, celle plus pernicieuse encore d'une

atmosphère imprégnée d'exhalaisons sulfureuses et méphitiques, corrompent le sang et les humeurs, font de cette ville une demeure très-dangereuse, et l'ont convertie en un désert. Les étrangers redoutent même d'y faire un séjour momentané, principalmeent pendant les grandes chaleurs de l'été, et ces influences pernicieuses se font sentir jusque sur les vaisseaux mouillés dans le port.

Presque tous les habitans de cette ville malheureuse ont les jambes enflées ; ils sont sujets pendant l'été à des fièvres, ou intermittentes, ou lentes, qui leur causent des obstructions bientôt incurables. Après les grandes chaleurs, les pleurésies font de grands ravages, et l'esquinancie enlève encore plusieurs personnes, lorsque les froids très-supportables de l'hiver se font sentir. L'on prétend y avoir observé que la saignée est mortelle dans les pleurésies, si on la fait avant le troisième jour de la maladie, et que de tous ceux que l'on saigne le premier ou le second jour, aucun n'échappe. Au reste, la pleurésie est la maladie la plus ordinaire dans ces contrées, toutes les fois que le vent du midi, soufflant constamment, rend les hivers très-doux, et par-tout l'on y a la même opinion qu'à Milo, au sujet de la saignée.

La ville de Milo paroît avoir été bien bâtie ; mais ses maisons, à présent toutes délabrées, annoncent la désolation qui l'afflige. Les capucins françois y avoient un fort beau couvent ; ils l'ont abandonné et il est tout en ruiné. Il y avoit, dit-on, autrefois beaucoup de catholiques ; il n'en reste plus un seul, et le vicaire apostolique que l'on a continué à y nommer, sans ouailles comme sans envie d'être exposé aux maladies, s'est retiré à l'Argentière où son troupeau n'est guère plus considérable, mais où du moins il respire un air pur. L'église latine, consacrée aux saints Côme et Damien, s'est écroulée avec le catholicisme. Le temple principal des Grecs, dédié à Notre-Dame du Port, construit en 1664, est peu vaste, mais assez beau; les murs sont couverts de peintures qui représentent l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament. Dans une autre église grecque, appelée *Agio Karalobos*, l'on voit un *ex voto*, offert par le patron d'une barque françoise, il y a environ quatre-vingts ans : c'est un morceau de la quille de son vaisseau, percé par un grand cétacé, qui y laissa un fragment considérable de sa dent. Le navigateur le découvrit en faisant carener son navire dans un port de la Morée, et il s'empressa de le dépo-

ser à Milo, en signe de sa reconnoissance envers le ciel, qui l'avoit préservé du danger auquel les efforts de l'animal marin l'avoient exposé. Les Grecs qui regardent ce fait comme une chose miraculeuse, ont fait peindre sur ce morceau de bois l'image de la Vierge, et ils y attachent un si grand prix que l'on tenteroit vainement d'en faire l'acquisition.

Dans le temps où je voyageois à Milo, il y avoit une dame fort riche et qui joüissoit d'un grand crédit. *Kiera Prégoulina*, c'est le nom de cette dame, étoit mère de *Mavroyani*, alors drogman du fameux amiral *Hassanpacha*, investi depuis de la principauté de Moldavie, et ensuite décapité, suivant la coutume d'un gouvernement qui ne manque presque jamais de priver de la vie et de leur fortune ceux en qui il sembloit avoir le plus de confiance. Madame Prégoulina étoit riche; elle accueilloit fort bien les étrangers et les François en particulier: son jardin étoit assez agréable, et les artichauts qui y croissoient en abondance, m'ont paru les meilleurs que j'aie mangé de ma vie. Parvenue à un âge déjà avancé, elle vivoit dans la retraite, quoiqu'elle eût pu habiter Constantinople et y jouer un rôle; sa santé ne paroissoit point altérée par l'influence ma-

ligne du séjour de Milo, et elle m'assura à cette occasion que les femmes en souffroient beaucoup moins que les hommes.

Elle portoit, comme toutes ses compatriotes, le costume bizarre des femmes de l'Argentière, vêtement sans goût, sans grâces et qui, sans avantage pour la beauté, lui est au contraire extrêmement défavorable. L'on prétend que cette manière de s'habiller date de la plus haute antiquité, et qu'elle a été apportée de Sparte à Milo, qui est, comme l'on sait, une colonie lacédémonienne, et d'où elle s'est répandue avec divers changemens dans les îles voisines. Mais les savans les plus versés dans l'histoire ancienne, assurent positivement que l'habillement des filles spartiates étoit fort indécent, et qu'on les appeloit *phénomérides*, parce qu'elles n'avoient pas même le haut du genou couvert. Cependant l'ajustement des Miliotes ou des Miliennes, tout choquant, tout grotesque qu'il soit, ne blesse point la décence, puisqu'il enveloppe exactement toutes les parties du corps, et qu'il pèche plutôt par un excès contraire, en donnant en général une grosseur monstrueuse, en faisant disparoître la taille et en gâtant les plus belles formes; de sorte que « ces dames, dit plaisamment Tour-

nefort, quelques agrémens qu'elles aient, ne sont bonnes qu'à être représentées sur des écrans ou sur des éventails [1] ».

Ces femmes miliotes ont été dépeintes sous les mêmes traits d'une excessive galanterie que celles de l'Argentière : il y a toute apparence que l'on s'est trompé autrefois sur le compte des unes et des autres, et cette imputation est à présent une calomnie. Eh ! comment la coquetterie pourroit-elle fixer son séjour au milieu d'un désert infecté par des miasmes pestilentiels et que les étrangers redoutent de fréquenter ? On retrouve néanmoins, dans des ouvrages modernes, des traces d'une ancienne opinion que la plus légère observation devroit détruire. Un Anglois présume que la conduite de ces femmes de Milo, qui, dit-il, ne dégénèrent pas de la générosité de leurs mères envers les mariniers que la tempête a jetés sur les côtes, a inspiré à Homère l'idée de sa Calypso : mais M. Yrwin n'avoit vu Milo que du tillac de son vaisseau, où l'on égayoit par des contes la monotonie de la navigation. C'est à la même source qu'il puisoit les renseignemens qu'il a publiés sur les femmes de l'Argentière, et qu'il auroit

[1] Voyage au Levant, tome I, *in*-4°, page 150.

mieux fait d'y laisser : mais, ce qu'il en dit est assez curieux pour le rapporter ici, comme une preuve à ajouter à mille autres, des inconvéniens auxquels on s'expose lorsqu'on raconte sur parole. Ce voyageur répète d'abord ce que d'autres avoient répété avant lui, que l'Argentière est une île renommée par le libertinage des femmes, et que là est le sérail banal pour les mariniers du Levant : mais il ajoute, ce que personne n'avoit encore dit : que ces marins du Levant sont obligés de laisser leur progéniture pour le profit des mères, que celles-ci envoient les garçons très-jeunes sur les vaisseaux, et que les filles, parvenues à l'âge de puberté, succèdent à leurs vertueuses mères. Ce n'est pas encore tout, et ceci est une observation tout-à-fait neuve, qui appartient à M. Yrwin et que personne ne sera tenté de lui contester. « Les insulaires de l'Ar» gentière, dit-il, sont des femmes, excepté » un prêtre ou deux pour leur donner l'abso» lution de leurs crimes ». Qui la donnera au voyageur, pour nous avoir débité de pareils contes ?

L'on m'a fait voir, à quelque distance de la ville de Milo, une ouverture dans la terre, d'où il sortoit des vapeurs si meurtrières, qu'en

plaçant un animal seulement à l'entrée de ce soupirail, il tomboit mort sur-le-champ : quelques personnes aussi téméraires qu'ignorantes avoient tenté d'y descendre, et y avoient péri. M. de Choiseul-Gouffier, m'a-t-on dit, persuada aux habitans que de cette galerie souterraine émanoient les exhalaisons qui avoient fait de leur ville un champ de maladies et de mort. Ils l'ont bouchée; mais les miasmes délétères ayant apparemment d'autres issues, l'atmosphère n'en a pas moins été infectée.

A un peu plus d'une demi-lieue, au midi de la ville, il y a des bains chauds, ou plutôt une étuve naturelle formée par une source d'eau bouillante. Des bâtimens construits autour de cette source servoient autrefois à loger les malades qui y venoient de toutes parts; ces bâtimens ont subi le sort commun à tout ce qui existoit de beau et d'utile dans des contrées dont le sol se couvre depuis longtemps de ruines, et de tous les symptômes hideux de la destruction. Il ne reste plus qu'une petite galerie voûtée, au fond de laquelle un banc de pierre servoit de siége à une seule personne; l'on y est bientôt couvert de sueur et l'on y éprouve une chaleur suffocante. L'eau qui forme cette étuve située sur une colline,

descend sous terre vers le rivage, et on la retrouve sur le sable du port; elle y exhale une forte odeur de soufre, dépose un sédiment de couleur d'ocre, et on la voit encore bouillonner au fond de la mer, à la distance de dix ou douze pieds de la rive.

Assez près et au nord des bains, l'on rencontre une caverne formée dans un rocher d'une consistance légère et presque friable, au bout de laquelle est un petit lac d'eau chaude, mais dont la chaleur est assez modérée pour que l'on puisse s'y baigner; et l'on n'y trouve que de deux à quatre pieds d'eau. Les parois de cette caverne sont couvertes d'une couche épaisse de nitre qui s'y forme naturellement.

Ces bains, ces étuves sont des effets salutaires de l'embrasement général de l'intérieur de l'île; leur usage est très-propre à guérir les maladies de la peau, la paralysie et les douleurs de rhumatisme. Les Grecs les connoissoient du temps d'Hippocrate qui y envoyoit des malades, et quelques-uns y viennent encore de nos jours y chercher un soulagement à leurs maux. Mais ces sortes de faveurs d'une effrayante combustion ne peuvent entrer en comparaison avec la foule de maladies qui, lui devant son origine, se répandent

sur un sol dont elles semblent devoir bientôt éloigner les hommes ; car leur funeste influence paroît s'accroître avec le temps, et elle a gagné des cantons qui naguère en étoient à l'abri. Ce n'est même que depuis environ un siècle qu'elle a pris ce caractère de malignité qui n'avoit point frappé les anciens. En effet, leurs écrits sont remplis des louanges qu'ils font de l'île de Mélos, de l'abondance de ses productions et de son incomparable fertilité [1] ; mais ils ne parlent point de l'insalubrité de l'air qu'on y respire.

C'est une des îles les plus grandes et les plus élevées de cette partie méridionale de l'Archipel : Pline a dit que c'étoit aussi la plus ronde de toutes [2] ; elle a environ douze lieues de circuit. Le soufre que l'on en tiroit passoit pour le meilleur, et son alun étoit le plus estimé après celui d'Egypte. Les anciens attribuoient à cet alun de Milo la propriété d'empêcher les femmes de concevoir, et Dioscoride ne craint

[1] Théophraste, en vantant la prodigieuse fécondité du terroir de Milo, ajoute que la végétation y a tant de vigueur, que du blé, ou tout autre grain que l'on y sème, y mûrit au bout de trente jours, ce qui est trop difficile à croire.

[2] Hist. nat. lib. IV, cap. XII.

pas de l'assurer [1]. Le soufre natif y est encore fort abondant et se montre même à la superficie de la terre ; mais il n'entre plus dans le commerce, non plus que l'alun, quoique leur extraction, par sa grande facilité, n'occasionnât presqu'aucune dépense. On ne peut s'étonner de cet abandon, lorsque l'on réfléchit que plusieurs autres branches de commerce, beaucoup plus importantes, ont été délaissées dans des pays dont elles feroient encore la richesse, si l'on osoit en tirer parti.

L'alun de roche se trouve ordinairement à Milo, dans des excavations naturelles, où il se forme abondamment et plus beau et plus pur que le sel de la même espèce, produit par notre art. Je suis entré dans une de ces grottes spacieuses et échauffées par les feux souterrains, située sur le penchant d'une montagne escarpée. Le rocher dans lequel elle est creusée est entièrement calciné ; l'intérieur offre une grande quantité de gros morceaux d'alun incrustés dans les parois de la grotte, et que l'on ne peut en détacher qu'à l'aide d'un instrument de fer. Ce même sel se montre aussi en efflorescence, et, dans cet état, il présente des cristallisations en petits bouquets de diffé-

[1] Hist. nat. lib. V, cap. CXXIII.

rentes configurations. L'alun de plume s'y fait encore remarquer en abondance ; il pend de la voûte en filets soyeux et brillans. J'ai observé que les pierres de l'entrée de cette grotte alumineuse avoient été tellement brûlées, qu'avec les doigts seuls il étoit facile de les écraser et de les réduire en poussière.

Des navires viennent encore charger à Milo une grande quantité de ces laves solides dont on fait des meules de moulin, et que l'on transporte dans plusieurs contrées du Levant, et particulièrement en Egypte et à Constantinople. Ces carrières de pierres meulières étoient connues et exploitées par les anciens ; et comme la meule de moulin s'appeloit en grec *mylias*, quelques érudits ont cru trouver dans ce mot l'étymologie du nom de *Mélos*, que l'on a donné à l'île.

Au fond du port l'on a pratiqué des bassins que l'on remplit d'eau de mer ; l'évaporation n'y laisse pendant les grandes chaleurs que le sel qui s'y cristallise. Ces salines naturelles ont été d'un grand produit ; elles sont aujourd'hui dans un état de délabrement qui les rend peu profitables.

L'île contient également beaucoup de mines

de fer et de pyrites ferrugineuses, mais on n'en tire aucun parti. Sur le bord de la mer, à gauche du port, il y a un sable noir et ferrugineux. L'on y trouvoit aussi des sardoines dont on ne parle plus à présent, parce que, sous une tyrannie formidable, parler de ses richesses, c'est se livrer aux persécutions et souvent à une perte certaine. Olivier et Bruguières y ont découvert la pouzzolane comme aux îles de l'Argentière et de Santorin : il est certain que d'autres substances précieuses ou utiles se présenteroient aux travaux d'hommes industrieux et délivrés des fers dont sont chargés les habitans actuels. Sous une administration libérale, l'île de Milo pourroit même cesser d'être un séjour mal-sain ; quelques précautions, quelques ouvrages peu considérables suffiroient vraisemblablement à cette amélioration que l'humanité réclame inutilement de gens qui en méconnoissent la voix : aussi ne doit-on l'attendre ni du gouvernement des Turcs, ni des malheureux qui sont devenus leurs esclaves, plutôt que leurs sujets.

Plusieurs galeries souterraines se trouvent à quelque distance du port ; elles sont creusées

dans le roc à une assez grande profondeur. L'on descend dans quelques-unes de ces galeries par une rampe taillée en limaçon. L'entrée en est à présent fort pénible ; on est obligé de s'y traîner sur les mains et les genoux à travers des monceaux de pierres. Le long de la rampe l'on remarque de petits enfoncemens pratiqués dans la pierre, destinés sans doute à recevoir des lampes pour éclairer ces lieux obscurs et funèbres ; car il y a beaucoup d'apparence qu'ils étoient consacrés à la sépulture des Miliotes.

L'on voit encore d'autres catacombes à l'opposite de celles-ci, mais moins grandes et moins profondes. Pour y entrer, après avoir marché pendant quelques instans sur un plan incliné, l'on rencontre quelques larges degrés par lesquels on monte à une salle spacieuse; au fond est une espèce de banc taillé dans le roc, et autour plusieurs petites chambres. L'entrée de ce dernier souterrain est dans une masse de pierres entièrement calcinées ; elles sont légères, spongieuses, comme presque toutes celles de l'île, et sur-tout comme les rochers qui l'entourent, exposés à l'action d'un long et immense incendie que tous les efforts

des hommes ne pourroient éteindre. Ils présentent sur une île fumante et dont le sol repose sur de vastes fournaises embrasées, l'image de la combustion et l'annonce de quelque bouleversement considérable, et peut-être d'une destruction totale.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXIII.

PORT DE MILO. — ANSE DE PATRICHA. — COMBAT DE LA FRÉGATE *LA MIGNONNE*, CONTRE DEUX CUTTERS ANGLOIS. — PORT DE MILO. — SIFOUR. — RUINES. — ANTI-MILO. — EAU PURGATIVE. — EAU ALUMINEUSE. — TREMBLEMENS DE TERRE. — FROID. — ORAGE. — REMÈDES CONTRE LA MORSURE DES SERPENS. — PSYLLES. — SERPENS.

L'ILE de Milo est partagée dans son milieu, et dans presque toute sa largeur, par une baie profonde qui, suivant la remarque de quelques anciens, plus juste que celle de Pline, lui donne la forme d'un arc. C'est l'un des plus beaux ports de la Méditerranée, assez spacieux pour contenir une flotte navale, et pour en tenir les vaisseaux à l'abri de tous les vents. Le mouillage y est excellent; le plus ordinaire est dans le fond même du golfe, par le travers des catacombes, et plus près de la côte orientale; les ancres se fixent aisément dans un sable fin, et l'on s'y

arrête à douze ou à dix-huit brasses d'eau. Les petits bâtimens peuvent s'approcher davantage de la côte, et y porter des amarres sur les rochers d'une des grottes.

Un autre mouillage plus commode et plus tranquille encore, est sur la côte occidentale, dans une anse appelée *Patricha.* Presqu'entièrement enfermés, les vaisseaux n'y ressentent point l'action des vents ni celle de la mer du nord-ouest, qui vient quelquefois se développer avec quelque violence sur la plage du fond du port, et ne peut entrer dans cet enfoncement défendu par une pointe avancée, sur laquelle s'élève une petite montagne de roche. C'est là qu'en 1780, la frégate *la Mignonne*, commandée par d'Entrecasteaux, et escortant un convoi de plus de soixante voiles, soutint un combat contre deux cutters anglois, qui vinrent l'y attaquer.

Le convoi avoit rencontré ces deux cutters, qui appartenoient à la flotte de l'amiral Keppel, dans le canal de Malte; ils le suivirent, et pendant les nuits ils y répandoient le désordre. La frégate ne pouvant les contenir tous deux à la fois, lorsqu'elle couroit sur l'un, l'autre menaçoit d'un autre côté

les bâtimens marchands; l'artillerie devenoit même inutile, elle n'auroit nui qu'à nos propres vaisseaux ; et l'on regarda comme une preuve de l'activité, et en même temps de l'habileté des manœuvres de *la Mignonne*, que six vaisseaux seulement fussent tombés dans les mains de l'ennemi; mais il ne les conserva pas long-temps. Entré dans l'Archipel, le convoi sembloit voguer à pleines voiles vers Smyrne; les cutters anglois, dont la marche étoit supérieure, étoient en avant, et s'attendoient à faire de nouvelles attaques pendant la nuit; leurs prises les suivoient. Déjà cette flotte de vaisseaux ennemis, qui sembloient naviguer de concert, avoit dépassé l'embouchure du port de Milo, lorsque *la Mignonne*, après avoir commandé par ses signaux différentes évolutions, ordonna de donner dans le port; et par ce mouvement, elle se trouva placée entre les cutters et le convoi; et très-près des vaisseaux capturés. Ceux-ci, qui pour la plupart n'étoient pas amarinés, se hâtèrent de se rapprocher de la frégate, et le plus grand sur lequel les Anglois avoient jeté un lieutenant et treize hommes, fut repris sans que l'ennemi, trop éloigné, pût lui porter des secours.

Le convoi mouilla dans l'anse de Patricha : le lendemain matin, nous croyant en toute sûreté dans un port d'une nation neutre, nous nous disposions à faire une promenade à terre ; déjà quelques officiers étoient partis le matin pour la chasse, lorsque l'on aperçut au large les deux cutters faisant voile pour entrer dans la baie. Ils y entrèrent en effet ; mais quoique nous ne pussions penser que ce fût dans la vue de nous attaquer, nous prîmes les précautions que la prudence exigeoit ; la frégate s'embossa, et dans cette position, elle couvroit la totalité des navires de commerce enfoncés dans l'anse.

Chacun des bâtimens ennemis étoit plus fort que *la Mignonne*, non pas peut-être en équipage dont le nombre nous devenoit inutile en cette occasion, ni par la quantité de canons, mais par le calibre des pièces, qui sur la frégate françoise ne portoient que huit livres de balle, au lieu que les cutters avoient des canons de douze en batterie. Nous avions tout lieu de penser que ces vaisseaux jeteroient l'ancre dans le fond du golfe ; mais ils n'en avoient pas l'intention : ils se tinrent sous voile, par le travers de la frégate, en courant des bordées et venant l'un après l'autre virer

de bord à sa poupe, assez près pour toucher le pavillon qui flottoit à l'arrière. Ces insultes réitérées devoient être regardées comme d'insolentes provocations et comme une attaque réelle, de la part de gens audacieux, sans respect pour les droits des nations. Il étoit impossible de tolérer plus long-temps de pareils outrages à l'honneur du pavillon ; la frégate fit feu ; et ce qui nous prouva que l'ennemi n'avoit eu d'autre dessein que de nous forcer à commencer les hostilités, comme si elles ne consistoient qu'en coups de canon, c'est qu'à l'instant même de notre première volée, il riposta avec une promptitude et une vivacité incroyables. Le combat s'engagea avec beaucoup d'acharnement ; nous avions à éprouver successivement le feu de quatre batteries, et nous n'en avions qu'une à leur opposer, puisque l'autre étoit tournée vers la terre ; encore deux pièces de la batterie agissante étoient la plupart du temps dans l'inaction, parce qu'une langue de terre les masquoit. Mais notre artillerie étoit mieux servie ; elle avoit aussi l'avantage de tirer sur un point fixe, tandis que les coups des vaisseaux ennemis, toujours sous voile, devenoient plus incertains. Enfin, après quatre heures de combat,

les cutters très-maltraités se retirèrent et sortirent du port pour ne plus reparoître. Nous sumes depuis qu'ils avoient perdu beaucoup de monde, et que, prêts à couler bas, ils avoient été forcés de se radouber.

Je ne dois pas omettre un trait qui peut donner une idée du peu de délicatesse, j'ai presque dit de la férocité des officiers qui montoient ces cutters. Nos gardes-marine qui étoient à la chasse, se hâtèrent au premier coup de canon de se rapprocher du rivage; on ne put leur envoyer le canot pendant le combat, et ils s'assirent sur des rochers à mi-côte, simples spectateurs de l'engagement. Poussés par le dépit de voir échouer leur entreprise téméraire autant que contraire aux loix de la guerre, les ennemis eurent la lâcheté de diriger sur ces jeunes gens qu'ils reconnurent à leur uniforme, plusieurs bordées qui les couvrirent d'éclats de rocher.

Après un attentat aussi manifeste contre les loix des nations et de l'humanité, nous devions nous attendre à de nouvelles entreprises de la part des Anglois. D'Entrecasteaux me chargea d'élever une batterie au haut du morne au pied duquel la frégate étoit mouillée : on désarma le côté du vaisseau qui

regardoit la terre ; les canons furent traînés sur une surface escarpée et toute hérissée de roches, avec cet emportement du courage qui distingue les guerriers françois, et bientôt l'on vit transformer le rocher en un fortin capable de résister à des forces navales.

Ces précautions ne rassurèrent pas d'Entrecasteaux ; il craignit un rassemblement de forces supérieures, et même la perfidie des Grecs : il fit, pendant une nuit, rembarquer les canons à la hâte, et rétrograder la flottille en la conduisant sous le canon du fort de la Sude dans l'île de Candie. J'avois joint *la Mignonne* dans l'anse de Patricha ; et depuis son départ, j'en suivis la destination et ne la quittai plus. Mais je reviens à l'île de Milo.

L'entrée du port regarde le nord-ouest. Elle est fort large, et les vaisseaux peuvent approcher de très-près et sans risque les côtes qui la forment ; ils ont à tribord le cap *Vani*, et à bâbord le cap *Lakida :* le golfe se resserre ensuite entre les caps *San-Dimitri* et *Bombarda*. Sur ce dernier, une haute montagne, formée en pain de sucre, porte à sa cime un village auquel on a donné le nom de *Sifour ;* il est entouré de murailles,

qui lui ont valu l'épithète de château, en grec *castro*, quoiqu'a l'exception de cette simple et foible enceinte, il n'offre rien qui ressemble à une forteresse. C'est à Sifour que demeurent les pilotes de l'Archipel. L'air y est pur et sain ; les vapeurs pestilentielles de la plaine ne l'atteignent pas de leur influence meurtrière ; aussi ce lieu est plus peuplé que la capitale de Milo, et les habitans présentent sur tout leur extérieur les signes de la vigueur et de la santé, qui manquent à leurs malheureux compatriotes.

Du haut de cette pointe étroite de montagne, sur laquelle est bâti le village escarpé de Sifour, la vue embrasse une vaste étendue : d'un côté elle découvre les montagnes de l'Attique, les champs d'Argos et les terres de l'antique Laconie, au midi, les monts célèbres de la Crète, et sur les autres parties de l'horizon, les îles nombreuses de l'Archipel qui semblent flotter sur les eaux. Il y a toute apparence qu'autrefois le lieu principal de l'île de Milo étoit vers l'emplacement de Sifour, puisque toutes les anciennes habitations de l'Archipel sont construites sur les éminences les plus élevées, et dont l'accès est le plus rude. Des querelles

sans cesse renaissantes d'une peuplade à une autre, mettoient dans la nécessité d'être continuellement en garde contre un ennemi dont la principale tactique, d'après le génie de la nation entière, consistoit en ruse et en surprise, et on découvroit aisément son approche du haut de montagnes qu'aucune autre ne domine. Ces pointes de roches, élancées vers le ciel, étoient par leur situation faciles à défendre, et très-propres à arrêter l'ennemi et à repousser ses attaques. D'ailleurs, dans un pays où toutes les opinions religieuses se rapportoient à la théogonie, les hommes placés, fort au-dessus du niveau du sol, se croyoient plus près des dieux, et pensoient en être plus sûrement écoutés. Ce n'est que lorsque les dissentions ont laissé quelques intervalles dont les arts et le commerce ont pu s'emparer, que les peuples se sont rapprochés des plaines et des côtes basses, où ils pouvoient se livrer avec plus d'aisance et de succès au commerce et à tous les genres d'industrie.

Et ce qui prouve que la position de Sifour a été également habitée par les anciens, c'est que l'on y voit des débris considérables, des pans de murailles renversés, des fragmens de

colonnes de marbre de Paros, et des galeries souterraines, antiques catacombes, où des fouilles légères, mais secrètes, font journellement découvrir des inscriptions funéraires, des vases, des idoles, des médailles, etc. Tout annonce les restes d'une ville considérable. Sur un large fragment de frise, on lit encore, en gros caractères très-bien conservés,

ΣΑΒΕΙΝΟΣΟΠΥ

c'est-à-dire *Sabinus*, fils de *Py*... Le reste manque.

Un îlot désert et fort élevé au-dessus de la surface des eaux, paroît vis-à-vis de l'entrée du port; c'est un fragment de nombreux débris d'une terre antique, déchirée de toutes parts : les Grecs l'appellent *Remomilo*, et nos navigateurs *Anti-Milo* ou *Anti-Mile*.

Près de Sifour, une fontaine d'une eau presque tiède et d'une saveur fade et nauséabonde, sort d'une éminence vers le bord de la mer ; c'est à cette pharmacie naturelle que les Grecs vont puiser leurs potions purgatives, et quelques verres de cette eau produisent l'effet d'une médecine. C'est le pays aux eaux chaudes et imprégnées de subs-

tances étrangères ; il y en a très-peu de bonnes à boire ; et cette rareté d'eaux pures et saines contribue, sans doute, aux maladies dont les habitans sont accablés, à l'exception de ceux de Sifour, qui peuvent s'abreuver d'eau limpide.

Au côté opposé de Sifour, c'est-à-dire à la partie occidentale de l'île, on trouve une source d'eau alumineuse tellement chargée d'alun, qu'elle le dépose sur la surface du terrain qu'elle arrose.

Les vapeurs enflammées du sein de la terre s'exhalent par une si grande quantité de soupiraux ; elles restent si peu concentrées dans les cavernes, où des feux brûlent sans relâche, que le sol de l'île de Milo n'est point, comme on pourroit le croire, ébranlé fréquemment par des commotions souterraines. Pendant les années 1779 et 1780, l'on ne ressentit dans l'île de Milo et dans celle de l'Argentière, qui a toujours partagé le sort politique de la première, comme elle partage les effets d'un vaste embrasement de la nature ; l'on ne ressentit, dis-je, que deux légères secousses de tremblement de terre : le premier, pendant la nuit du 6 au 7 janvier, par un temps calme, mais à la suite de qua-

rante jours de vent impétueux du nord; le second au 6 décembre, par un ouragan du sud-ouest, qui, à l'instant même de la secousse, passa au nord avec une égale fureur. Mais ce qui est remarquable, c'est que ces deux commotions furent beaucoup plus sensibles dans l'île de Candie, où quelques maisons furent renversées, des édifices endommagés et des hommes jetés à terre. Des communications formées à d'immenses profondeurs, étendent au loin l'incendie dont les entrailles du globe sont dévorées, établissent une suite de galeries se prolongeant en tout sens, et menaçant peut-être la surface de la terre de nouveaux bouleversemens, et les hommes d'une nouvelle destruction.

Cette même année 1779 fut encore remarquable dans l'Archipel, par la durée et la violence du vent du nord, et par le froid extraordinaire pour ces parages, que l'on y éprouva. Les montagnes des continens voisins étoient couvertes d'une grande quantité de neige, et il gela assez fortement dans les îles de Milo et de l'Argentière, où je me trouvois alors. La glace y avoit, en quelques endroits, plus d'un pouce d'épaisseur, et pouvoit passer pour un prodige, dans des lieux où l'on peut presque

dire qu'il ne gèle jamais. Les plus anciens habitans ne se souvenoient pas d'avoir vu une gelée aussi forte. Il en fit une dans l'hiver de 1768 à 1769, mais elle fut extrêmement légère, comparée à celle de 1779. Aussi la surprise des Grecs, émerveillés à la vue des diverses formes des glaçons suspendus aux maisons et aux arbres, étoit vraiment plaisante ; ils en cassoient les fragmens qui leur paroissoient les plus curieux, les portoient le long des rues sur des plats, en poussant des cris d'admiration ; enfin tous témoignoient, d'une manière non équivoque, qu'ils voyoient de la glace pour la première fois. Elle ne dura pas long-temps, et dans les vingt-quatre heures, un soleil doux vint dissiper ces tristes, mais peu durables symptômes d'un hiver rigoureux, et commencer à réchauffer la terre étonnée d'un refroidissement qui lui est étranger.

Des vents impétueux, des ouragans, des météores extraordinaires, signalèrent également, dans le Levant, l'année 1779. Ce dérangement de l'atmosphère tenoit, sans doute, à des causes éloignées que je n'ai pas connues, telles que de violentes commotions, ou de grands bouleversemens dans quelques parties

du globe. La mer participoit à cet état de dérangement de l'air et de la température; des naufrages couvrirent de leurs débris, les vagues creusées par la force des vents. Je fus témoin, au commencement d'un hiver si agité et présentant plusieurs phénomènes; je fus témoin, dis-je, du plus violent orage que j'aie vu de ma vie; il eut lieu à deux heures du soir, pendant mon séjour à l'Argentière. Le vent souffloit d'abord du sud-ouest avec une grande force; le ciel étoit couvert et la pluie avoit été presque continuelle : les nuages étoient devenus moins épais depuis dix heures du matin; mais l'arc de l'horizon au sud-ouest se noircissoit, d'une manière effrayante, de nuages amoncelés, avant-coureurs de la tempête. Le vent passa bientôt dans cette partie; une obscurité presque totale se répandit dans l'atmosphère, et des montagnes de nues d'une teinte verdâtre s'avancèrent avec rapidité; de longues traînées de feu les partageoient en tous sens, et le tonnerre ne cessoit de gronder, mais sourdement et sans éclats. Une trombe, dont la forme étoit celle d'un cylindre évasé aux deux bouts, joignoit la mer aux nuages; les eaux bouillonnoient à sa base, que j'évaluai à un demi-quart de

lieue de circonférence, et elle marchoit avec une vîtesse extrême. Arrivé au-dessus de l'île, l'orage devint terrible ; l'impétuosité du vent brisa plusieurs moulins à vent ; la foudre éclatoit de tous côtés ; une grêle effroyable, dont les grains avoient la grosseur d'une noix ordinaire, fondit avec une force épouvantable : la nature paroissoit prête à s'abîmer, et la consternation régnoit dans tous les esprits ; une pluie averse succéda à cette scène d'épouvante, et le vent qui sauta au nord, poussa les restes de la tempête vers d'autres rivages.

Pendant le peu de temps que je passai à Sifour, je vis un enfant qui avoit été mordu par une vipère ou un serpent venimeux, au bas de la jambe, depuis deux ou trois heures : on me l'apporta dans la confiance que je pourrois lui donner quelque secours. La jambe et le pied étoient très-enflés, très-durs et d'une couleur bleuâtre ; l'enfant souffroit de grandes douleurs ; la plaie ne paroissoit plus, et on n'en distinguoit la place que par une enflure plus forte, et par des douleurs plus vives que l'on occasionnoit en la touchant. J'avois éprouvé en plusieurs occasions, et particulièrement à la Guiane, où les serpens sont

aussi nombreux que redoutables, l'efficacité de l'eau de Luce pour préserver de leur venin : j'en fis avaler quelques gouttes à l'enfant, dans un demi-verre de vin; et après des scarifications sur l'endroit de la morsure, j'y appliquai une compresse imbibée de cette même eau, que l'on sait être composée d'alkali volatil et d'huile de succin. Quatre heures après, l'enflure étoit considérablement diminuée; l'enfant ne ressentoit plus aucune douleur, et se trouvoit dans l'état le plus tranquille ; je renouvelai la compresse d'eau de Luce, et renvoyai le petit malade, en recommandant qu'on ne le tourmentât point, et sur-tout qu'on ne lui fît aucune espèce de remède.

Mais ces recommandations furent vaines : à peine l'enfant fut-il sorti de la maison que j'habitois, que de vieilles femmes, exerçant exclusivement l'empyrisme, persuadèrent au père du petit malade, que les remèdes des *Francs* ne valoient rien, et même pouvoient être pernicieux aux Orientaux, Il est à remarquer que c'est là précisément le langage du fanatique et orgueilleux mahométan, qui, fier tout à la fois et ignorant, dédaigne également les hommes et les choses qui sont hors

hors de sa religion et de ses coutumes; mais il n'est pas étonnant que l'esclave tienne le même langage que le tyran.

L'avis des vieilles empiriques fut écouté; l'enfant dormoit, on le réveilla; la compresse d'eau de Luce fut enlevée. On taillada la plaie à grands coups de rasoir, et l'on fit deux ligatures, l'une au gras de la jambe, et l'autre au milieu de la cuisse, avec deux petites cordes tellement serrées, que le malheureux qu'on laissa passer ainsi la nuit, avoit le lendemain matin une enflure si extraordinaire à la cuisse et à la jambe, que les ligatures étoient débordées et recouvertes par les chairs, dures, enflammées et excessivement douloureuses, au point qu'une mouche qui se posoit sur la jambe, faisoit jeter les hauts cris au malade. Une fièvre ardente, le délire le tourmentoient, et son état de péril avoit décidé les parens à me l'apporter encore, contre l'avis des cruels médecins femelles. Mon premier soin fut de couper les cordes dont l'effet faisoit frémir: mais lorsqu'en visitant la plaie, je reconnus que l'on avoit coupé la chair avec si peu de précaution que le muscle en étoit offensé, que de plus, on avoit appliqué sur

la plaie un cataplasme qui avoit déterminé la suppuration, et qu'eu égard à l'état excessif d'inflammation de la jambe et de la cuisse, et à la grande chaleur de l'atmosphère, cette suppuration pouvoit entraîner les accidens les plus graves, je renvoyai le malade, et ne voulus plus m'en mêler.

Malgré la mauvaise issue de cet accident, il est certain que les ligatures, des taillades plutôt que des scarifications, les emplâtres suppuratifs ont produit tout le mal, puisque l'enflure étoit beaucoup diminuée, et la douleur entièrement dissipée, par l'usage de l'eau de Luce appliquée en topique et prise intérieurement; et c'est un effet qu'elle ne manque pas d'opérer, quand on s'en sert à propos en pareille circonstance.

Les remèdes que les Grecs emploient communément pour guérir la morsure des serpens, consistent en cataplasmes de plantes émollientes, et propres à faire suppurer. Le laiteron passe parmi eux pour posséder particulièrement une vertu spécifique contre cette sorte de venin. Mais ce traitement est fort long; il dure souvent pendant deux mois, et jamais moins d'un : il ne réussit pas non plus toujours, et la mort vient assez fréquem-

ment enlever le malade aux tourmens que cette manière de le traiter lui fait endurer.

L'Orient fut de tous les temps le pays des enchanteurs : des hommes se vantant d'avoir la puissance de charmer les serpens, de braver leur morsure et leur venin, de les rendre dociles à leur voix, y ont existé autrefois, sous le nom de *psylles*, et l'on y trouve encore des gens qui prétendent avoir hérité de leurs secrets. J'ai connu un de ces savans dans ce genre de fascination; c'étoit bien le plus ignorant et le plus sot des Grecs : son secret consistoit principalement en treize paroles, qu'il falloit prononcer à la vue des serpens. Il me disoit encore que, pour se garantir des suites de la morsure de ces reptiles, il falloit tâcher d'en prendre un vivant, avec la précaution de le saisir étroitement au cou, de manière à l'empêcher de mordre, et de ne pas s'inquiéter de son corps et de sa queue, dont les contours serrent fortement le bras. On doit lui passer ensuite au cou un nœud coulant fait avec du gros fil, et le serrer par gradations jusqu'à ce que l'animal soit étouffé. Lorsqu'il est prêt à mourir, on l'ouvre et on arrache sa graisse, dont on se frotte les mains; alors, me disoit mon psylle

moderne, l'on n'a plus rien à craindre de la morsure de toutes les espèces de serpens.

Quoique l'on m'ait assuré et que j'aie toute raison de croire que les serpens sont communs dans les îles de la Grèce, je n'y en ai jamais rencontrés ; de sorte que je ne puis dire quelles sont les espèces que l'on y trouve ; il y en a, m'a-t-on dit, de très-gros et de plus de sept pieds de long. Ces reptiles, dont plusieurs distillent de leurs dents canines un venin très-subtil, se retirent dans des trous sous les pierres et les ruines pendant l'hiver : ils reparoissent au printemps et s'introduisent même jusque dans les maisons. L'on recherche, à cette époque, la peau dont ils se sont dépouillés, et, en la portant sur son chapeau, on se croit à l'abri de leur morsure. L'on prétend encore que, pour les éloigner des maisons, il suffit d'y brûler de la corne de cerf, dont l'odeur leur est, dit-on, insupportable.

CHAPITRE XXXIV.

ILE DE POLICANDRE. — ILE DE SIKINO. — PANAGIA DE CARDIOLISSA. — ILE DE SIPHANTO ; SES MINES ; SES PRODUCTIONS ; SES HABITANS. — CHÈVRE. — STRONGYLO ET DESPOTICO. — ANTIPAROS. — GROTTE D'ANTIPAROS. — ILE DE PAROS ; SES PORTS. — RADE DE NAUSSA. — ETABLISSEMENT DES RUSSES DANS CETTE RADE.

SI, depuis l'île de Milo, on navigue à l'est, en inclinant un peu vers le sud, on ne tarde pas à rencontrer l'île de *Policandre*, qui n'en est qu'à sept ou huit lieues. Elle portoit autrefois le nom de *Pholegandros*, et le poète Aratus y ajouta l'épithète *ferrea*, pour donner, en un seul mot l'idée de son sol rude, pierreux, et, pour ainsi dire, tout de fer. La côte n'offre aucun port aux vaisseaux qui s'en approchent ; sa population est peu nombreuse et resserrée dans un village fermé par des murailles, et près duquel s'élève fort haut un rocher d'un aspect effrayant. La vigne qui croît entre les pierres y donne du bon vin ; mais

l'agriculture y trouve peu d'espaces qui lui soient propres. On y cultive dans quelques cantons le blé et le coton, et l'on y fabrique avec cette dernière denrée d'assez belles toiles. Le gibier se plaît sur ce territoire scabreux, et les oiseaux de passage en font leur principal rendez-vous dans leurs migrations régulières.

Plus loin est *Sikino*, île de la même grandeur à peu près que Policandre, mais d'un territoire moins âpre et plus fertile. Les anciens l'appeloient *Zikenos* et *Sycinus*, du nom de Sykinus, fils d'une nymphe et de Thoas roi de Lemnos. On l'appela aussi *Œnoë*, l'île au vin, à cause de la fertilité de ses vignes, et de l'excellence de ses raisins. Il n'y a point de port; les bateaux du pays s'arrêtent au bas du bourg, à une plage de sable très-étroite, sur laquelle on est obligé de les tirer à terre entre deux masses énormes de roches taillées à pic et comme suspendues au-dessus des eaux de la mer. Le bourg ou le village, enfermé de murailles comme presque tous ceux des mêmes contrées, est bâti sur une de ces roches énormes, et la population, malgré la bonté du terroir de l'île, n'y est guère plus considérable qu'à Policandre, parce que les

mêmes causes ou les mêmes vices de l'administration y règnent, ainsi que dans les autres îles.

Entre Sikino et Policandre est un écueil, reste des terres qui les unissoient. Une chapelle dédiée à la Vierge, où les Grecs viennent apporter leurs offrandes aux grandes fêtes de l'année, est bâtie sur un îlot qui n'est habité qu'aux époques de ces réunions religieuses; on l'appelle *Panagia*, ou Notre-Dame de *Cardiolissa*.

L'île de Siphanto est au nord et très-près de l'Argentière. Elle fut autrefois florissante, sous le nom de *Siphnos*; elle passoit même pour la plus riche de l'Archipel, à cause des mines d'or et d'argent qui s'y trouvoient et dont la dixme seule a fourni au temple d'Apollon à Delphes, le plus riche trésor que l'on eût vu. Ces mines deshonorèrent les Siphniens, en même temps qu'elles les enrichirent; et comme si une trop grande opulence ne pouvoit exister sans la corruption des mœurs et la duplicité du caractère, ces vices de la dépravation furent tellement communs à Siphnos, qu'ils servoient dans toute la Grèce de terme de comparaison, lorsqu'il s'agissoit de peindre des mœurs décriées ou la perfidie dans les actions.

Aujourd'hui les trésors que la terre recèle dans son sein, demeurent ignorées; ils attendent des mains sages et éclairées pour être découverts de nouveau, et devenir encore une source de richesses pour une île qui figure à présent, mais avec moins de nudité que beaucoup d'autres, dans le tableau de la misère commune à toutes ces contrées.

Les mines d'or et d'argent ne sont pas les seules de Siphanto; il y en a de très-abondantes en plomb, en fer et en aimant. Ses montagnes contiennent aussi des carrières de très-beau marbre, et les anciens parlent d'une espèce de pierre fort tendre, dont on fabriquoit des vases que l'on transportoit dans toute la Grèce, et que l'on ne connoît plus de nos jours; en sorte que l'île de Siphanto seroit encore la plus riche de l'Archipel, si elle cessoit d'être soumise à un gouvernement qui l'écrase de sa main de fer. C'est aussi l'une des plus agréables et des plus riantes; l'air y est pur et sain; les campagnes s'y décorent de la variété de parure qu'elle doit à de faciles travaux, et l'excellente qualité de leurs productions y est un autre bienfait précieux de la nature. La soie, le coton, les figues, l'huile, la cire et quelques autres denrées

d'une moindre importance, y composent les récoltes et le commerce, et il est aisé de juger combien elles pourroient être augmentées, soit par d'autres genres de culture, soit par une plus grande abondance dans les récoltes. L'industrie actuelle suffit pour montrer ce qu'elle deviendroit dans des circonstances plus propices. L'on y fait de belles toiles de coton, des chapeaux de paille, etc.

Les habitans de Siphanto sont doux et hospitaliers : les femmes y sont belles; mais leur ajustement, qui approche trop de celui de leurs voisines de l'Argentière et de Milo, leur ôte beaucoup de leurs charmes.

Cette île n'a point de ports, si ce n'est pour de petits bâtimens; le lieu le plus considérable, que l'on nomme *Seraï*, est construit sur des rochers escarpés, qui ne laissent au-dessous du bourg qu'une très-petite anse où les bateaux jettent l'ancre, mais non pas pour long-temps, parce que si le vent du nord les y surprenoit, ils seroient bientôt brisés à la côte : l'on se hâte de tirer à terre ceux du pays aussitôt qu'ils sont déchargés.

Il y avoit à Siphanto un médecin grec, dont la science consistoit en un recueil de recettes qu'il appliquoit à tout propos. Ses com-

patriotes n'avoient pas en lui une grande confiance ; aussi passoit-il presque tout son temps à parcourir les îles voisines et à y chercher des malades plus confians : c'étoit, du reste, un excellent homme, très-obligeant et fort ami des François. Je vis chez lui une chèvre de la belle race que l'on nourrit à Santorin ; elle vivoit familièrement dans sa maison, alloit par-tout sans causer le moindre dommage, et s'accommodoit également de pain, de viande, de poisson salé, etc. etc. ; mais elle étoit d'une délicatesse extrême pour la propreté : si en mangeant elle laissoit tomber quelque morceau, elle ne l'amassoit pas ; et si on lui présentoit de ce qu'elle aimoit le mieux en le tenant à la bouche, elle refusoit d'y toucher. Ces petits faits dont j'ai été témoin, et qui sont la preuve de l'instinct de propreté naturelle aux chèvres, et de celle qu'elles exigent dans l'état de domesticité, ne sont pas sans quelqu'intérêt pour l'histoire naturelle, et même pour l'économie rurale, parce qu'ils servent à la diriger dans la manière d'élever les animaux, la plus conforme à leurs habitudes, et par conséquent la plus profitable. Du reste, cette chèvre du médecin de Siphanto étoit d'un fort bon rapport, tant

par la quantité de son lait, que par le nombre de ses chevreaux.

Sur le même plan que Siphanto, de l'occident à l'orient, l'on trouve rangées les îles d'*Antiparos*, de *Paros* et de *Naxie*, toutes trois célèbres et encore fort remarquables. Je ne parle pas de ces deux îlots en avant et détachés de la première de ces îles, et dont le plus petit, comme le plus avancé vers l'occident, porte le nom de *Strongylo*, et l'autre celui de *Despotico*. Tous deux sont inhabités; ils ne sont pas néanmoins inutiles, par le bon ancrage qu'ils offrent aux plus gros vaisseaux, au milieu du canal qui les sépare de l'île d'Antiparos.

Cette dernière île, étroite et longue, dans la direction du nord-est au sud-est, est l'ancienne *Olyaros*, colonie des Sidoniens. Son sol que l'on pourroit mieux cultiver, est assez fertile: il n'est pas même sans agrément; mais la teinte de misère qui y règne, voile ces dons de la nature, et ne laisse plus apercevoir que des maux accumulés, que le souffle d'une administration amie de l'humanité auroit bientôt fait disparoître.

Mais ce qui rend Antiparos une des îles les plus fameuses de l'Archipel et même du monde,

est la grotte qui pénètre dans son sein à une grande profondeur, et qui, suivant ce que les Grecs en rapportent, communique par-dessous les eaux à quelques îles voisines ; abîme dont tous les détours n'ont pas encore été découverts et visités, et qui offre un champ aussi vaste que curieux à l'observation. Tournefort a décrit avec beaucoup d'exactitude la grotte d'Antiparos. M. de Choiseul-Gouffier en a donné de fort beaux dessins dans son *Voyage pittoresque de la Grèce* ; et comme je ne pourrois que répéter ce que ces deux illustres voyageurs en ont rapporté, j'aime mieux renvoyer à leurs ouvrages que de les copier.

L'île de Paros n'est séparée que par un canal étroit de celle beaucoup moins considérable d'Antiparos, dont je viens de parler. De même que toutes les autres îles de l'Archipel, Paros a porté plusieurs noms dans l'antiquité : elle fut appelée *Minoa*, parce qu'elle fut conquise par Minos, roi renommé de Crète ; auparavant on l'appeloit *Pactia*, et depuis elle changea de nom à diverses reprises, jusqu'à ce qu'elle prit et retint enfin celui de *Paros*, du nom du fils de Jason, ou d'un certain Arcadien, fils de Parrhasius[1].

[1] Plin. Hist. nat. lib. IV, cap. XII.

Quoiqu'avec peu d'étendue, l'île de Paros s'enorgueillissoit autrefois de sa puissance et de ses richesses. Elle les dut à l'activité de son commerce et à la culture des arts; des ports excellens favorisoient la navigation et le commerce, comme les carrières d'un des plus beaux marbres du monde y avoient inspiré le goût des arts. Ce marbre, d'une blancheur éclatante, passoit presque pour une pierre précieuse aux yeux des anciens; l'or étoit souvent destiné à l'accompagner, et les dieux n'avoient point de temples, ni de statues d'une matière plus estimée. Dans le même lieu où la nature plaça la substance la plus recherchée par le ciseau du sculpteur, elle fit naître aussi les deux artistes les plus célèbres de l'antiquité et que l'on peut considérer comme les génies auxquels la sculpture dut son éclat: Phidias et Praxitèle prirent naissance à Paros. Leurs chef-d'œuvres, ornement de la Grèce, sont à présent perdus, mutilés, enfouis sous des décombres, et leurs descendans, que la misère et l'esclavage ont dégradés, ne connoissent plus un art qui fit la gloire de leur patrie.

Les carrières mêmes de ce marbre fameux sont abandonnées et en partie comblées. L'on

ne descend plus qu'avec les plus grandes difficultés dans quelques-unes de leurs galeries. Si on les débarrassoit des pierres entassées et des terres éboulées qui les encombrent, on parviendroit dans ces cavités d'où sortirent les blocs qui prirent des formes admirables sous le ciseau des anciens, et d'où sortiront probablement encore ceux avec lesquels les artistes modernes représenteront des héros fort au-dessus des dieux de l'antiquité.

Un bourg appelé *Paréchia* a remplacé la ville ancienne de Paros sur la côte occidentale de l'île, en face d'Antiparos : il n'en présente aucune idée, si ce n'est par les beaux débris que l'on a employés sans ménagement comme sans goût à sa construction. De pareils fragmens de monumens magnifiques pressent inutilement presque tout le territoire de l'île ; et dans ces restes abandonnés, l'art découvriroit encore des objets dignes de son admiration. Devant Paréchia, la mer forme un enfoncement et un port dont l'entrée est difficile, à cause des haut-fonds dont elle est embarrassée sur la côte opposée ; le port de *Marmara* n'a pas les mêmes inconvéniens, mais il est plus ouvert. Plus bas du même côté,

le port *Tréo*, défendu par trois îlots, offre aux navigateurs une aiguade fort commode; et au-dessus de Marmara, à la pointe nord-est de l'île, le port *Sainte-Marie* est aussi un bon ancrage. Les côtes de Paros ont encore d'autres mouillages, où les vaisseaux peuvent trouver des abris momentanés contre la violence des vents; mais le port par excellence, qui fera toujours de Paros une île de grande importance, est celui de *Naussa* au nord-nord-est. Placé au milieu de l'Archipel, ce port, moins grand que celui de Milo, est néanmoins plus avantageux; les flottes peuvent y demeurer en sûreté, et aucun n'est plus propre à un établissement. Les Russes l'avoient choisi pour en faire l'entrepôt de leurs forces et le centre de leurs opérations; ils avoient élevé des batteries pour en défendre l'entrée, construit des fortifications, bâti des magasins et d'autres édifices pour suppléer au peu de ressources qu'ils auroient trouvées dans le petit village de Naussa. Quoique ces travaux aient été faits de notre temps, quoiqu'en 1776, M. de Choiseul-Gouffier les ait encore visités subsistans en leur entier, l'empire de la destruction s'est tellement établi dans ces belles

parties de l'Orient, qu'ils sont à présent tout-à-fait rasés et démolis, et que si l'on vouloit faire encore de la belle rade de Naussa un établissement naval et militaire, tout y seroit à construire de nouveau.

Au reste, ce séjour des Russes à Paros, n'y a pas produit l'effet que l'on devoit en attendre. Armés en apparence pour rendre les Grecs à leur antique liberté, ils sont devenus leur fléau; non pas qu'ils aient eu le dessein de nuire à une nation qu'ils avoient intérêt de ménager et à laquelle ils ont eux-mêmes beaucoup de rapports; mais ils paroissoient accompagnés de l'effrayant cortége de la guerre, et l'on sait qu'à son aspect tout genre de liberté disparoît. Obligés, dans des parages étrangers, d'employer comme auxiliaires des hommes indisciplinés, des Albanois exercés au brigandage et aux excès, ces mêmes Russes de qui les Grecs attendoient leur délivrance, se montrèrent plutôt en ennemis qu'en libérateurs : les habitans de Paros, fatigués des plus dures vexations, quittèrent leurs demeures et furent réduits à regretter le despotisme musulman. Depuis cette époque, l'île est presque déserte, et ce peuple que l'on

accabla,

accabla, sous le prétexte d'une fausse liberté, est à présent en garde contre de semblables tentatives, et ce ne seroit qu'avec une peine infinie que l'on parviendroit à lui faire écouter des promesses plus certaines, et souscrire à des offres plus réelles.

CHAPITRE XXXV.

PLAN D'UN COMMERCE PARTICULIER A ÉTABLIR AUX ILES DU LEVANT. — DESCRIPTION DE L'ILE DE NAXIE. — TABLEAU DES DIVERSES MARCHANDISES PROPRES A ENTRER DANS LE COMMERCE DE L'ARCHIPEL.

Au moment où la paix, pressée par la victoire, se rendant enfin aux vœux de l'humanité, est prête à répandre son heureuse influence sur des contrées livrées depuis longtemps à l'agitation et aux troubles ; au moment où ses bienfaits si impatiemment attendus vont rendre la vie au commerce et un cours paisible aux canaux de la prospérité générale, les esprits, fatigués par les brusques ondulations des actions et des réactions, et n'ayant plus d'inquiétudes à concevoir sur les suites dangereuses des intrigues de quelques ambitieux qui se sont disputés tour à tour la scène politique, vont se diriger vers un but louable et utile, et s'occuper d'entreprises, de combinaisons commerciales, qui,

favorables à l'intérêt privé, tourneront en même temps à la richesse et à la splendeur de la patrie.

Une guerre cruellement prolongée, mais entièrement neuve pour l'histoire, avoit isolé la France; toute communication au dehors étoit interdite, comme toute spéculation éteinte. A présent la barrière s'ouvre; le champ des entreprises utiles s'agrandit et devient immense, et chacun pourra prendre une part active à cette sorte de mense commune, où les biens se trouveront toujours à côté d'une industrieuse activité.

Parmi les efforts de l'industrie commerciale, ceux qui auront pour motifs et pour but de relever notre riche commerce du Levant, doivent être placés au premier rang: mais, outre les moyens généraux de rendre à ce commerce son ancienne splendeur, il en est de particuliers, mal à propos négligés avant la révolution, et qui sont néanmoins d'un grand intérêt; je veux parler d'un établissement propre aux îles du Levant. Soit que ces îles restent entre les mains des Turcs, soit que, par une révolution désirable, elles passent sous un gouvernement plus doux et libéral, elles offriront également de grands

bénéfices à ceux qui en feront l'objet de leurs spéculations.

Et les connoissances locales que j'ai acquises, m'ont tellement convaincu de l'importance et en même temps de la facilité des opérations d'une pareille entreprise, que je n'hésiterois pas d'y contribuer de tous mes moyens, parmi lesquels, outre la notion parfaite des lieux, j'ose compter l'intelligence qui crée les ressources, l'expérience qui les suggère; l'activité qui les multiplie, enfin la probité qui les rapporte à l'avantage commun.

Il ne s'agit point ici d'un établissement trop éloigné, difficile ou dangereux, ni d'un commerce qui exige des priviléges pour lui-même, ou quelqu'exclusion pour les autres. C'est dans le climat fortuné de la Grèce, dans des contrées tellement favorisées de la nature, que la barbarie des peuples qui les ont envahies; n'a pu en effacer l'aspect riant, ni en faire disparoître tous les agrémens; c'est au milieu d'une nation policée, douce, industrieuse, avec laquelle la France a des relations libres et promptes; c'est dans les îles de l'Archipel enfin, que l'on propose de fonder un négoce qui ne demande d'autre prérogative, de la part du gouvernement, que l'autorisa-

tion de le former, si toutefois, dans un état bien organisé; où le mal seul doit rencontrer des entraves, une pareille autorisation devenoit nécessaire; ni d'autre protection que celle à laquelle tout François a droit, quand il se dévoue à des entreprises qui doivent tourner à l'avantage général. Ce n'est pas qu'en l'envisageant sous un point de vue moins rétréci, le gouvernement n'y aperçût un moyen de relever le commerce françois au Levant, et de contre-balancer celui que les Anglois, aujourd'hui nos ennemis et toujours nos rivaux, y faisoient avec un avantage qui s'étoit sensiblement accru depuis peu d'années. Sous cet aspect, il auroit des droits fondés aux encouragemens que l'état doit aux entreprises qui touchent de si près à ses richesses et à sa gloire.

Ce négoce est encore de nature à ne causer ni ombrage, ni jalousie, puisque les négocians de Marseille, qui, sous l'ancien ordre de choses, avoient à peu près le privilége exclusif du commerce du Levant, n'auroient pu même se plaindre de la concurrence. En effet, à l'exception des îles de Rhodes, de Stancho et de Scio, dans lesquelles il existoit encore quelque trace de leur ancien com-

merce, marquée par un vice-consul sans marchands, ils ont abandonné toutes les autres îles, celle de Mételin même, où leurs navires prenoient des chargemens d'huile d'olive, et d'où le gouvernement a encore retiré son agent, il y a plus de vingt années. Je n'examinerai point les motifs qui ont déterminé la réforme d'établissemens dont l'utilité a paru de tout temps incontestable. Sous le règne de Louis XIV, c'est-à-dire à l'époque où le commerce de la France avoit le plus de splendeur, chacune des îles un peu considérables de l'Archipel avoit un agent françois, qui veilloit aux intérêts nationaux, et indiquoit aux commerçans les objets dont ils pouvoient tirer quelque bénéfice dans ces mêmes îles; mais ces consuls, vice-consuls et agens étoient eux-mêmes des marchands; leurs vues étoient profitables, parce qu'elles n'alloient pas au-delà de l'intérêt du commerce et de la navigation. Tous, ou presque tous, ont été retirés, et les consuls du Levant sont devenus des agens diplomatiques, et à peu près inutiles dans des pays où la diplomatie est une science absolument inconnue, et où ses formes sont tout-à-fait ignorées. L'on peut consulter, sur ce sujet, les *Remarques sur diverses bran-*

ches de commerce et de navigation, *in*-8°, imprimées en 1758. Mais il ne sera point hors de propos d'indiquer une des causes qui ont pu contribuer à rendre ces mêmes établissemens moins prospères.

Les commerçans les plus opulens qui, avant la révolution, envoyoient leurs vaisseaux dans nos colonies, n'avoient point d'autre manière de se défaire de leurs cargaisons, que de former, dans les lieux où ils abordoient, des magasins dans lesquels le colon trouvoit journellement, et en telle quantité qu'il lui plaisoit, les marchandises de l'Europe ; il livroit, en échange, les fruits de sa culture. Peu de temps suffisoit pour le débit du chargement arrivé de France, et pour effectuer celui de retour. Cette méthode, qui paroît la plus naturelle, sembloit être dédaignée dans les marchés du Levant. Les maisons de Marseille y expédioient diverses marchandises à leurs commettans des différentes échelles. Ceux-ci les vendoient en gros aux marchands du pays, qui, à leur tour, vendoient aussi en gros aux François les articles qui passoient en France. Des agens turcs, grecs ou juifs, arrangeoient ces ventes réciproques. Le commettant ne cherchoit ni ne voyoit ses mar-

chands, et il n'avoit affaire qu'à son *censal*; c'est ainsi qu'on nomme, au Levant, le commissionnaire, le courtier. Les ventes et les achats se trouvoient souvent retardés; une bonne partie des bénéfices restoit, et au débitant levantin, et au commissionnaire. De-là des cargaisons foibles, des retours peu importans, des expéditions lentes, des sur-estéries fréquentes et des fortunes médiocres[1]. Quelques navires sortis de Marseille et destinés pour Smyrne, par exemple, paroissoient naviguer sur leur lest, quoiqu'ils ne fussent guère que de soixante à quatre-vingts tonneaux. L'on convient que cette méthode n'al-

[1] Les commettans attachoient une fausse gloire à cette sorte de routine. L'on a vu à *** un François qui avoit eu le bon esprit et le courage de ne point suivre le torrent, et qui avoit cru qu'il étoit aussi honorable de vendre une pièce de drap que d'en vendre un ballot tout entier; on l'a vu, dis-je, essuyer des tracasseries incroyables de la part de ses compatriotes, et n'être pas admis dans ce qu'ils appeloient le *corps de la nation*, titre fastueux qui paroîtra extrêmement ridicule, quand l'on saura que ce *corps de nation* étoit composé de cinq à six facteurs. Il est bon d'observer que ce même marchand est devenu le chef de la plus forte maison de son échelle, preuve sans réplique des succès attachés aux opérations qu'il avoit adoptées.

tère pas sensiblement l'ensemble du commerce, et que la quantité des marchandises importées et exportées est toujours à peu près la même, quoique divisée en une infinité de canaux. Mais la fortune des particuliers s'améliore plus difficilement ; ils sont, par conséquent, hors d'état, quelqu'activité d'ailleurs qu'on leur suppose, de faire des efforts efficaces ni des tentatives de quelqu'importance, et l'on ne peut douter que cette sorte de langueur partielle n'ait quelqu'influence sur le négoce général. C'est avec le même esprit que le commerce françois se dirigeoit dans l'Archipel. La nature, en divisant, en détaillant, pour ainsi dire, le sol de ces contrées en une multitude de portions, sembloit indiquer la marche à suivre. Ce qui n'est que moins lucratif dans les grandes échelles, devenoit insoutenable et ruineux dans une île pour laquelle une cargaison, même médiocre, ne pouvoit être vendue en gros, et cette raison seule auroit suffi de reste, pour engager à abandonner de semblables établissemens.

Avec d'autres principes, l'on est fondé à attendre des gains peu communs, en commerçant dans l'Archipel et sur quelques côtes

voisines, où il n'existe pas de comptoir. Il ne s'agiroit que de choisir les marchandises qui y sont d'un débit assuré, et parmi lesquelles quelques-unes se sont vendues jusqu'à six cent pour cent de profit, de ne pas perdre les occasions de se procurer, à bon compte, les objets de retour, et de ne rien négliger pour y étendre ses combinaisons. L'on sent bien que, sans bannir les ventes et les achats en gros, lorsque les circonstances seront favorables, le négoce de détail formeroit la base de l'entreprise, parce qu'en effet il est, dans cette position, non seulement le plus profitable, mais encore le seul admissible.

Il seroit superflu d'entrer dans l'énumération détaillée de toutes les opérations qui tiennent à l'exécution, ou qui en naissent; il suffira de donner quelque développement aux principales dispositions qui doivent diriger l'entreprise et en assurer le succès.

Le choix de l'île est un des points les plus importans. Pour que tous les avantages s'y trouvassent réunis, il faudroit que cette île, située au centre de l'Archipel, joignît à une population nombreuse l'aisance de ses habitans, que ses ports fussent également fré-

quentés par les vaisseaux d'Europe et par les bateaux du pays, qu'enfin l'état et la distribution de son territoire offrissent les facilités pour s'y établir. Aucune île, en particulier, ne possède à la fois tous ces élémens de prospérité ; mais leur rapprochement entr'elles les rend, pour ainsi dire, communs à toutes. La grande île de Scio semble, au premier coup-d'œil, commander la préférence : une ville bien bâtie et florissante, l'urbanité de ses habitans, des manufactures de velours et d'autres étoffes de soie, un port dans lequel aborde une foule de bâtimens, des campagnes couvertes de villages et embellies par leur culture et leur fertilité, la soie, la cire, le miel, le mastic, la térébenthine, les vins et les fruits qu'elles produisent, tout paroît faire pencher la balance en faveur de Scio. Mais cette île est trop élevée dans le nord ; son voisinage de Smyrne en rendroit le commerce moins avantageux : d'ailleurs, la position de sa ville peu éloignée des principales villes de l'Empire ottoman, dont les séditions, les soulèvemens, les commotions politiques se font ressentir sur un rayon assez prolongé, sa garnison insubordonnée de janissaires et de soldats de marine, les Turcs qui y de-

meurent et qui y passent, sont autant de circonstances qui compromettent quelquefois sa tranquillité.

Si l'on jette un coup-d'œil sur la partie méridionale des Cyclades, l'on découvre une vaste rade, mouillage ordinaire des vaisseaux qui naviguent dans ces mers ; elle est formée par les îles de Milo, de l'Argentière et de Polivo, l'*île brûlée* des Européens. C'est là que les relations avec la France seroient les plus fréquentes ; mais l'air de Milo est tellement frappé d'insalubrité, qu'il est dangereux d'y séjourner. La température de l'Argentière est saine ; mais le seul village qui y soit bâti est tellement circonscrit, les maisons qui le composent sont si chétives, que l'on auroit peine à s'y loger commodément. Polivo est inhabité. D'un autre côté, ces trois îles sont à une trop grande distance du centre de l'Archipel, qu'il est important d'occuper.

C'est donc à peu près au milieu de ce groupe d'îles qu'il convient de s'arrêter, et toutes les considérations se réunissent pour Naxie, jadis Naxos. Elle est la plus grande des Cyclades, et sa fertilité, encore plus que son étendue, l'en a fait nommer la *reine*. Elle fut autrefois une république puissante. Le même

esprit de liberté qui régnoit chez leurs ancêtres, s'est propagé jusqu'aux Grecs modernes: asservis sous le joug d'airain du despotisme musulman, ils ont su conserver, du moins, les formes d'un état libre. Des magistrats choisis parmi eux les gouvernent; aucun Turc n'y établit sa domination, et ce n'est pas un des moindres agrémens de Naxie. C'est, en un mot, l'île la plus agréable et tout à la fois la plus tranquille de l'Archipel. Les persécutions y sont plus rares, et, ce qui n'arrive pas non plus communément dans d'autres îles, chacun y jouit assez paisiblement de sa fortune. Les anciens, à cause de la fécondité de son terroir, la comparoient à la Sicile; et lorsqu'ils parloient du vin délicieux qu'elle produisoit, ils l'assimiloient au nectar des dieux. Des eaux limpides la parcourent en tous sens et roulent dans ses plaines la fraîcheur et l'abondance. Ces arbres qui sont pour nous des objets délicats de dépense et de luxe, les orangers, les citronniers, les grenadiers, y croissent sans culture; leurs fleurs parfument l'air pur qu'on y respire, et leurs fruits y acquièrent une saveur exquise. Les oliviers, les mûriers, les figuiers plantés çà et là ajoutent aux productions variées de la

terre, diversifient les sites et embellissent les paysages. D'autres arbres de toute grandeur, dont la verdure ne se décolore jamais, y forment des bosquets naturels et des ombrages agréables. Des vignes qui donnent encore un excellent vin, rappellent que Naxie fut autrefois consacrée à Bacchus. Des troupeaux considérables de moutons broutent des plantes odoriférantes qui tapissent la pente de ses montagnes; les lièvres et les perdrix rouges, en procurant l'amusement de la chasse, augmentent les ressources de la table; la pêche est fort abondante, et les vivres de toute espèce y sont à bas prix. Les jésuites qui savoient si bien faire le choix de leur résidence, avoient donné la préférence à cette île de l'Archipel; ils y possédoient une maison à la ville et une plus jolie à la campagne; et cette circonstance, aux yeux de quiconque a connu l'esprit de ces anciens religieux qui discernoient, avec tant de sagacité, les meilleurs points des contrées où ils parvenoient à étendre leur ordre colossal; cette circonstance, dis-je, donneroit seule une bonne idée de Naxie.

Les principaux habitans, restes de ces anciennes familles de France, d'Espagne et d'Italie,

qui s'étoient établies dans différentes parties de la Grèce, lors des conquêtes des princes d'Occident, y ont conservé l'urbanité et les manières nobles et généreuses de leur origine; et l'on est étonné de retrouver, dans ces Grecs de fraîche date, l'affabilité et la politesse, fruits d'une éducation soignée. Les femmes, pleines de charmes, le sont aussi de toutes les qualités aimables. Il y en avoit une dont la beauté, célèbre à l'époque de mon voyage, l'auroit été également dans tous les temps et dans tous les lieux.

Quoique Naxie n'ait pas de ports propres à recevoir des bâtimens d'une certaine grandeur, ses côtes ont néanmoins d'assez bons abris contre les vents contraires; et les bateaux de l'Archipel abordent continuellement dans plusieurs anses. D'un autre côté, la ville principale qui porte aussi le nom de *Naxie*, et devant laquelle les vaisseaux peuvent jeter l'ancre dans une rade, est à une très-petite distance des ports très-fréquentés de la côte orientale de l'île de Paros, et en particulier de la superbe rade de *Naussa*, dont j'ai parlé dans l'article précédent. Au midi de Naxie, une autre rade que l'on nomme la *rade des salines* ou le *port Strongioli*, peut

encore recevoir les vaisseaux pendant la belle saison. Enfin la situation de l'île de Naxie, sa population, sa fertilité et ses agrémens forment une masse d'avantages inappréciables que l'on rencontreroit difficilement ailleurs.

Il seroit aisé de s'y procurer les logemens et les emplacemens nécessaires ; et soit qu'on les achetât, soit qu'on se contentât de les louer, on. les auroit également à bon compte. Un magasin contiendroit les objets dont la vente seroit la plus rapide et la plus lucrative. On laisseroit aux acheteurs la faculté de s'acquitter ou en argent, ou, ce qui vaudroit mieux, en productions du pays, que les insulaires céderoient à un prix médiocre afin de se pourvoir de nos marchandises. L'on seroit, en outre, à portée de profiter de toutes les circonstances pour acheter, le moins chèrement possible, les productions territoriales que l'échange ne fourniroit pas. Cette double opération doubleroit aussi les bénéfices.

Les denrées que l'île même de Naxie fourniroit, sont les vins, le blé, le coton, la soie, l'huile, les fruits, le sel, l'émeril, etc. L'on prétend qu'outre des carrières de fort beaux marbres, elle contient des mines plus riches en

en or et en argent. Ce ne seroit pas à cela seulement que se borneroient les dispositions ; ce n'en seroit, en quelque sorte, que l'accessoire, ou plutôt le motif, et l'industrie auroit d'autres moyens de s'étendre convenablement.

1°. L'on a dit que les bateaux de l'Archipel et des côtes de la Grèce abordoient fréquemment à Naxie ; l'établissement ne manqueroit pas d'en attirer un plus grand nombre. Des Grecs commerçans montent ces bateaux, et ils prendroient au magasin des parties de marchandises pour les transporter et les revendre dans les autres îles, et sur les côtes voisines de l'Asie et de l'Europe. Obligés à présent de faire leurs emplettes à Smyrne, à Salonique et dans les autres comptoirs où ils achètent de la seconde et souvent de la troisième main, ils trouveroient mieux leur compte à se pourvoir à Naxie ; d'un côté, économie dans les achats ; et de l'autre, épargne dans la durée, dans les frais et les dangers de la navigation. Une remarque importante et qui est de nature à intéresser le commerce de la France, et par conséquent son gouvernement, c'est que ces marchands grecs enlevoient de préférence, dans les grandes Echelles, les marchandises

anglaises et vénitiennes qui étoient devenues moins chères que les nôtres, et, il faut l'ajouter, d'une qualité supérieure; car, pour ne parler que des draps, il s'étoit introduit, depuis quelques années, une négligence et une parcimonie si condamnables dans la fabrication de ceux destinés au commerce du Levant, qu'ils étoient dédaignés par les Orientaux.

2°. Il seroit très-utile d'avoir un et même plusieurs caïques, pour le cabotage d'île en île, et de celles-ci aux côtes adjacentes; ils rassembleroient dans l'entrepôt les denrées que ces îles et ces côtes fournissent, et ils y porteroient les marchandises françoises. Ces petits bâtimens appartenans à des François, seroient respectés par les corsaires de Malte, et par ceux des autres nations qui ont adopté le système bizarre et impolitique d'une guerre perpétuelle avec les musulmans. Ils offriroient un passage sûr et une protection inviolable aux Turcs et aux Grecs qui s'empresseroient de les noliser pour commercer dans des parages où ils courent de grands hasards, tout en payant des droits excessifs de nolis et de commission. Un pareil commerce de cabotage non interrompu seroit d'un grand

rapport ; et si, dans la suite, on vouloit lui donner de l'accroissement, il conviendroit d'acquérir un bateau bermudien, du port de cinquante à soixante tonneaux. L'on pourroit aussi s'en servir pour des voyages de Francc ; alors, il épargneroit non-seulement des nolis, mais il en gagneroit encore. C'est l'espèce de bâtiment qui pince davantage le vent, qui navigue le mieux au plus près, et qui se manœuvre le plus lestement. Quoique préférable aux tartanes, le bateau bermudien n'est pas en usage dans la Méditerranée ; ses qualités le rendent cependant très-propre à la navigation d'une mer coupée par une multitude de terres, entre lesquelles ont est souvent obligé de louvoyer dans des canaux étroits.

3°. On ne se borneroit pas à acheter, ou à recevoir en échange les articles qui entrent dans le commerce usité dans le Levant ; mais l'on enlèveroit aussi des grains et des vins, dans les lieux et aux époques où ils sont les plus abondans. Avec les grains, on prépareroit du biscuit dont on approvisionneroit, ainsi que de vin, les navires qui fréquentent les mers de Turquie, et qui aimeroient mieux tirer leurs provisions du magasin que des

Echelles, dans lesquelles toutes les denrées se maintiennent à un haut prix. L'on jugera combien cet article est intéressant, lorsqu'on se souviendra qu'avant la guerre, il n'y avoit pas moins de cinq cents bâtimens françois caravaneurs, dans la partie de la Méditerranée qui baigne les possessions ottomanes. J'ai dit que ces vaisseaux partoient de France sur leur lest, et qu'ils naviguoient pendant trois années, au service et aux frais des Levantins qui, dans la crainte des corsaires, n'osoient se servir de leurs propres bâtimens. La paix rendra à la caravane françoise son ancienne activité. Plus de trois cents navires vénitiens, ragusiens, napolitains, etc. y faisoient aussi cette espèce de cabotage, en concurrence avec les François, sans compter les vaisseaux de toutes nations employés aux voyages réglés, c'est-à-dire, directs d'Europe à l'une des Echelles. L'approvisionnement des vaisseaux ne formeroit pas la seule consommation du biscuit; il est des îles de l'Archipel qui ne peuvent nourrir leurs habitans, soit à raison de l'aridité de leur sol, soit par la foiblesse de leur population, ou parce que les insulaires, adonnés à la pêche ou à la navigation, ne s'occupent point de la culture

de leurs terres, soit enfin parce que le despotisme, en enchaînant les bras, y éteint jusqu'à la prévoyance, cette compagne ordinaire de l'amour de l'existence. Pendant l'hiver, époque où la navigation est engourdie, la pêche suspendue et le besoin plus sensible, des bateaux, chargés de biscuit, seroient accueillis, dans ces îles, avec empressement, et leurs cargaisons achetées avec avidité.

4°. Les progrès et les succès de l'entreprise dépendent en grande partie de la célérité dans le cabotage; les bateaux qui ne resteroient jamais dans l'inaction, seroient quelquefois employés à amener au magasin, des bois que les équipages couperoient sur les côtes, où souvent les plus beaux arbres ne coûtent que la peine de les abattre; on en façonneroit des merrains également recherchés par les Levantins et par les navires d'Europe. On en tireroit même du profit, en les faisant passer en France.

Ce précis, quoique très-abrégé, montre assez combien l'on auroit de moyens d'agrandir le commerce de l'Archipel; ils se multiplieroient sur les lieux par une foule de circonstances qui se succéderoient rapidement,

et sur-tout, comme je l'ai déjà dit, par les connoissances locales, les soins éclairés, et par une industrieuse activité.

Les marchandises d'importation de l'Archipel sont de deux sortes : celles qui sont communes à tout le Levant, comme la cire, l'huile, le suif, la soie, les laines, le coton, le crin, les poils de chèvres, les cuirs et les cornes de bœufs, les bours, les drogues, les raisins et les figues, le café, etc. etc.; et celles qui sont particulières aux îles : ce sont le mastic, la térébenthine, les pommades au jasmin, les étoffes et les bourses en soie de Scio, les *dimittes*[1] et les *scamittes* de Santorin, de Paros, etc.; les bas et les bonnets de coton de l'Argentière, les bas de soie à l'aiguille de Tine, l'alun et le soufre naturels de Milo, les pierres meulières de la même île, les vins de Samos, de Santorin, de Ténédos, de Scopoli, de Naxie, de Candie, etc.; les marbres de Naxie et de Paros, les cornalines, le safran, les éponges, l'orseille, la terre cimolée, la coloquinte, la gomme et les cônes de cyprès, les pierres à filtrer, les

[1] La *dimitte* est une toile de coton croisée, plus belle, plus forte et plus recherchée que la *scamitte*, autre sorte de toile de coton unie.

galles, le marum, les ortolans en barils, les os de sèche, etc. etc.....

Les objets d'exportation doivent être très-variés. Il est important d'en avoir un assortiment toujours complet, et de proportionner la quantité de chacun des articles, à la consommation et au goût des peuples auxquels ils sont destinés. En voici le tableau pour lequel j'ai suivi l'ordre alphabétique, comme le plus commode, et j'y ai désigné la plus ou moins grande consommation des divers objets [1].

[1] Ce tableau, que j'avois publié en 1797, a été adressé officiellement, par le ministre de l'intérieur, à toutes les administrations de département, à l'époque de la prise des îles vénitiennes et de l'île de Cerigo par les armées françoises, afin de diriger, d'une manière certaine, les spéculations vers le commerce de ces mêmes îles. Cette adoption de mes vues, de la part du gouvernement, devoit sans doute me faire honneur; mais personne n'a su qu'elles m'appartenoient, et je ne me permets cette observation, que pour me garantir du soupçon de plagiat envers le ministre de l'intérieur de ce temps-là.

TABLEAU

Des différentes Marchandises qui entrent dans le Commerce de l'Archipel.

ACIER brut et ouvré.

Agrémens, } *beaucoup.*
Aiguilles, }

Bagues brillantes et de peu de valeur.

Baïette, espèce de grosse flanelle.

Bas de fil, *beaucoup, quelques paires* de soie.

Batiste.

Batterie de cuisine, en fer battu.

Bergame, *en petite quantité.*

Bière.

Blondes.

Bœuf salé.

Bonnets de laine, rouges et autres.

Bouchons de liége, pour dame-jeannes et bouteilles, *beaucoup.*

Bougie filée.

Bougies de table, *en petite quantité.*

Bougran.

Bouracan.

Bouteilles de verre.
Boutons, *en petite quantité.*
Bracelets de peu de valeur.
Brocarts légers.
Cadis.
Calmande, *beaucoup.*
Cartes à jouer, *peu* de neuves, *plus* de jouées.
Cartons.
Cassonade.
Catalognes, *peu.*
Châli, espèce de serge croisée.
Chapeaux.
Ciseaux.
Ciseaux de tailleur de pierres, de marbrier, de menuisier, de taillandier, etc.
Cloux.
Colliers de femme, en or et en pierres fausses.
Cordes.
Coutellerie.
Coutil.
Crépons de Suisse.
Damasquette de Venise.
Damassin, espèce de damas à fleur d'or ou d'argent.
Dame-jeannes empaillées.
Dentelles étroites de France, noires et blanches, de peu de valeur.

Dentelles en or et en argent, plus en faux qu'en fin.
Dés à coudre.
Dragées de plomb, de toute grosseur.
Draps de toutes sortes.
Draps d'or et d'argent, hors de goût et en coupons seulement.
Drogues composées.
Droguet.
Epingles.
Esprit de vin.
Etain.
Etoffes de toutes sortes, outre celles énoncées dans ce tableau, et à choisir parmi les plus *voyantes; pour essai.*
Faïence.
Fer brut et travaillé.
Fer blanc.
Ficelle.
Fil de fer.
Fil de laiton.
Fils de toutes sortes de couleurs.
Fleuret, espèce de toile de lin.
Fleurs d'Italie.
Fusils.
Futaine.
Galons d'or et d'argent, de toutes largeurs et des plus brillans.

Gaze.
Glaces de miroirs.
Gros de Tours.
Hàrengs.
Jambons.
Légumes.
Linon.
Liqueurs.
Merrains.
Moire.
Montres grosses ; quelques-unes à cadran et à caractères turcs.
Mouchoirs de toutes sortes.
Muscade.
Papier à écrire et à emballage.
Papiers peints , *beaucoup*.
Parchemin , *peu*.
Peignes.
Perles fausses.
Pistolets.
Planches.
Plomb en pains.
Poudre à feu.
Pruneaux.
Quincaillerie.
Rubans de soie de toutes sortes, et sur-tout des plus beaux , *beaucoup*.

Sardines.
Satins.
Saumon.
Serge.
Sergette.
Souliers brodés, pour femme.
Sucre.
Sucre candi.
Taffetas.
Thé.
Thériaque.
Thonine.
Toiles de chanvre communes et de Hollande.
Toiles à voiles.
Velours de couleur.
Velours de coton.
Verreries.
Verroterie.

N. B. Il n'est pas possible de fixer les sommes qu'exigeroit l'établissement dont je viens de traiter; le plus ou le moins d'importance qu'on se proposeroit de lui donner, en régleroit la quotité. On pourroit le commencer à petits frais, et lui imprimer peu à peu le mouvement propre à lui assurer les plus grands bénéfices.

CHAPITRE XXXVI.

Ile de Stenosa. — Ile de Pathmos; son couvent; ses ports; sa population. — Petites iles près de Pathmos. — Ile de Samos; sa fertilité; ses vins; sa position. — Iles Fournis. — Ile de Nicarie. — Ile de Myconi; ses ports; ses habitans; ses ressources; habillement des femmes. — Trago-nisi. — Stapodia. — Ile de Délos; ce qu'elle fut jadis; ce qu'elle est de nos jours. — Ile de Rhénée. — Rematiari. — Ile de Tine; sa nature; ses bas de soie. — Femmes Tiniotes.

L'ile de Naxie a près d'elle, du côté de l'orient, celle de *Stenosa*, ou île étroite, qui est en effet fort petite et inhabitée.

Plus loin, au nord-nord-est, l'île de Pathmos, dont le nom a été défiguré par nos navigateurs en celui de *Saint-Jean de Patino*, montre ses rochers arides et ses caps nombreux. Elle est célèbre dans l'histoire ecclésiastique, par l'exil de saint Jean, et plus encore par les visions et les révélations qu'il

y reçut, et qui lui servirent à composer l'Apocalypse. Des caloyers, habitans d'un vaste monastère bâti sur une éminence, et qu'au premier aspect, l'on seroit tenté de prendre pour une forteresse, vrais sectateurs d'une stupide ignorance, font voir encore la grotte où le saint écrivit son livre mystérieux, et même le trou de la muraille par lequel il recevoit les inspirations du Saint-Esprit.

Il n'y a point de bibliothèque dans ce couvent; et à quoi serviroit-elle, chez des gens qui, pour la plus grande partie, ne savent pas lire? Sur quatre-vingts moines qui y demeurent, M. de Choiseul-Gouffier n'en trouva que trois qui sussent lire, mais qui ne lisoient guère [1]. C'est néanmoins ce repaire de brutalité et d'ignorance, où l'alphabet est à peine connu, que l'on a présenté récemment comme un lieu célèbre par ses écoles de littérature [2].

L'île de Pathmos n'a guère plus de six lieues de circuit; beaucoup plus longue que large, sa direction est du septentrion au midi : sa forme est très-irrégulière. Ses côtes sont divisées par une multitude de golfes et d'anses,

[1] Voyage pittoresque de la Grèce, t. I, p. 103.

[2] Magasin encyclopédique, 4e année, n° 23, page 293.

et remarquables par le nombre de bons ports qu'elles présentent aux navigateurs, et parmi lesquels celui de *Scala* est un des plus beaux de l'Archipel. Quelques avantages que puisse retirer de ses ports un pays que sa position destine à être commerçant, la misère ne s'est pas moins emparée de Pathmos. Des vallées qui pourroient fixer l'abondance, sont incultes, et, par leur état de délaissement et de nudité, n'offrent, avec les collines dont elles sont environnées, que la même teinte affligeante d'âpreté et de malheur. La population qui suit les chances de l'agriculture et de l'industrie, y est singulièrement diminuée; et tandis que les monastères fourmillent de fainéans, les campagnes deviennent désertes. Dans la belle saison, il y reste peu d'hommes; presque tous vont chercher au loin des moyens de subsistance, ou faire avec leurs caïques un négoce qui les nourrit, mais ne les enrichit pas. Les femmes restent chargées des soins domestiques et de faire valoir quelques pièces de terre, durant l'absence de leurs pères ou de leurs maris; et cette peuplade timide se cache et s'enferme, lorsqu'elle voit aborder des étrangers dans leur île.

Plusieurs petites îles sont situées à l'orient de Pathmos, dans le grand enfoncement de la mer, entre les îles de Stancho et de Samos. Ces îles sont *Nacri*, *Lypso*, *Agatho-nisi* et *Fermaco*; toutes à peu près inhabitées. Elles ont au nord une île plus célèbre et plus importante, celle de *Samos* d'Ionie; car les anciens avoient imposé ce même nom de *Samos* à trois îles différentes: l'une située près de la Thrace, d'où elle avoit pris la dénomination de *Samos de Thrace*, ou en un seul mot *Samothrace*, à présent *Samandrachi*; la seconde que les Grecs nommoient la *Samos escarpée*, à présent *Céphalonie*; enfin la troisième, placée très-près de la côte d'Ionie et dont il est question. Les uns prétendent que le nom de *Samos*, qui a remplacé plusieurs autres noms que cette île avoit auparavant, lui est venu d'un héros qui y prit naissance: les autres assurent que les Grecs, appelant *Samos* tous les lieux élevés, avoient désigné sous cette dénomination une île qui présente en effet des hauteurs considérables.

Elle fut autrefois consacrée à Junon qui y reçut la vie, sur les bords du fleuve Imbrasus et à l'ombre d'un *agnus-castus*, arbrisseau fort commun à Samos, aussi-bien que dans les

les autres îles de l'Archipel. Un temple magnifique avoit été élevé en l'honneur de la déesse : l'on en trouve à peine aujourd'hui quelques débris ; il est anéanti, comme l'ancienne splendeur de l'île. Samos fut aussi le berceau de Pythagore, du poète Chérilus, du mathématicien Conon, contemporain d'Archimède, de Timanthe, l'un des plus fameux peintres de l'ancienne Grèce ; et ce fut dans la même île qu'Herodote, fuyant la tyrannie, chercha un asile et composa dans une douce retraite les premiers livres de son histoire.

Depuis long-temps on ne peut plus citer aucun personnage célèbre qui ait pris naissance à Samos. Ce n'est pas sous le règne d'une lourde tyrannie que le génie et les talens prospèrent, et des esclaves ne peuvent devenir de grands hommes. Mais les Samiens se font distinguer par des qualités aimables ; ils sont les plus doux et les plus spirituels des Grecs. Leur pays possède encore tout ce qu'il faut pour devenir florissant ; de très-bons ports, dont le meilleur est celui de *Vathi*, une position très-avantageuse au commerce, un terroir fertile, un climat sain, un air pur et des eaux abondantes. Que de sources de richesses et de bonheur, si des mains

impures ne les avoient taries par une administration qui semble avoir été enfantée par un génie destructeur !

Les productions de Samos sont les mêmes que celles des îles les plus favorisées ; elles pourroient acquérir plus d'abondance et de variété, si les habitans osoient se livrer à des travaux que, dans un état bien organisé, des encouragemens animeroient. Les anciens admiroient la brillante fertilité de cette île ; elle fut un objet d'envie aux yeux de plusieurs peuples, qui tentèrent plusieurs fois de s'en rendre maîtres. Pour donner une idée de cette abondance, l'on disoit communément qu'à Samos les poules mêmes avoient du lait. Mais ce qui est singulier, c'est que les anciens y trouvoient tout excellent, excepté le vin [1] ; tandis qu'il y fait à présent, à juste titre, un des meilleurs revenus de l'île, et ses vins muscats atteindroient, avec plus de précautions et s'ils étoient gardés, la qualité de celui de Chypre, si estimé parmi nous. Pendant mon séjour dans l'Archipel, j'ai vu plusieurs gros navires du Nord, et particulièrement des Suédois, prendre à Samos des

[1] *Ex vino infelix est cùm cœteræ circumvicinæ vino optimo abundent.* Strabo, rerum geograph. lib. XIV.

chargemens de vins, pour les transporter dans leur pays, et j'ai toujours été surpris qu'ils n'aient pas eu plus de vogue en France.

L'île de Samos a environ dix lieues de long, et près de la moitié dans sa plus grande largeur; mais cette étendue en largeur n'existe qu'en un seul point, à cause d'un cap étroit et très-prolongé vers le midi, que l'on nomme le *cap Colonne*, et dont quelques fragmens ont été séparés par la mer : on les appelle *Samo-poulo* ou *petit Samos*. La grande Samos n'est elle-même qu'un fragment plus considérable, détaché du continent, dont elle n'est séparée que par un canal qui est à peine d'une demi-lieue de largeur. Les navigateurs connoissent ce petit détroit sous le nom de *petit Bogaz*; le grand Bogaz de Samos, qui a près de deux lieues de large, est à l'occident, entre cette île et les petites îles *Fournis*, nommées ainsi, parce que, de loin, elles ont la figure de voûtes de fours : elles s'appeloient anciennement *Corseæ insulæ*. C'est un passage très-fréquenté par les vaisseaux qui naviguent de Constantinople en Syrie et en Egypte, et ils y trouvent de bons mouillages.

Près de ces îlots, à l'occident, est l'île de *Nicaria* ou *Nicarie*, anciennement *Icarie*,

à cause du fils de Dédale, qui vint y tomber au milieu de son vol téméraire, d'où la mer qui l'entoure prit aussi le nom de *mer Icarienne*. L'île n'est pas considérable; elle a plus de longueur que de largeur; on la découvre de fort loin : mais les navigateurs ne cherchent pas à y aborder, parce qu'elle n'a point de ports. Une population foible, le manque d'énergie, un sol trop ingrat en plusieurs cantons, le découragement général que le gouvernement imprime dans l'étendue de sa domination, sont peu propres à réparer le désavantage d'une île qui est privée d'abris pour les vaisseaux, et par conséquent de grands moyens de commerce; en sorte que Nicarie peut être comptée parmi les îles misérables de l'Archipel.

Il n'en est pas de même de l'île de Myconi, située à quelque distance de Nicarie, du côté de l'occident. Un port connu sous le nom de *Tourlon*, à l'ouest de l'île, est un mouillage fréquenté par les vaisseaux qui naviguent au travers de l'Archipel, pour se rendre à Smyrne et dans le nord de la Turquie : l'on y est en sûreté contre les vents du nord, nord-est, sud et sud-est; mais les autres y donnent à plein, et y élèvent une forte mer.

Lorsque l'on cherche un abri contre ces mêmes vents, on le trouve devant le bourg ou le village de Myconi ; mais on y est battu par ceux qui ne peuvent pénétrer dans le mouillage de Tourlon.

Les Grecs de Myconi sont de grands navigateurs ; ils parcourent la mer qui les environne avec leurs bateaux, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'assez forts. Adonnés au commerce maritime, ils négligent la culture de leurs terres, dont ils pourroient néanmoins tirer un bon parti. Toutes les productions qu'elles donnent en trop petite quantité, à défaut de culture, sont de fort bonne qualité ; le vin et les fruits y sont excellens : mais quoique le vin soit presque le seul article du commerce des Myconites, ils le mêlent avec de l'eau pour en augmenter la quantité, sans faire attention qu'ils en diminuent la valeur. Le gibier y abonde ; les oiseaux les plus délicats y arrivent en vols nombreux deux fois l'année, au printemps et à l'automne ; enfin presque toutes les choses nécessaires ou agréables à la vie s'y trouvent avec profusion. Mais les eaux y sont rares ; et pendant les grandes chaleurs de l'été, tout se dessèche dans les campagnes, et prend l'aspect de l'aridité.

Cette sécheresse dont, avec des soins, on diminueroit l'intensité, a contribué, sans doute, à y rétrécir le domaine de l'agriculture et à porter les hommes à chercher au dehors des moyens d'existence plus sûrs et moins pénibles.

Le nom de cette île n'a point changé ; les Grecs l'appeloient *Myconos*. La fable en fait le tombeau des Centaures qui furent tués par Hercule. Les anciens écrivains ont appelé les habitans de Myconi, têtes chauves : on prétend que c'étoit un défaut qui leur étoit naturel, et comme une maladie endémique avec laquelle ils venoient presque tous au monde. L'on ne remarque plus chez les insulaires actuels ces dispositions à devenir chauves. Ceux de l'antiquité passoient aussi pour de grands parasites, et l'on appeloit proverbialement *convives de Mycone*, les hommes qui se présentoient aux festins sans y être invités ; habitude qui annonce la misère ou l'excès de la gourmandise, mais toujours un manque absolu de délicatesse chez ceux qui l'ont contractée.

Quand on a vu l'ajustement des femmes de Milo et de l'Argentière, on ne trouve plus aussi ridicule celui des Grecques de Myconi ;

il tient un peu du premier, sans être cependant aussi bizarre : il est en général plus chargé d'ornemens entassés sans goût, sans intelligence, mais qui n'en sont pas moins désavantageux à la beauté. La principale occupation de ces femmes est de filer le coton qui croît dans leur île, et d'en travailler des bas ou des toiles.

Un écueil inhabité et sur lequel les Myconites envoient des troupeaux, offre un bon mouillage à une lieue à l'est de Myconi ; on l'appelle *Trago-nisi*, c'est-à-dire l'île aux boucs, parce qu'apparemment il y avoit autrefois des boucs et des chèvres sauvages ; mais l'on n'y en voit plus à présent.

Plus bas et un peu plus loin de Myconi, se trouvent deux pointes de rochers arides que les Grecs nomment *Stapodia*, et nos navigateurs, les *deux frères*.

Une sorte de frémissement religieux s'empare de l'ame, lorsque, quittant l'île de Myconi, l'on fait voile à l'occident, et que l'on approche d'une île fort petite, mais qui fut dans l'antiquité la plus célèbre de toutes ; lieu sacré, berceau d'Apollon et de Diane, sujet des chants des poëtes les plus fameux, objet de la vénération des anciens, qui ve-

noient y adorer Apollon dans un temple, l'un des plus superbes édifices de la terre, et ornement majestueux de la ville la plus magnifique du monde. Il n'est personne qui n'ait entendu parler des merveilles de Délos, de ses monumens, de ses richesses, de sa brillante population, de la magnificence élégante de son architecture. Il n'est personne qui, avec du goût pour le beau, n'ait recherché avidement, dans les annales des beaux temps de la Grèce, la description de tant de miracles de l'art, et je ne répéterai point ici ce que l'on en peut lire dans plusieurs ouvrages d'un grand mérite, parmi lesquels celui de Barthelemy doit, à mon sens, tenir le premier rang [1].

Mais l'île de Délos, autrefois si opulente, et où se célébroient avec tant de pompe les cérémonies religieuses, en présence d'un concours immense qui s'y rendoit de tous les points de l'Orient, n'est plus à présent qu'un désert livré aux animaux immondes et couvert de ruines et de décombres. Des pirates, des bandits sont presque les seuls hommes qui y abordent; ils y vont se partager le fruit de leurs brigandages, ou concerter de nou-

[1] Voyage du jeune Anacharsis.

veaux plans de rapines, assis sur les fragmens des autels où l'encens et les parfums brûloient en l'honneur du dieu du jour.

Les ruines de Délos, restes imposans des plus beaux édifices, dont la Grèce ancienne s'est glorifiée, ne sont déjà plus ce qu'elles étoient aux époques où des voyageurs modernes les ont visitées et décrites. Elles ont elles-mêmes leurs ruines, et elles doivent cette nouvelle dégradation à la barbarie profanatrice de gens qui viennent y prendre des matériaux pour bâtir leurs maisons, ou de méchans sculpteurs turcs, qui enlèvent chaque année des morceaux précieux, pour en faire ces petites colonnes surmontées d'un turban, que les mahométans font élever sur la tombe des morts. Le nom même de Délos est oublié dans des parages où il avoit acquis une si grande célébrité. Les Grecs nomment aujourd'hui *Dili* les deux îles de Délos, et nos navigateurs les désignent par la dénomination d'*Isdiles*, les *Isdiles*.

Un détroit d'environ cinq cents toises, sépare l'île fameuse de Délos de celle de *Rhénée*, ou grande Délos, également déserte, et qui servoit de lieu de sépulture à la première, dans laquelle il étoit défendu d'en-

terrer. Au milieu de ce canal étroit, sont deux écueils appelés le *grand* et le *petit Rematiari :* les anciens Grecs avoient consacré le plus grand à Hécate ou Diane, et ils le nommoient l'*île d'Hécate* ou *Psammite*. Les vaisseaux, même ceux de guerre, trouvent un fort bon mouillage près de cet écueil.

Presque tous les vaisseaux qui se rendent à Smyrne et dans les autres échelles de l'Asie mineure, débouquent entre les îles de *Tine* et de *Myconi*, canal qui n'a pas plus d'une lieue et demie de largeur. Quand le vent du nord souffle avec quelque violence, il devient impétueux dans ce passage, et la mer s'y élève avec furie. L'île de Tine n'a point de bon port; il n'y a qu'une assez mauvaise rade devant le bourg de *San-Nicolo*, bâti sur les ruines de l'ancienne ville de *Ténos*, capitale de l'île, dont le nom n'a pas, comme l'on voit, beaucoup changé. L'on avoit élevé, près de l'ancienne ville, un temple à Neptune que l'on y révéroit, parce que l'on attribuoit à ce dieu le bonheur d'avoir été délivré d'une quantité prodigieuse de serpens qui infestoient l'île, et d'où elle avoit pris le nom d'*île aux serpens*. Ce temple n'existe plus que dans la mémoire des hommes, non plus que la ville

de *Ténos*; mais l'île entière est un vrai temple, cher à la nature et qu'elle s'est plu à décorer de ses bienfaits. Ses riches campagnes sont encore parées de toute l'opulence de l'industrie. La population y est active et nombreuse; tout se réunit pour en faire l'une des îles les plus agréables de la Grèce, et en même temps l'une de celles où l'aisance et le bonheur paroissent se fixer avec plus de constance. Que seroit-ce si tant d'avantages pouvoient être secondés par une sage liberté, qui fait la force et la prospérité des empires !

Une des productions les plus abondantes de l'île, est la soie; les femmes s'occupent à nourrir l'insecte qui la donne, à la dévider, à la filer et à en travailler à l'aiguille des bas qui n'ont pas le lustre des bas faits au métier, mais qui sont beaucoup meilleurs, moins chers et d'un excellent user. C'est, sans doute, la crainte de nuire à nos manufactures, qui avoit empêché d'introduire en France les ouvrages en soie, tricotés par les femmes de Tine; ils mériteroient néanmoins d'y être apportés, et ils conviendroient aux personnes qui préfèrent la solidité à l'agrément.

L'habillement des femmes adonnées à des occupations douces, mais non interrompues,

n'a rien de la bizarrerie de celui des femmes de plusieurs autres îles; il est en même temps noble et élégant. La beauté, apanage presque général des Tiniotes, ne perd sous ce vêtement ni les grâces de ses contours, ni ses formes séduisantes, et l'aménité du caractère, la candeur ingénue, une innocente envie de plaire y rendent les jeunes personnes extrêmement aimables, extrêmement attrayantes.

CHAPITRE XXXVII.

SCIO ; CARACTÈRE DE SES HABITANS, ET PARTICULIÈREMENT DES FEMMES ; LEUR VÊTEMENT ; BOURSES DE SOIE QU'ELLES TRAVAILLENT. — MALÉFICE DU REGARD DE L'ENVIE. — COMMERCE DE L'ILE DE SCIO ; SES VINS ; CULTURE DE LA VIGNE ET DU MASTIC ; SES CAMPAGNES. — LÈPRE. — PORT DE SCIO. — ILE D'IPSARA. — ILES SPALMADORI, PYSARGOS ET VENETICO. — TSCHESMÉ. — COMBAT DES RUSSES ET DES TURCS. — VOYAGE PAR TERRE DE TSCHESMÉ A SMYRNE. — BAINS CHAUDS. — CARAVANSERAÏ.

« IL n'est autre ville où les gens soient plus courtois qu'ils sont à Chio. Aussi est-ce le lieu de la meilleure demeure que je sache à mon gré, et où les femmes soient plus courtoises et belles. Elles rendent un infaillible témoignage de leur antique beauté ; car, comme une nymphe en l'isle de Chio, surpassant la neige en blancheur, fut appelée de nom grec *Chione*, c'est-à-dire neige, tout ainsi l'isle

prenant le nom de la nymphe, fut surnommée *Chio*. Les hommes aussi y sont fort amiables; et combien que ce soit isle grecque, toutes fois, pour la pluspart, on y vit à la franke, c'est-à-dire à la façon latine[1] ».

Ce que Bélon écrivoit au seizième siècle, sur la ville capitale de l'île de Scio, est encore conforme à la vérité, hormis quelques modifications, ou plutôt quelques détériorations physiques et morales, effets habituels de la présence et de l'administration dure et imprévoyante des Ottomans. La ville est assez grande et bien bâtie; c'est l'ouvrage des Génois, qui eurent long-temps l'île entière en leur possession. L'ancienne ville, qui portoit, de même que l'île, le nom de *Chios* ou *Chio*, étoit placée sur le sommet d'une montagne. La ville moderne est au pied de cette même montagne, sur le bord de la mer, et le site en est devenu beaucoup plus agréable. Les Grecs qui l'habitent sont encore, comme au temps de Bélon, les plus polis, les plus affables, les plus gais, et peut-être les plus spirituels de tous les Grecs. Les

[1] Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, etc. etc. par Pierre Bélon, liv. II, chap. VIII.

femmes y sont charmantes, et, comme le dit Bélon, fort courtoises. Il n'en est point qui aient les manières aussi engageantes; et à les voir, sur les portes de leurs maisons, presser les étrangers d'y entrer avec elles, les attirer même par le bras, et les inviter avec beaucoup de vivacité, l'on ne peut d'abord se défendre de concevoir une opinion fâcheuse de femmes si libres en apparence. Mais toutes ces démonstrations, qui sont chez nous le comble de la dépravation, ne sont à Scio que les élans d'une ame affectueuse et hospitalière, et du désir de tirer quelque parti des travaux dont elles s'occupent; et l'on seroit singulièrement déçu, si, enhardi par des apparences d'agaceries, l'on tentoit d'en abuser avec des femmes introduisant chez elles avec une franchise qui, pour l'habitude de la corruption, passe pour un manque de retenue. Sous les dehors les plus attrayans, et en même temps les plus familiers et les plus engageans, le séducteur ne rencontreroit dans un facile tête-à-tête que la résistance imposante de la vertu la plus sévère, et la honte de s'être mépris.

Ces femmes si libres, mais en même temps si sages, tricotent avec la soie plusieurs sortes d'ouvrages, et particulièrement de fort

belles bourses. L'envie de les vendre a engagé celles qui les travaillent, à apprendre à les offrir dans la langue de toutes les nations qui trafiquoient au Levant; et un François, comme un Italien et un Suédois, s'entendoit dire de toutes parts, en son langage, lorsqu'il passoit dans les rues de Scio : *Monsieur, monsieur, venez voir de belles bourses.* J'ai acheté de ces bourses à Scio même; les plus belles, qui sont aussi les plus grandes, ne m'ont pas coûté trois livres la pièce, et on ne les auroit pas en France pour plus du double.

L'éducation des vers à soie est une occupation presque générale à Scio. Les femmes s'y adonnent principalement, et elles prennent toutes les précautions imaginables, afin que quelque mal-intentionné ne porte sur des insectes précieux le regard empesté de l'envie, qui, suivant les Grecques, ne manqueroit pas de les faire périr. Cette sorte de croyance superstitieuse, dont j'ai parlé plus en détail dans le Chapitre XXVII, est générale en Grèce, où elle s'applique à tous les êtres animés. Dans quelques contrées de la France et de l'Allemagne, les gens de la campagne ne redoutent l'influence des mauvais regards que pour leurs bestiaux, et les dames espagnoles du

Pérou

Pérou la craignent pour elles-mêmes [1]. Il est plus aisé de faire parcourir le globe à une erreur, que d'y propager une vérité.

Si quelque chose pouvoit nuire aux charmes et à l'affabilité des femmes de Scio, ce seroit sans doute leur manière de s'habiller. Leur vêtement est sans grâce et ajusté sans goût. Plus elles cherchent à se parer, plus elles s'éloignent des règles d'un art, qui, pour avoir du succès, ne doit tendre qu'à faire ressortir avantageusement les belles formes de la nature. Les Sciotes semblent les envelopper d'un sac; leur tête est chargée d'une coiffure élevée et informe, assez semblable au bonnet des Mameloucks d'Egypte, et leur chaussure est aussi incommode que

[1] « Les dames du Pérou portent autour de leur collier des amulettes, qui sont des médailles sans empreinte, et une petite main de jayet, large de trois lignes, ou bois de figuier appelé *higa*, fermée à la réserve du pouce qui est élevé. L'idée de la vertu qu'elles attribuent à ces amulettes, est de se garantir du mal qu'elles s'imaginent que peuvent leur communiquer ceux qui admirent leur beauté; mal qu'elles appellent le *mal des yeux*. On fait de ces préparatifs, d'un plus gros volume, pour les enfans. Cette superstition est familière aux dames et au peuple ». — Voyage à la mer du Sud, par Frézier, page 219.

ridicule. J'ai fait dessiner une paire de souliers ou de sandales des femmes de Scio, au bas de la *Planche VI*, qui représente le costume plus absurde encore des femmes de l'Argentière.

La soie fait la principale richesse de Scio: l'on y fabrique des velours, des damas, des étoffes de différentes espèces : mais ces efforts d'une heureuse industrie, au lieu d'avoir été encouragés, ont éprouvé des contradictions, des entraves, qui ont fait diminuer le nombre et le produit des manufactures. Cette île partage avec d'autres de la même mer, le commerce des laines, de la cire, de l'huile, et d'excellens fruits, sur-tout d'oranges et de figues parfumées, que l'on transporte dans les grandes villes de la Turquie. L'on sait que Scio produisoit des vins d'une grande réputation chez les anciens ; les historiens et les poètes les ont vantés comme les meilleurs dela Grèce, pays renommé pour les vins délicieux. On les ordonnoit à Rome dans les maladies de l'estomac, et César en régaloit ses amis dans les fêtes qu'il donnoit à l'occasion de ses triomphes, et dans les festins en l'honneur de Jupiter et des autres dieux [1]. Ces vins si célébrés par

[1] Pline, histor. natur. lib. XIV, cap. VII, XIV et XV.

les gourmets de l'antiquité, sont encore fort bons aujourd'hui. La vigne est pour les Grecs actuels un objet de grande culture et d'attentions; ils la plantent sur les côteaux; et avant de faire le vin, ils laissent sécher pendant huit jours au soleil les raisins qu'ils coupent au mois d'août. Ils ont conservé la manière proposée par Caton (*De re rusticâ*), pour garantir les vignes des ravages des insectes, et qui consiste à entourer les ceps d'un mélange de bitume, de soufre et d'huile. Ce préservatif, décrit par Caton, a été annoncé de nos jours comme une nouveauté, dans plusieurs ouvrages d'économie rurale, et ce n'est pas la seule très-vieille découverte dont certains auteurs ont voulu se faire honneur en plus d'un genre. Quoi qu'il en soit, l'autorité de Caton, dont les écrits sur l'agriculture sont un modèle de simplicité et de clarté indispensables dans ces sortes d'ouvrages, et qui n'ont pas eu beaucoup d'imitateurs, une pratique heureuse et immémoriale chez une nation dont les vins ont eu et conservé une grande renommée, doivent inspirer la confiance et engager à adopter un préservatif aussi utile.

Mais un commerce particulier à l'île de

Scio, est la résine que l'on y fait découler du lentisque ; des campagnes entières sont couvertes de cet arbrisseau, dont le bois fournissoit aussi les meilleurs cure-dents au gré des dames romaines. Le mastic qu'on en retire est un des produits les plus certains de l'île : on le porte à Constantinople et dans les autres grandes villes de l'Empire, où les femmes en mâchent sans cesse pour se rendre l'haleine douce et agréable. Cette résine se vendoit à Scio, lorsque j'y passai, environ cinq livres de notre monnoie la livre. L'on y fait aussi, avec le mastic, une eau-de-vie fort bonne et agréable.

Quand l'on sort de quelques-unes des îles de l'Archipel, dont le sol est rude et montagneux, l'on est frappé de la richesse et des beautés de l'île de Scio. Une ville élégamment bâtie, des jardins agréables, des plaines délicieuses par les dons de la nature et les travaux d'une culture bien entendue, des montagnes dont la surface aride jette encore plus de charmes sur de riches vallées, un peuple aimable et industrieux, tout contribue à faire de Scio un lieu très-agréable, et c'est à regret qu'on la voit livrée à l'impéritie despotique des Turcs. Leur sinistre imprévoyance

y laisse souvent introduire des fléaux destructeurs, au nombre desquels ils tiennent eux-mêmes un rang très-remarquable, et la peste vient souvent exercer ses ravages dans cette charmante contrée.

La lèpre aussi y propage ses dégoûtans symptômes; et ce qui prouve que des précautions réclamées par l'humanité, mais dont une stupide administration est incapable, suffiroient pour l'anéantir, c'est que l'espèce de lèpre, commune dans tout l'Orient et dont on voit tant de victimes en Candie, la lèpre des Juifs, y devient plus rare de jour en jour.

Il ne manque à Scio, pour en rendre le commerce plus florissant, qu'un bon port; celui qui y existe est peu spacieux, peu profond, et des roches à fleur d'eau en embarrassent l'entrée; il ne peut recevoir que de petits bâtimens: les gros navires et les vaisseaux de guerre mouillent en dehors dans une rade ouverte, qui a du moins l'avantage de laisser la facilité d'en sortir par tous les vents. La France entretenoit à Scio un vice-consul; il occupoit une maison vaste et agréable; les jésuites y avoient aussi un couvent; mais ce qui est de plus grande importance,

aucun marchand de notre nation n'y étoit établi, quoiqu'il y en eût plusieurs autrefois, et que ce soit un lieu de grand commerce, tant à cause des riches productions de l'île, que par l'affluence des vaisseaux qui y relâchent ou viennent y prendre des chargemens.

Autour de Scio, sont plusieurs petites îles. A deux lieues environ de l'occident du cap San-Nicolo, le plus septentrional de l'île, est *Ipsara*, que les anciens appeloient *Psyra* et *Psyria*, sur laquelle il y avoit une ville du même nom, dont le bourg moderne a pris la place: l'on y voit encore quelques vestiges de l'ancienne ville. Ce bourg est la seule habitation de l'île, qui est petite, pierreuse, et n'offre pas de grandes ressources pour l'agriculture et le commerce. La vigne se plaît sur ce terroir rocailleux, et c'est à sa culture que se borne à peu près l'industrie agricole des Ipsariotes, comme le vin qu'ils exportent, leur seule branche de commerce.

A une lieue d'Ipsara, un îlot plus petit et désert, que l'on nomme *Anti-Ipsara*, n'a guère que deux lieues de tour; entre ces deux îles, les vaisseaux trouvent un fort bon mouillage.

Plus près, et à l'est de Scio, des îlots appelés *Spalmadori*, et anciennement *Œnussa*, forment encore pour les grands vaisseaux une rade sûre. Plus au midi, l'on trouve deux écueils auxquels les anciens Grecs ont donné le nom de *Casytes*, et les modernes celui de *Pysargos*; enfin, à la pointe la plus méridionale de l'île, appelée le *cap Mastico*, parce que c'est dans ce canton que l'on recueille le mastic, un autre écueil qui a reçu le nom de *Venetico*, laisse assez d'espace pour que les navires puissent y passer sans risque, une mer profonde et nette baignant également et le cap et l'écueil.

Le canal qui sépare l'île de Scio de l'Asie mineure, n'a que deux à trois lieues de large. Sur le continent, le golfe et la petite ville de *Tschesmé* sont en face de la ville même de Scio, témoignages éternels de la défaite et de la honte de la marine ottomane. C'est dans le port même de Tschesmé, qu'au mois de juillet 1770, l'armée navale des Turcs, forte de vingt-cinq voiles, dont quinze grosses caravelles, fut entièrement détruite par une escadre russe de neuf vaisseaux de ligne et de six frégates, sous les ordres du comte Alexis Orloff. Jamais victoire ne fut plus terrible

ni plus complété ; tous les vaisseaux turcs furent livrés aux flammes, tous sautèrent avec un fracas épouvantable ; presque tous les équipages périrent dans cet embrasement, et de toute leur marine, il ne resta aux Turcs, après cette journée, que deux vaisseaux qui n'avoient pu joindre la flotte, et un autre vieux vaisseau hors de service, dans le canal de Constantinople. Cette flotte formidable, qui devoit en apparence repousser les Russes hors des mers du Levant, disparut en un instant, et ceux-ci restèrent les maîtres de l'Archipel : s'ils l'eussent voulu, ils le fussent également devenus de la capitale de l'Empire ; car le découragement étoit général, et les châteaux des Dardanelles, hors d'état de faire une forte résistance, n'auroient pu arrêter les vainqueurs. Des carcasses de vaisseaux à demi-brûlés et submergés, des pointes de mâts paroissant hors de l'eau, dans le fond du port de Tschesmé, attestent encore cet événement mémorable et glorieux pour les Russes, qui développèrent autant de courage et de tactique navale, que leurs ennemis se montrèrent ignorans et lâches.

Tschesmé, dont le nom rappelle celui de *Cyssus* que cette ville portoit autrefois,

n'offre rien de remarquable ; elle est bâtie sur le penchant d'une colline au fond du port. Je m'y étois rendu avec un bateau de l'Archipel, qui devoit me conduire à Smyrne ; mais après avoir relâché à Scio, et lutté long-temps contre le vent du nord pour sortir du canal, je fus forcé d'y chercher un abri. Lassé d'attendre un temps plus favorable, je pris le parti de me rendre à Smyrne par terre. Je me présentai, suivant mon usage, au commandant turc de Tschesmé, avec mon firman ; il me procura à l'instant des chevaux et un *batoik-dar*, ou enseigne, pour m'accompagner.

A une lieu de Tschesmé, je vis une fontaine d'eau chaude et minérale, où les Turcs de la ville vont prendre des bains d'étuve : j'y vis un grand concours de baigneurs ; c'étoit un vendredi, jour de fête et de repos pour les mahométans ; du reste, ils n'y trouvent d'autres rafraîchissemens que du café, boisson dont ils ne peuvent pas plus se passer que de bains. La route, au-delà de ces bains, devient assez mauvaise et pénible, à travers une chaîne de montagnes élevées, pierreuses et couvertes de pins. Je m'arrêtai, pour passer la nuit, dans un caravanserai, où l'on reçoit et nourrit indistinctement tous

les voyageurs, sans qu'il leur en coûte rien. Les alimens que l'on y sert, sont simples et communs à tous les passans : ils consistent en du pain, un plat d'œufs et de l'eau. La maison est dotée de biens suffisans pour fournir à la nourriture momentanée des voyageurs. Ces sortes de fondations ne sont point rares en Orient, séjour de l'hospitalité; elles indiquent, à mon sens, d'autant plus de grandeur d'ame et de vraie et franche générosité, que l'esprit d'orgueil et d'ostentation, dont une apparente bienfaisance n'est que trop souvent le vernis, ne peut y avoir de part, puisque ce n'est qu'à la mort du fondateur, que l'on s'aperçoit du bien qu'il a fait. D'un autre côté, il n'y a, dans ces contrées-là, ni prôneurs, ni d'officieux papiers publics, qui recommandent à l'admiration générale des actions, dont tout le mérite n'est souvent que dans cette ambitieuse publicité, et l'on y bénit la mémoire du bienfaiteur sans connoître son nom.

Le lendemain de grand matin, je quittai une espèce d'hôtellerie, fort simple à la vérité, mais d'où l'on sort l'ame aussi satisfaite, qu'elle est souvent aigrie par la maussade hospitalité et la cupidité scandaleuse que l'on rencontre dans la multitude d'auberges dont nos routes

sont couvertes. Après avoir suivi de plus mauvais chemins encore que la veille, j'arrivai de bonne heure à *Dourlak* ou *Vourla*, petite ville située sur la côte méridionale du golfe de Smyrne, et, suivant toute vraisemblance, bâtie sur les ruines de *Clazomène*, ville illustre de l'ancienne Grèce et patrie d'Anaxagore. Plusieurs petites îles qui sont en avant, portent aussi le nom de *Dourlak*, et forment un fort bon port, où des navires de commerce viennent quelquefois charger des fruits secs et d'autres denrées.

L'on compte douze heures de chemin de Tschesmé à Dourlak; j'y fus fort bien accueilli par un Grec métis, car il étoit fils d'un François et d'une Grecque. Il y étoit établi depuis fort long-temps, et y exerçoit la médecine; il étoit d'ailleurs très-empressé à rendre des services aux François qu'il regardoit comme ses compatriotes. J'y pris d'autres montures que le commandant turc me procura; il me donna aussi un *ulugh-bachi*, ou capitaine des portes, pour m'escorter. Le chemin que l'on parcourt pour arriver de Dourlak à Smyrne, est plus agréable que celui de Tschesmé à Dourlak. L'on prolonge la côte du golfe; la route n'est point solitaire; l'on traverse des

habitations ; les oiseaux sont nombreux sur les arbres de la campagne ; et ceux des rivages donnent la vie au sable même de la plage, tandis que des bâtimens de toute grandeur, les voiles déployées, semblent voler sur la surface des eaux.

Après avoir passé *Cayaderé* ; on laisse sur la droite deux montagnes, ou plutôt deux pointes de montagnes, qui paroissent de forme et de grandeur semblables : nos marins de la Méditerranée ont donné à ces deux monts la dénomination de *poussos*, qui en provençal signifie *mamelles*. L'on arrive ensuite à une forteresse que l'on appelle le *château de Smyrne*, destinée à défendre les approches de cette grande ville. Les vaisseaux sont forcés de passer sous le canon de ce fort, afin d'éviter des hauts-fonds dont cette partie du golfe est embarrassée ; et il rempliroit parfaitement sa destination, s'il n'étoit pas dans un état de délabrement qui le rendroit d'une foible défense. Enfin, après avoir fait environ dix lieues, on arrive à Smyrne, grande ville bâtie au fond même du golfe, au pied d'une colline et sur le bord de la mer.

Il n'est point dans le Levant de situation plus heureuse pour être le centre d'un com-

merce florissant, que celle de Smyrne ; c'étoit aussi l'échelle la plus riche et la plus brillante. Des caravanes nombreuses y apportent de l'intérieur, des cotons filés, les toisons soyeuses d'Angora, la soie et les tapis de la Perse, les drogues de toute espèce, la cire, les figues, les beaux raisins secs, connus dans le commerce du Levant sous le nom de *pances de Smyrne*, etc. etc., et même les marchandises de l'Inde méridionale par la Perse et Alep ; tandis que des vaisseaux de toutes les nations commerçantes de l'Europe ; chargés des denrées de cette partie du monde et de celles de l'Amérique, arrivent et se succèdent dans un port spacieux autant que sûr et commode. C'étoit aussi le rendez-vous des vaisseaux de guerre des nations européennes, destinés à protéger les navires marchands dans les mers de Turquie. Ils s'y retiroient pendant les deux ou trois mois d'hiver, saison dans laquelle la navigation de l'Archipel est fort dangereuse, à raison des longues nuits qui souvent empêchent de se reconnoître au milieu du dédale formé par une multitude d'îles rapprochées les unes des autres, et des vagues qui, ne pouvant se développer, se brisent et se réfléchissent de toute part avec

beaucoup d'impétuosité, ce qui, suivant l'expression des anciens, leur donne quelque ressemblance à des chèvres bondissantes dans les champs. Des fêtes données et rendues faisoient de cette relâche un terme désiré et fort agréable pour les officiers de ces vaisseaux.

Le quartier de Smyrne occupé par les Européens, ressembloit à une ville d'Europe, et le caractère doux et tolérant des Turcs, habitans des autres quartiers, en rendoit le séjour tranquille et sûr pour les étrangers. Une active industrie et beaucoup d'affabilité règnent parmi les Grecs de cette ville; leurs femmes ont toutes les qualités extérieures de la beauté, et elles savent leur donner encore plus de charmes et de développement, par la forme noble, agréable, voluptueuse même, de leurs vêtemens. Quelques commerçans d'Europe y étaloient un grand luxe. Notre consul général, dont les marchands avoient souvent à se plaindre, oubliant l'origine de son institution et se croyant gouverneur général ou ambassadeur, y vivoit avec beaucoup de morgue et de faste. Je fus vraiment scandalisé en me trouvant témoin d'un marché conclu par un consul, pour le loyer d'une maison; le prix annuel de cette location, rui-

neuse pour le commerce, fut convenu à onze cents piastres turques, c'est-à-dire à près de vingt-sept mille francs. Il falloit bien que les autres parties de dépense concordassent avec celle du logement, et l'on peut juger combien de pareils établissemens, réglés sur des bases aussi vicieuses, devenoient onéreux à l'état, sans être plus utiles au commerce. Ce ton de grandeur qui approchoit souvent d'une morgue messéante, gagnoit aussi jusque dans les comptoirs des marchands, et l'on étoit étonné de trouver chez de simples facteurs ou commissionnaires des prétentions élevées et fastueuses. Cet esprit peu compatible avec celui du négoce, alloit toujours croissant, sans que les opérations commerciales suivissent la même progression; mais il faut convenir que si l'observateur avoit à se plaindre de cette fausse direction des agens du commerce, l'homme étranger à ces réflexions sérieuses, rencontroit dans la réunion des Européens établis à Smyrne, les agrémens de la bonne société et les plaisirs que l'opulence sait fixer dans tous les pays de la terre.

Une marche plus grave, mais en même temps mieux dirigée vers un grand but d'utilité, étoit suivie à Smyrne par les négocians

de quelques autres peuples de l'Europe. Ce que j'ai dit à ce sujet, dans différens endroits de cet ouvrage et particulièrement dans le Chapitre XXXV, se trouve confirmé par les observations d'un homme d'un grand mérite, et qui, ayant visité le Levant en homme d'état, et séjourné en Turquie comme ambassadeur de France, s'est trouvé plus à portée que personne de recueillir des renseignemens précieux sur notre ancien commerce de Turquie. Ce que M. de Choiseul-Gouffier a écrit sur celui de Smyrne est tellement important, et son autorité vient tellement à l'appui de mes idées sur cet objet, que je ne puis mieux faire que de rapporter le passage de son Voyage pittoresque dans lequel il en parle.

« Si l'on jugeoit, dit M. de Choiseul, *tom. I, pag. 203*, de la répartition du commerce de Smyrne, par le nombre des négocians de chaque nation, la France auroit paru depuis long-temps beaucoup plus puissante qu'elle ne l'étoit alors réellement, puisqu'elle avoit vingt-cinq maisons, tandis que les Anglois n'en avoient que six, et les Hollandois quatre. Elle ne faisoit cependant que le tiers du commerce, et suppléoit, par le nombre de ses agens, à ce qui pouvoit manquer d'ailleurs

à leur existence. Les étrangers, et sur-tout les Hollandois, passent dans le Levant avec des capitaux considérables, y forment des établissemens solides, et, déjà riches, voient, par le crédit que leur assure leur opulence, multiplier les moyens de s'enrichir encore dans toutes les affaires : ils dirigent eux-mêmes les démarches de leur consul, sont à ses côtés, et non pas à sa suite. Le François, au contraire, simple commissionnaire, ne travaille que pour le négociant de Marseille dont il est le régisseur, partage avec lui tous les droits de commission, et quelquefois peut se plaindre du consul, qui croit que tout doit lui obéir aveuglément : n'aspirant qu'à la possession d'un pécule qui lui permette de retourner dans sa patrie, ce François hâte la fin de son exil, par tous les moyens qu'offre l'économie la plus constante, et renonce à ce genre de considération qu'obtient toujours l'extérieur de la richesse ».

Il ne faut rien moins que le beau climat de Smyrne, sa position délicieuse et importante, la liberté dont on y jouit, et l'opulence de son commerce, pour engager les hommes à se fixer sur un sol que de fréquentes secousses agitent et bouleversent. De violens tremble-

mens de terre s'y font souvent sentir; le terrain s'entr'ouvre en plusieurs endroits; des bruits formés dans de vastes cavités, effraient les habitans, tandis que leurs maisons ébranlées s'écroulent et les ensevelissent sous leurs ruines. Ces scènes de désordre et de désolation se renouvellent fréquemment, et des incendies, suites inévitables du renversement d'une ville populeuse, viennent encore ajouter à leur horreur, et consumer, avec une rapidité effrayante, des quartiers entiers et déjà à demi-culbutés par de terribles commotions.

A ces grands désastres, dont l'idée, pour quiconque connoît le Levant, est inséparable de celle de Smyrne, se joignent encore, chaque année, les ravages de la peste: les Européens se condamnent alors à une prison salutaire, tandis que de toutes parts les hommes tombent frappés de ce mal affreux, et que leurs cadavres amoncelés attestent la criminelle et stupide imprévoyance du gouvernement, plus encore que la violence de la contagion.

CHAPITRE XXXVIII.

OBSERVATIONS SUR LA PESTE.—ROUTE PAR TERRE DE FOGLIERI A SMYRNE.—RAVAGES DES SAUTERELLES.—FOGLIERI.— ILE DE MÉTELIN ; SA VILLE CAPITALE ; SES PORTS ; SES AVANTAGES. — ILES MUSCO-NISI. — ILE DE LEMNOS. — AGIO-STRATI. — TÉNÉDOS.—DÉTROIT DES DARDANELLES.—IMBROS. — SAMANDRAKI. — ILE DE TASSO ; SES MINES ; SA FERTILITÉ ; SES VINS ; SES BOIS. — LA CAVALE. — CONTESSA. — MONT ATHOS. — ARRIVÉE A SALONIQUE.

J'AI parlé, dans le Chapitre précédent, de la peste, fléau destructeur et permanent en Turquie, se partageant avec les tremblemens de terre la ruine et la désolation de la ville florissante de Smyrne. Ses effets désastreux, qui ne manquent guère de se renouveler tous les ans, n'ont pas toujours la même intensité, ni la même violence. L'année 1778 fut une des plus remarquables par ses ravages : à

Constantinople, il mourut jusqu'à deux mille personnes en un seul jour. Quelle effroyable rapidité de destruction ! Et quelle stupide résignation de la part d'hommes qui, depuis des siècles, se laissent moissonner par la faulx de la contagion, sans chercher les moyens de s'en préserver !

La médecine n'a point encore découvert de remèdes certains contre la peste, et toutes les recettes que l'on trouve dans les livres, ne sont pas d'une grande efficacité. Il est difficile et très-dangereux de se livrer à des observations sur une maladie qui se communique avec une promptitude effrayante, et tous les médecins n'ont pas le courage, ou, pour mieux dire, la folie de ce chirurgien russe, prisonnier à Constantinople avec un nombre de ses compatriotes, qui s'avisa d'inoculer la peste à ces malheureux, pour rendre la contagion moins meurtrière : il tua, par ce moyen, deux cents de ces prisonniers ; et heureusement pour le reste, l'inoculateur, après s'être opéré lui-même, mourut de son propre traitement. En recueillant des remarques déjà assez nombreuses au sujet de cette maladie, on parviendra à connoître sa nature, et bientôt à en délivrer l'humanité.

C'est pour contribuer, autant qu'il est en moi, à un but si désirable, que je vais ajouter quelques notions à celles que j'ai déjà rapportées dans le premier volume, *Chapitre XI*, sur la peste que j'ai souvent eu l'occasion de voir de très-près, et à laquelle j'ai plus d'une fois été exposé.

Des médecins françois ont repris mal à propos M. Samoïlowitz, célèbre médecin russe, et auteur d'un fort bon Mémoire sur la peste, imprimé en 1783 [1], d'avoir avancé que cette maladie n'existe point dans l'air, ni ne se communique point par l'air, mais seulement par le seul contact. Malgré tous les raisonnemens de ces médecins, et les observations contraires d'un M. Paris qu'ils citent [2], l'assertion du docteur Samoïlowitz est d'une vérité incontestable. Quoique l'on vive dans un lieu infecté de la peste, on ne la prendra jamais si l'on ne communique point immédiatement avec des personnes qui en sont atteintes, ou si l'on ne touche point des matières qui en sont infectées et propres à lui servir de conducteurs. En effet, sans parler de l'opinion généralement répandue dans le

[1] Voyez la Gazette salutaire du 18 mars 1784.

[2] *In*-8°. Paris, Leclerc, 1783.

Levant sur ce sujet, il suffit aux Européens établis en Turquie, de s'enfermer et de s'isoler dans leurs maisons, pour être préservés de la contagion, lors même qu'elle fait les plus grands ravages dans les villes qu'ils habitent, et quoiqu'ils tirent du dehors leurs provisions et leurs alimens journaliers, souvent achetés chez des pestiférés.

Et ce qui prouve encore davantage que le contact immédiat peut seul communiquer la peste, c'est qu'il arrive qu'une portion de vêtement soit assez imprégnée de miasmes pestilentiels pour transmettre la contagion à ceux qui la touchent, tandis qu'elle est sans effet pour celui qui la porte.

Toutes les matières animales, soit qu'elles aient conservé leur état primitif, soit qu'elles aient été façonnées par la main des hommes, sont des véhicules de la peste; le coton, le lin, le chanvre et les toiles que l'on en fabrique le sont également: le papier même a cette fatale propriété; et me trouvant en quarantaine à Malte, je fus témoin de l'alarme qu'y répandit un morceau de papier que le vent avoit emporté par-dessus les barrières du Lazaret, et qui étoit tombé au milieu de plusieurs personnes. Les comestibles en gé-

néral et les métaux ne sont point des conducteurs de la contagion ; l'on peut impunément recevoir, de la main d'un pestiféré, une pièce de monnoie, ou toute autre espèce de métal, des herbages, du poisson, du pain, etc. L'on prétend néanmoins que le pain fort chaud peut communiquer la maladie, au lieu que le pain froid ne la donne pas.

Les dispositions actuelles du tempérament décident du plus ou du moins de facilité à gagner la peste. Plusieurs personnes touchent impunément les pestiférés, sans nulle précaution ; et après avoir bravé le danger pendant plusieurs années, ces mêmes gens se trouvent quelquefois attaqués les premiers et succombent.

Si l'on a lieu de soupçonner qu'au moment où une personne tombe malade, la peste est la cause de sa maladie, l'on a, pour s'en assurer, un moyen que l'on regarde comme infaillible dans le Levant : c'est de faire prendre au malade de l'eau-de-vie ou de la conserve de roses, ce qui la fait déclarer sur-le-champ. On attribue à l'ail la même propriété.

Il passe pour constant que le meilleur régime à observer, lorsqu'on est attaqué de la

peste, est de ne se nourrir que de viande ou de poisson salés. Toute autre nourriture est pernicieuse, et les fruits, de quelqu'espèce qu'ils soient, sont mortels. Un homme qui avoit été à portée de faire un grand nombre d'observations, pendant un long séjour à Constantinople, où il étoit aumônier de l'hospice des Francs, avoit remarqué un symptôme d'après lequel il décidoit sur-le-champ, si un pestiféré devoit périr ou réchapper ; il ne se trompoit jamais dans ses pronostics. Il avoit reconnu que quand le bubon est peu adhérent et vacille sur sa base, l'on peut concevoir des espérances fondées, et qu'au contraire, si le bubon est absolument fixe et immobile, il n'y a point d'espoir d'éviter la mort. Ce même observateur avoit aussi remarqué que si un malade, après un accès de délire, reprenoit tout-à-coup la connoissance, il en réchappoit rarement.

C'est presque toujours aux aines et aux aisselles que sort le bubon pestilentiel. Il en paroît souvent plusieurs. L'on voit quelquefois, indépendamment du bubon, une tumeur charbonneuse ; le mal est alors beaucoup plus dangereux : mais si l'on en revient, l'on est moins exposé dans la suite à la contagion.

Outre le bubon et le charbon, quelques personnes ont encore une espèce de furoncle que l'on nomme *phimas*, et qui diffère de la tumeur charbonneuse en ce qu'il ne devient pas noir. Ceux qui en sont atteints courent un danger plus imminent; mais s'ils ont le bonheur de ne pas succomber, ils n'ont absolument plus rien à craindre de la peste, pendant le reste de leur vie.

Quoiqu'on ait été attaqué de cette terrible maladie, l'on n'est pas, pour cela, à l'abri de la reprendre. On peut en être atteint plusieurs fois, et cette observation paroît peu favorable au projet d'inoculation qui a été mis en avant par quelques personnes. J'ai connu un homme qui avoit eu sept fois la peste. Mais une observation fort singulière, et néanmoins certaine, c'est que lorsqu'on en a été une fois attaqué, et que l'on se retrouve même long-temps après dans un lieu où elle règne, l'on ressent des douleurs sourdes, des tiraillemens, des élancemens à l'endroit où étoit le bubon. Ces symptômes sont même un moyen d'annoncer l'invasion prochaine de la maladie : l'on a vu des gens qui, se trouvant dans des lieux où l'on n'apercevoit aucun signe de peste, se plaignoient de ces douleurs

lancinantes, et l'on ne tardoit pas à y voir paroître les symptômes de la contagion.

La direction et la force des vents contribuent à augmenter ou à diminuer l'activité de la peste. C'est lorsque le vent du nord-est souffle, qu'elle exerce de plus grands ravages à Constantinople. L'on a vu que, dans cette même ville, une tempête affreuse avoit arrêté subitement les effets de la contagion.

Ce petit nombre d'observations auxquelles j'aurois pu en ajouter d'autres plus connues, ne me paroît pas favorable au système de quelques savans modernes, qui ont attribué la peste à des insectes, comme on a cru trouver la cause de la gale et des autres maladies de la peau dans de petits animaux de la même classe. Je ne prétends pas néanmoins que cette opinion, fondée sous certains rapports, doive être absolument rejetée; mais elle mérite d'être examinée avec attention: elle mettroit, si elle se confirmoit, sur la voie directe pour obtenir la guérison du mal le plus actif et le plus cruel dont l'humanité soit affligée.

Je dois à la crainte de la peste, l'avantage d'avoir parcouru la côte septentrionale du golfe de Smyrne, comme j'avois suivi en plus grande partie celle qui lui est opposée. Après

le combat de la frégate *la Mignonne* dans le port de Milo, je ne quittai plus ce vaisseau, ainsi que je l'ai dit, pendant le cours de sa croisière dans la mer du Levant. La peste s'étoit déclarée en plusieurs lieux, et l'on redoutoit d'y aborder. Cependant l'état de guerre dans lequel nous nous trouvions, exigeoit des renseignemens que nous ne pouvions obtenir que de nos consuls. Pour parvenir jusqu'à ces agens, dans l'isolement auquel la prudence les avoit condamnés, il falloit traverser le foyer de la contagion. Je fus chargé de cette mission, comme plus familiarisé avec les Turcs et les dangers dont ils se sont laissés entourer, et en même temps comme ayant plus l'usage des précautions que ces sortes de dangers exigent. L'on m'avoit déjà débarqué à Scio où la peste régnoit, et je crus un moment que je serois victime de ma bonne volonté. En me rendant chez notre vice-consul, quelque précaution que je prisse pour ne toucher personne, un soldat turc qui couroit très-vîte, se jeta sur moi au détour d'une rue. J'avoue que je ne pus me défendre de quelques inquiétudes que je me gardai bien de communiquer, mais qui furent bientôt dissipées.

La frégate m'attendoit sous voiles dans le canal de Scio : il étoit très-important qu'elle se rendît à Smyrne ; mais la peste y exerçoit sa terrible influence avec plus de malignité qu'à Scio. D'Entrecasteaux se décida à mouiller à *Foglieri*, et à me prier d'aller par terre conférér avec le consul général de France à Smyrne. Mon firman aplanit toute difficulté : je me procurai bientôt des chevaux, et je me hâtai de me rendre à Smyrne, éloigné de douze lieues ; quoique je fusse parti assez tard, j'y arrivai avant la nuit. Il ne fallut rien moins que l'importance de ma mission pour déterminer le consul à introduire chez lui un homme qui venoit de traverser les campagnes et la moitié d'une grande ville infectées de la peste. J'avois laissé mes chevaux et leur conducteur hors de Smyrne ; je les repris le lendemain de bonne heure, et retourna avec la même diligence à Foglieri. Presque toute la plaine que je traversai étoit en culture ; de superbes moissons les couvroient, mais il n'en existoit plus que les débris. Des légions innombrables de sauterelles, agens redoutables de la famine, s'y étoient abattues ; les épis avoient été coupés par leurs mâchoires acérées ; la paille même, hachée par morceaux, annonçoit la

confusion et une dévastation complète. Les eaux de la petite rivière de *Sarabat* et de quelques ruisseaux qui se jettent dans la mer, le long de cette côte, avoient disparu sous une couche épaisse de cadavres de sauterelles amoncelées, et l'infection qu'ils répandoient, corrompoit l'air et menaçoit d'ajouter de nouveaux principes de mortalité à ceux dont la peste désoloit ces belles contrées.

Sur le cap de l'Asie mineure, qui forme avec celui de *Kara-bouroun*, ou cap noir, la rade spacieuse et profonde, connue sous le nom de *golfe de Smyrne*, deux lieux portent également le nom de *Foglieri :* l'un est appelé *Foglieri le neuf*, et l'autre *Foglieri le vieux*. C'est l'antique pays des Phocéens, peuple célèbre de l'ancienne Grèce. De petites îles qui sont en avant de Foglieri le neuf, offrent entr'elles et le continent un fort bon mouillage, propre à recevoir les plus grands vaisseaux.

De là nous nous rendîmes à Mételin, l'une des îles les plus considérables de cette mer, et qui n'est éloignée du continent que de quatre lieues. Le nom qu'elle porte aujourd'hui rappelle celui plus ancien de *Mitylène*, qui remplaça le nom de *Lesbos*, sous lequel cette

île acquit autrefois une grande célébrité. Sa domination s'étendoit sur la Troade et l'Éolide. Mais ce qui l'honora davantage que sa puissance, fut d'avoir été le berceau de personnages illustres qui firent sa gloire et celle de la Grèce. Un des bienfaiteurs de l'humanité, qui délivra sa patrie du joug de la tyrannie, Pittacus, du petit nombre des sages de la Grèce, naquit à Lesbos. Le poète Alcée y composa ses vers, Phrynis les airs mélodieux dont il faisoit résonner sa lyre, Théophraste ses commentaires, et les ames sensibles et aimantes donnent des larmes au souvenir des malheurs de la belle et spirituelle Sapho.

La ville de Mételin est bâtie sur les ruines de l'ancienne ville de Mitylène, et ses environs offrent encore de très-beaux restes de sa magnificence. Le port est petit et mauvais; mais l'île en a d'autres dont les deux meilleurs sont les ports *Sigri* et *Olivier*. Le premier est à l'extrémité occidentale de l'île, et le second, qui est le plus fréquenté, est formé par un golfe qui est derrière et à peu de distance de la ville de Mételin. Son entrée est longue et étroite; mais le mouillage y est bon et commode.

La position de l'île de Mételin, voisine

d'une grande étendue de côtes de la Natolie, auxquelles elle semble commander, placée à égale distance du golfe de Smyrne et du canal de Constantinople, peu éloignée des îles principales de l'Archipel, en rend la possession très-importante, comme ses ressources intérieures la rendent susceptible de l'état le plus florissant. Mais elle est entre les mains des Turcs; c'est dire assez que les avantages de sa situation et les ressources de la rare fécondité de son terroir sont perdus, et que de jour en jour la population, l'agriculture et toute industrie diminuent et dépérissent.

Dans le canal formé par l'île de Mételin et la côte, à l'entrée du golfe d'*Adramiti*, de petites îles que les Grecs appellent *Musconisi*, et nos navigateurs *Mysconisses*, portoient autrefois le nom d'*Hecatones*. Elles sont, comme la grande île de Mételin, très-fertiles, principalement en vins et en huile; mais cette générosité de la nature y est puissamment contrariée par les dominateurs actuels.

Nous mîmes à la voile, après un séjour fort court sur la côte de Mételin; nous doublâmes le cap *Baba*, ou *Caba*, autrefois *Lectum promontorium*; et comme notre mission

étoit de croiser dans ces parages, nous voguâmes à petites voiles entre l'île de *Lemnos* et celle de *Ténédos*. La première, plus grande et plus éloignée de la côte, étoit consacrée à Vulcain au temps d'Homère, vraisemblablement à cause de deux volcans qui y jetoient continuellement des flammes et que l'on regardoit comme les forges de l'époux de Vénus. Il ne reste plus de vestiges de ces volcans; cependant des feux intérieurs y brûlent encore; car l'on y trouve une source d'eau chaude dont on a fait des bains, et une autre d'eau alumineuse. C'est une île montueuse, mais très-fertile; on y recueille des grains, du coton, de l'huile, et de la soie avec laquelle on y fabrique quelques étoffes légères.

L'espèce de bol qui porte le nom de terre de *Lemnos*, et auquel on attribuoit des vertus imaginaires, se tire encore d'une colline de l'île. Pour être florissante, il ne manque à Lemnos que d'être délivrée de ses oppresseurs. La nature a tout fait pour elle, et l'on gémit de l'état de langueur et de misère auquel sa destinée l'a réduite. Ses habitans étoient autrefois fort adonnés à la navigation, ou, pour parler plus exactement, au cabotage; ils sont encore marins commerçans,

parce

parce que ce genre d'industrie échappe plus aisément à la cupidité des tyrans, que l'aisance produite par l'agriculture ou par un négoce sédentaire. J'y ai vu de très-belles femmes qui sont fort éloignées d'inspirer le même dégoût que les hommes avoient conçu de leurs aïeules, à cause de leur mauvaise odeur; si toutefois ce fait, cité dans un livre des merveilles de la nature [1], a quelque réalité.

Toute la côte orientale de Lemnos est inabordable à cause d'un banc qui s'étend jusqu'à quatre lieues au large; celle de l'occident offre aux vaisseaux quelques abris contre les vents du nord. Au septentrion, se trouve une grande rade; mais il n'y a de vrais ports qu'à la partie du sud: l'on y en trouve deux qui ne sont pas éloignés l'un de l'autre; le port *Cadia*, et le port *Saint-Antoine*.

Au midi de Lemnos, est une petite île peu importante, que les Grecs modernes appellent *Agio-Strati*, et nos navigateurs *Saint-Estrate*; les anciens l'appeloient *Hiera*.

La possession de l'île de Ténédos, qui est placée près de l'embouchure du canal des Dardanelles, pourroit seule entraîner la

[1] Antigonus, *de naturæ mirabilibus*.

perte de Constantinople ; de ce point on formeroit le blocus de cette grande ville, avec d'autant plus de facilité, que le canal entre le continent et Ténédos n'est, à proprement parler, qu'une grande rade où les vaisseaux peuvent se tenir à l'ancre, prêts à mettre à la voile et à arrêter ceux qui tenteroient de pénétrer dans le détroit des Dardanelles. Mais le gouvernement ottoman, incapable de sentir l'importance de ce poste avantageux, semble le garder avec plus de négligence encore que d'autres lieux dont la conservation lui seroit moins utile. Les vins de Ténédos sont à peu près le seul commerce de l'île : l'on y fait des vins muscats qui ne le cèdent pas à ceux de Samos.

Nous allâmes mouiller sous le cap *Greco*, à l'entrée du canal des Dardanelles, à l'opposite du cap des *Janissaires*, au-delà duquel est la plaine où Troie exista jadis. Je ne parlerai point de ce fameux détroit qui fait la séparation de l'Europe et de l'Asie, ni de la ville de Constantinople ; le peu de temps que j'ai pu mettre à les visiter, ne m'a pas permis d'y faire beaucoup de remarques, et j'aime mieux n'en rien dire que de répéter ce qui en a été écrit.

En quittant les châteaux neufs des Dardanelles, dont la construction peu formidable est due à M. de Tott, *la Mignonne* se dirigea vers l'île de *Tasso*. Nous passâmes près de la pointe de l'île d'*Imbros*, qui, de même que Ténédos et Samos, a retenu son ancien nom que les navigateurs ont transformé en celui de *Lembro*. Elle a huit à dix lieues de tour, des vallées fertiles et des montagnes couvertes de bois.

A une lieue au nord d'*Imbros*, l'île de *Samandraki*, ou *Mandraki*, n'a que huit lieues de circonférence. C'est la *Samos de Thrace*, ou en un seul mot la *Samothrace* des anciens. Pline l'appelle la *libre Samothrace*; mais cette liberté s'est évanouie avec la plupart des avantages qu'elle tient de la nature, et que l'industrie de ses anciens habitans savoient ou pouvoient faire valoir.

Vers l'extrémité occidentale de la Macédoine et à deux lieues du continent, l'île de *Tasso* que les Français appellent *le Tasse*, montre de loin ses hautes montagnes couvertes de forêts. Le canal qui sépare cette île de la terre ferme, est encore partagé par un îlot stérile appelé le *petit Tasse*, et en grec *Tasso-poulo*, vestige d'une ancienne conti-

nuité de terrains à présent divisés. Une rade spacieuse et de bonne tenue est entre les deux îles ; nous y mouillâmes.

Tasso est la plus septentrionale des îles de l'Archipel ; elle fut une des plus renommées à cause de ses riches mines d'or ; Hérodote en parle, et Thucydide en eut la direction. L'on ne voit plus de traces de cette opulence de la nature ; non qu'elle soit épuisée, mais l'ignorance, la crainte et la tyrannie l'ont également ensevelie. Ces mines valurent à l'île le nom grec *Chryse*, qui signifie *d'or* ou *dorée;* ses richesses avoient passé en proverbe, et l'on disoit un *thassos de biens*. L'on n'y retrouve pas non plus les opales, les améthystes et les autres pierres précieuses qui, avec les mines d'or, composoient ses trésors naturels ; mais on y rencontre encore ce beau marbre si estimé par les Romains, dont la blancheur le dispute à la neige, et la finesse du grain à celui de Paros. La plupart des montagnes sont encore formées de ce marbre qui se montre même à leur surface ; et il est digne de remarque, que les deux îles de la Grèce qui contiennent les marbres les plus précieux, aient été habitées par le même peuple ; ce sont les habitans de Paros qui ont peuplé l'île de

Tasso, et y ont bâti la ville de *Thasos* qui en fut la capitale, et dont on voit encore des vestiges.

L'île a près de trente lieues de circonférence : elle produit beaucoup de grains, de l'huile, de la cire, etc.; mais sa fertilité, vantée par les anciens, n'est plus mise à profit, faute d'encouragemens et de culture. Ses vins, autrefois très-renommés au temps même du Bas-Empire, puisque saint Jean Chrysostôme s'est élevé contre les excès que l'on en faisoit à Constantinople; ses vins, dis-je, n'ont plus les excellentes qualités qui les faisoient rechercher à grand prix. Sa population a éprouvé le même sort que les productions du sol; elle s'est considérablement appauvrie.

Il reste encore à Tasso une sorte de richesse très-importante pour une nation commerçante et maritime : ce sont de superbes bois de construction navale. Les plus beaux arbres s'élèvent au sommet et sur le penchant des montagnes; mais les coupes inconsidérées que l'on en fait, auront bientôt épuisé ces ressources de la végétation, plus précieuses que les mines d'or.

Vis-à-vis de la pointe septentrionale de l'île

de Tasso, le cap *Asperosa* forme un enfoncement dans lequel se trouve, à l'occident, la *Cavale*, petite ville bâtie sur un rocher qui s'avance dans la mer, et qui a quelque ressemblance avec un cheval. Cette ressemblance lui a valu sans doute le nom qu'elle porte : au moins c'est une étymologie plus simple que celle qui fait dériver le nom moderne de celui de *Bucephala*, qu'avoit autrefois le même lieu, à cause de la ville qu'Alexandre y fit bâtir en l'honneur de *Bucéphale*, fameux coursier du conquérant.

La Cavale a été long-temps en la possession des Génois et des Vénitiens ; elle étoit devenue dans ces dernières années un point assez actif du commerce du Levant : son port, quoiqu'assez peu sûr, étoit fréquenté par les navires qui venoient y charger des grains, du tabac et d'autres denrées.

L'île de Tasso est placée à l'entrée d'un golfe assez étendu que l'on appelle *golfe de Contessa*, parce qu'une ville de ce nom étoit bâtie au fond. Nos navigateurs nomment aussi cet enfoncement des terres, *golfe de Rhondine*, du nom corrompu de la ville ancienne de *Rhédine* ; mais les Grecs le désignent sous le nom d'*Orfano* : c'est le *Sinus strymonicus* des anciens.

De Tasso nous fîmes voile vers *Monte-Sancto*, au pied duquel nous passâmes. Sous ce nom, de même que sous celui d'*Agios-oros*, que les Grecs donnent à cette montagne, et qui a la même signification, l'on a peine à reconnoître le mont fameux dont la cime se perd dans les nues, et qui, s'il faut en croire les anciens, projette son ombre jusqu'à l'île de Mitylène, et, suivant Bélon, témoin oculaire, seulement jusqu'au port de l'île de Lemnos, c'est-à-dire à la distance de huit lieues [1]. Le mont Athos, formant un promontoire avancé de la Macédoine, que Xercès, roi de Perse, sépara du continent par un long détroit, et que Dinocrate, l'architecte d'Alexandrie d'Egypte, vouloit consacrer à perpétuer la mémoire d'Alexandre, en faisant de cette montagne une statue énorme dont les plus petits traits auroient eu plusieurs toises de longueur, est un lieu révéré par les Grecs modernes. Des milliers de moines, peuplade ignorante et fanatique, l'occupent à présent. Il en est peu qui sachent lire, quoiqu'ils aient un assez bon nombre de livres grecs, parmi lesquels l'on auroit peine à en trouver quelques-uns qui méritassent

[1] Observations.

d'être ouverts ; ce sont des ouvrages de théologie et de controverse.

En continuant à naviguer vers l'ouest, nous traversâmes l'entrée du golfe qui porte aussi le nom de *Monte-Sancto*, et que les anciens appeloient *Sinus singiticus*. Nous doublâmes le cap *Drepano*, autrefois *Derris promontorium*, formant avec le cap *Paillouri*, *Canastracum promontorium* des anciens, un autre golfe qui avoit jadis le nom de *Toronoaicus sinus*, et que l'on appelle à présent le golfe de *Cassandre*, à cause d'une petite île qui est dans le fond et que l'on désigne ainsi. Nous entrâmes ensuite dans le golfe profond de Salonique, et nous allâmes jeter l'ancre dans le port de cette grande ville.

CHAPITRE XXXIX.

VILLE DE SALONIQUE. — TERRIBLE INCENDIE DONT L'AUTEUR FUT TÉMOIN. — COMMERCE DE SALONIQUE; MALADIES QUE L'ON Y ÉPROUVE. — CAMPAGNES DES ENVIRONS DE SALONIQUE. — VOYAGE AU MONT OLIMPE. — L'AUTEUR SE TRANSFORME EN MÉDECIN. — COMPAGNON DE CE VOYAGE. — TRAVERSÉE DU GOLFE. — ATTÉRAGE, OU PLUTÔT NAUFRAGE A LA CÔTE OCCIDENTALE DU GOLFE. — VROUMERI. — CONSTRUCTION DES HABITATIONS CHAMPÊTRES. — CHIENS QUI EN SONT LES GARDIENS REDOUTABLES. — PAPAS, GOUVERNEUR. — MALADES QU'IL FALLUT TRAITER. — CAMPAGNES DES ENVIRONS DE VROUMERI. — CIGOGNES. — AGA DE KATHERINN. — SKALA. — SOLDATS ALBANOIS DONT L'AUTEUR ÉTOIT ACCOMPAGNÉ. — ARBRES DES FORÊTS DE L'OLIMPE. — TROUPE DE VOLEURS ALBANOIS. — PORTRAIT DE LEUR CHEF. — MONASTÈRE DE SAINT-DENIS. — EFFORTS DE L'AUTEUR POUR PARVENIR AU SOMMET DE LA MON-

TAGNE. — NEIGES QUI S'Y TROUVENT. — ETENDUE DE LA VUE. — SECRET POUR GUÉRIR DE LA FIÈVRE. — ANIMAUX DE L'OLIMPE. — RETOUR À SALONIQUE.

LA latitude de la ville de Salonique est de 40 degrés 41 minutes 10 secondes de latitude, et sa longitude de 20 degrés 28 minutes. Elle est bâtie presqu'au fond et sur la côte orientale d'un golfe qui porte son nom, dont l'entrée a neuf lieues de largeur, et l'enfoncement dans les terres plus de vingt lieues. La rade qui commence à deux caps, que l'on appelle *grand* et *petit Bournou*, et se termine au banc qui règne dans le fond même du golfe, offre de bons mouillages à des vaisseaux de toute grandeur, et une retraite assurée pour des flottes.

Son nom n'a point changé depuis des siècles; il s'est seulement abrégé, et il n'est pas difficile de reconnoître, dans la ville actuelle de Salonique ou *Saloniki*, l'ancienne et célèbre Thessalonique, fondée, dit-on, par la sœur d'Alexandre, sur l'emplacement d'une ville plus ancienne, que l'on appeloit *Therma*. C'est encore la capitale de la Macédoine; et

l'une des plus grandes et des plus populeuses cités de l'Empire turc. L'on y voit encore quelques parties de monumens anciens, et par-tout des fragmens d'édifices profanés par leur mélange avec des matières communes dans des bâtisses modernes. L'église de Sainte-Sophie, construite par Justinien sur le modèle de celle de Constantinople, est convertie en mosquée, de même que quelques autres églises du Bas-Empire. Il y a aussi un château des Sept-Tours comme dans la capitale.

L'aspect de Salonique, depuis le port, annonce une enceinte agréable ; mais lorsqu'on y entre, on abandonne bientôt la bonne opinion que l'on en avoit conçue : des rues étroites et sans pavés, comme sans alignement, des maisons maussades à l'extérieur, plus mal distribuées à l'intérieur, une population misérable, font désirer de ne la voir que de loin. C'est néanmoins l'une des plus belles villes de Turquie, et l'une des plus importantes par sa position et la richesse de son commerce. Elle est aussi le siége d'un des premiers gouvernemens de l'Empire.

Dès les premiers jours de notre arrivée, nous fûmes témoins d'un incendie qui faillit réduire la ville en cendres. Le feu prit pen-

dant la nuit à un quartier où les Juifs entassés vivent dans la plus dégoûtante mal-propreté, et rongés par les maladies qu'enfante la corruption. La construction de leurs maisons presque toutes en bois, le défaut de police et des secours nécessaires pour arrêter les progrès du feu, lui permirent de déployer une terrible activité, et en peu d'instans tout le quartier fut embrasé. La lueur de ce furieux incendie se répandoit sur la mer; et quoique *la Mignonne* fût mouillée à une assez grande distance de la côte, on y voyoit assez clair pour lire sur les ponts. Le vent apportoit sur les eaux une prodigieuse quantité d'étincelles qui tomboient assez près du vaisseau pour y causer des inquiétudes, et y faire tout disposer pour mettre à la voile. Des meubles, des ballots déjà atteints par le feu, étoient transportés, dans l'espoir de les sauver, aux quartiers les plus éloignés de l'incendie, et y devenoient le foyer de nouveaux embrasemens, que l'on ne parvint que difficilement à éteindre. Mais on ne put arrêter les ravages du feu au quartier des Juifs; quatre à cinq cents maisons furent la proie des flammes, et au spectacle effrayant de leur combustion, se joignoient les cris que le déses-

poir arrachoit aux victimes, les clameurs confuses d'une milice plus propre à augmenter le désordre qu'à l'appaiser, et le son grave et lugubre de quelques coups de canon tirés de loin en loin en signaux d'alarme; tout enfin concouroit à faire, de cette nuit, une nuit pleine d'horreur et d'effroi.

Considérée comme ville de guerre, Salonique n'est d'aucune importance; une enceinte de remparts sans fossés et mal entretenus, plus mal défendus encore par un très-petit nombre de mauvaises pièces d'artillerie, ne la rend susceptible que d'une foible résistance; et les troupes indisciplinées qui en forment la garnison, sont incapables de suppléer par leur courage et leur tactique à ce défaut de fortifications. Mais si cette ville, comme place forte, n'est de nul intérêt, elle en présente un très-grand par le commerce dont elle est le centre, et qui, sous une autre domination, deviendroit beaucoup plus florissant.

Placée dans une des plus belles contrées de la Turquie d'Europe, elle est l'entrepôt d'un commerce considérable. L'on y charge beaucoup de coton, qui se récolte en grande partie dans les plaines riches et vastes dont

la ville de *Sérès*, l'ancienne *Serræ*, est environnée, et leur brillante culture donne au marché de cette ville une activité remarquable. Des vaisseaux y prennent une grande quantité de tabac très-estimé, des grains récoltés dans des campagnes d'une admirable fécondité, de très-belles laines, de la soie et les bours que l'on en fait, de la cire, du miel, etc. etc. Quelle source féconde de prospérité ! Quel vaste champ d'industrie ! L'une ne demande que d'être débarrassée des obstacles qui en arrêtent le cours, et l'autre réclame une population moins clair-semée et moins esclave.......

Le séjour de Salonique n'est pas toujours aussi sain qu'on auroit raison de l'attendre du beau ciel sous lequel cette ville est située, et de sa charmante position. La peste, enfant redoutable de l'imprévoyance des Turcs, et qui ne dépend ni de la température, ni de la nature de l'atmosphère, y porte assez souvent de cruelles atteintes à la population. Mais l'insalubrité accidentelle de l'air y occasionne aussi des fièvres qui viennent en automne seconder la peste dans ses terribles ravages, et cette insalubrité est encore l'ouvrage d'une administration qui, ne se bor-

nant pas à n'être pas protectrice, est parvenue à disputer aux maladies les plus violentes l'affreuse prérogative de détruire les hommes. Des eaux stagnantes se sont accumulées entre la ville et le petit fleuve *Verdari*, que les Turcs appellent *Verdac* et qui se jette au fond du golfe : de ces marais dont il eût été facile d'empêcher la formation et que l'on dessécheroit aussi aisément, émanent de nombreux germes de corruption pour l'atmosphère de Salonique, et de mort pour ses habitans.

J'employois le temps de notre relâche à de fréquentes excursions dans les campagnes qui s'étendent au nord de Salonique, et je préférois ces courses dans le domaine de la nature, à la monotonie d'une ville qui, de même que toutes les villes de la Turquie, n'est à vrai dire que le domaine du désordre, du tumulte et de l'ennui. Chaque matin, le canot de la frégate me déposoit au fond du golfe, et je passois les journées à parcourir la belle plaine qui s'étend jusqu'à Sérès. La chasse, sur-tout celle des oiseaux, dans le nombre desquels les faisans ne sont pas rares, rendoit mes promenades fort agréables ; elles étoient une distraction nécessaire au chagrin que je ressentois en traver-

sant des cantons destinés par la nature à la plus brillante fertilité, et néanmoins incultes ou négligés ; symptômes affligeans du découragement et du despotisme. Je prolongeois mes courses jusqu'à la nuit ; mais la nécessité de me rendre à bord tous les soirs, m'empêchoit de les étendre aussi loin que je le désirois.

Notre relâche devint bientôt une station. Différens avis engagèrent d'Entrecasteaux à rester encore quelque temps dans le port de Salonique ; je résolus à mon tour de profiter de ce repos, pour faire un voyage dans l'ancienne Macédoine. Le mont Olimpe, au sommet duquel la vive imagination des Grecs avoit fixé le séjour des dieux, présentoit à notre vue, au côté opposé du golfe, sa cime élevée et arrondie. Le désir de gravir sur cette montagne célèbre, s'empara de mon esprit, et je me hâtai de mettre mon projet à exécution ; mais lorsque j'en fis part aux négocians et au consul françois établis à Salonique, dans la vue d'en obtenir quelques informations, ils s'accordèrent à m'en détourner. Les Albanois qui ont hérité de la bravoure des Macédoniens, mais qui la souillent par l'exercice d'un terrible brigandage, s'étoient

s'étoient révoltés ; ils ne reconnoissoient plus l'autorité du grand-seigneur, ni par conséquent celle du pacha de Salonique, qu'ils regardoient comme un ennemi odieux, parce qu'il avoit récemment marché contr'eux avec une partie de ses forces, et avoit tenté inutilement de les réduire. La haine de ces peuples contre les Turcs de Salonique s'étendoit même jusqu'aux autres habitans de la même ville ; les Francs partageoient cette inimitié ; enfin, m'exposer dans des contrées habitées par des hordes de gens courageux et cruels, réunis sous l'autorité de princes, vrais chefs de bandits, c'étoit me livrer à une mort certaine. Ce fut là tout ce que je pus recueillir de renseignemens, et certes ils n'étoient pas de nature à m'être fort utiles. Les marques d'intérêt que je reçus en cette occasion de mes compatriotes, me pénétrèrent de reconnoissance ; je les en remerciai, mais en même temps je les priai de ne point trouver mauvais que, quelque fondés que parussent leurs sujets de crainte, je ne persistasse pas moins dans ma résolution.

Il étoit inutile de chercher à se mettre en état de défense contre des gens aguerris et exercés à l'usage des armes ; un fusil pour la

chasse fut la seule dont je voulus me charger ; mais je songeai à me revêtir d'une égide qui m'avoit été d'un grand secours, lorsque je voyageois au milieu de la population barbare de l'Egypte. Ne pouvant pas plus que dans cette contrée paroître en sûreté comme militaire, dans l'excursion que j'allois entreprendre, je pris le parti de m'y montrer en médecin. L'on sait combien l'art de connoître et de guérir les maladies des hommes est en vénération parmi ceux de l'Orient, et ils nous accordent une confiance qu'ils refusent aux empiriques de leur pays, soit qu'ils aient une plus haute idée de nos lumières, soit qu'ils partagent avec des nations plus éclairées la manie de donner la préférence à tout ce qui vient de loin : aussi le premier venu peut se dire médecin dans ces contrées, et attirer la foule. Mais l'exercice de la médecine ne ressemble en rien à ce qui se pratique parmi nous ; la diète, le régime, les tisanes et d'autres remèdes dont nous abusons, doivent être rayés du dispensaire des Orientaux ; notre parfaite résignation leur est étrangère ; ils veulent des remèdes actifs, et une guérison prompte, ou du moins des palliatifs dont ils ressentent du soulagement. Je ne

m'étendrai pas davantage au sujet de cette singulière médecine des Orientaux, parce que j'en ai parlé avec beaucoup de détail dans mon Voyage de la Haute et Basse-Egypte.

Les préparatifs d'un voyage qui ne devoit durer que quelques jours, ne furent pas longs, et je fus bientôt prêt à partir. M. de T..... officier au régiment de P..... et commandant le détachement de ce corps, en garnison à bord de *la Mignonne*, désira de m'accompagner. Je lui répétai tout ce que l'on m'avoit dit à Salonique sur les inconvéniens et les dangers de ce voyage, et je le prévins que ma manière de voyager n'étoit ni douce, ni commode, et qu'il devoit s'attendre à des peines et peut-être à quelques aventures fâcheuses. M. de T..... avoit l'esprit cultivé et le goût des connoissances; il y joignoit une ame forte; tout ce que je pus lui dire ne l'ébranla point: il me promit de ne pas s'écarter de ce que j'aurois à lui conseiller dans des pays dont les mœurs et les usages lui étoient absolument inconnus: du reste, plein de confiance dans mon habitude des voyages, il n'avoit, disoit-il, aucune inquiétude sur les dangers que l'on nous avoit fait apercevoir. Nous prîmes donc congé de d'Entrecasteaux qui nous com-

ble des vœux d'une franche et loyale amitié, que M. de T.... partageoit avec moi, et nous descendîmes de la frégate le 10 juillet 1780 à huit heures du matin.

C'étoit l'heure du rendez-vous dont nous étions convenus pour notre départ de Salonique, avec des Grecs de cette ville, propriétaires d'un petit bateau, et avec qui nous avions fait prix pour nous conduire à la côte occidentale du golfe. Nous attendîmes long-temps sur la plage, mais aucun marinier n'y parut. C'étoit un jour de grande fête chez les Grecs, et ils ne se contentoient pas de la célébrer à l'église; les festins étoient aussi de la solennité, et nos bateliers, d'une classe pauvre, fêtoient le saint à la taverne. Nous les cherchâmes long-temps dans les quartiers habités par les gens de mer; enfin on nous les indiqua, et nous les trouvâmes à table, ne songeant point du tout au voyage que nous devions faire. Ils nous engagèrent à retourner sur le rivage où ils devoient nous suivre à l'instant: nous y restâmes tout le jour sans les voir et ce ne fut que vers huit heures du soir que nous pûmes les retrouver; nous les forçâmes de marcher à leur bateau, mais ils étoient dans un tel état d'ivresse qu'ils pouvoient à

peine se soutenir. Après avoir passé la journée dans l'ennui et l'impatience, nous finissions par nous voir livrés la nuit à des gens qui, dans la situation où ils se trouvoient, me paroissoient plus dangereux que les Albanois. Nous les fîmes cependant embarquer, au risque de nous noyer tous. Je n'avois pas d'inquiétude sur le passage du golfe; mais l'attérage de la côte occidentale, que je savois être embarrassé de hauts-fonds, me présentoit des difficultés qui ne me paroissoient pas faciles à éviter pendant la nuit; d'ailleurs où aborder sur une côte que je ne connoissois point? Je me gardai bien de faire part de ces réflexions à mon compagnon; il entra dans le bateau avec beaucoup d'assurance, et nous mîmes à la voile.

Nous étions six en tout; les deux Grecs du bateau; M. de T...... avoit pris avec lui le tambour de sa compagnie, et moi mon jeune Grec, qui m'avoit suivi depuis la Cannée. Aussitôt que la voile fut déployée, le batelier, chargé de la manœuvre, s'endormit, et tomba étendu au fond du bateau: celui qui tenoit le gouvernail avoit de grandes dispositions à en faire autant; mais je le tenois éveillé le plus qu'il m'étoit possible; non pas

que je fisse beaucoup de fond sur lui, mais je voulois connoître la direction qu'il prendroit, afin de me guider pour l'attérage. Lorsque j'eus reconnu que nous allions à peu près au nord-est, je n'attachai plus la même importance à tourmenter le patron pour l'empêcher de dormir, si toutefois on pouvoit regarder comme éveillé un homme tombant d'ivresse. Il profita bientôt des momens de relâche que je lui laissois, il s'endormit; je le poussai, il roula au fond du bateau, et je me saisis du gouvernail. La mer étoit houleuse; M. de T...... peu habitué à son agitation dans un bâtiment aussi petit que le nôtre, étoit malade et étendu, enveloppé dans son manteau: mon jeune Grec gisoit à ses côtés, plus malade encore; en sorte que le fond du bateau étoit couvert de quatre personnes que différentes causes rendoient incapables de mouvement. Je restai seul avec le tambour.

Servis par un bon vent, notre navigation étoit heureuse; mais à l'approche de la côte, mon embarras devint extrême; j'entendois les flots agités se briser avec fracas sur la plage; et dans l'obscurité, je n'apercevois pas la terre. Nous serrâmes la voile, afin de ne pas nous briser, et j'engageai le tambour à prendre

un aviron et à ramer de son mieux. Bientôt il me cria qu'il touchoit le fond; je courus à l'avant ; et ayant pris moi-même l'aviron, je sondai afin de savoir quelle étoit la nature du fond ; je le trouvai d'un sable fin : dans la crainte de rencontrer des matières plus dures qui auroient brisé le bateau, je pris le parti de l'échouer. J'en prévins M. de T...... en l'engageant à se tenir prêt à marcher dans une eau peu profonde pour gagner la terre. Au moment où nous échouâmes, une vague entra dans le bateau et inonda nos deux ivrognes qui se crurent perdus ; nous les laissâmes et nous fîmes encore un assez long trajet, ayant quelquefois de l'eau jusqu'à mi-corps ; avant de nous trouver sur le terrain sec.

Le jour ne paroissoit pas encore ; rien autour de nous n'annonçoit le voisinage des habitations, et nous résolûmes d'attendre sur la plage le moment où nous pourrions diriger nos pas avec certitude vers quelque village. Mais nous ne restions pas immobiles, et nous cherchions à nous réchauffer par une continuelle agitation. Bientôt la vigilante aurore couvrit de son manteau d'or et de pourpre l'arc de l'horizon qui sépare, à l'orient, la

lumière des ténèbres ; l'astre du jour ne tarda pas à se montrer, et avec lui, le beau pays que nous avions devant nous. En ramenant nos regards sur nous-mêmes, nous ne pûmes retenir nos éclats de rire en voyant le plaisant équipage dans lequel nous nous trouvions. Nos vêtemens, que nous n'avions pas choisis des meilleurs, étoient, en plus grande partie, imbibés par l'eau de la mer et collés sur nous ; et le froid dont nous étions pénétrés, donnoit à nos physionomies un air souffrant qui étoit parfaitement en accord avec notre accoutrement. L'on ne pouvoit pas se montrer avec plus de désavantage, et nous étions vraiment des médecins de bien mauvaise mine.

Nos mariniers étoient parvenus à traîner leur bateau à demi-submergé dans une petite calanque; le sommeil, et plus encore le coup de mer dont ils avoient été assaillis, avoient fait passer leur ivresse : ils nous prièrent de nous pardonner ce qui s'étoit passé, et ils ne cessoient de nous féliciter de nous être si bien tirés d'affaire. Nous les quittâmes, et nous nous avançâmes vers un village bâti à une bonne demi-lieue du bord de la mer. On l'appelle *Vroumeri*; sa situation est agréable, dans une plaine fertile, et il est bien bâti.

Diverses sociétés savantes ont plusieurs fois proposé des prix qui devoient être adjugés au plan de construction le plus convenable pour les habitations champêtres, dont la réunion, ou plutôt l'entassement, dans la plupart des villages de nos contrées, et particulièrement dans ceux des parties du nord-est de la France, outre que tous les genres d'incommodités y sont accumulés, laisse un champ libre aux ravages de l'incendie, et devient le séjour de la mal-propreté et des maladies. La question ne peut être mieux résolue que dans la partie de la Macédoine que j'ai parcourue. Indépendamment de la bonne construction des maisons, chacune de celles qui forment un village, est isolée, et séparée par un grand espace de celles qui l'avoisinent. Un enclos plus ou moins spacieux et formé de palissades ou de haies vives, l'entoure: ce terrain est presque toujours cultivé en jardin potager et fruitier, sorte de culture qui n'est pas du goût des habitans de nos campagnes, et que l'on ne peut trop les engager à adopter comme une ressource alimentaire, et qui contribueroit à les maintenir en santé.

L'aspect de ces villages de la Macédoine ou,

de l'Albanie, est très-agréable. Les arbres qui y croissent de toutes parts, présentent de loin l'image d'un grand jardin, et les maisons qui y paroissent par des échappées, donnent l'idée de bâtimens de décoration ou de plaisance, plutôt que celle de logemens de villageois. L'air circule librement entr'elles, et les chaleurs de l'été y sont tempérées par le frais des vergers qui les ombragent. La population qui y vit, annonce par sa vigueur et sa constitution robuste, quels nombreux avantages accompagnent cette méthode de bâtir les villages, et combien il seroit à désirer qu'elle s'introduisît dans nos campagnes. C'est un bienfait qu'elles réclament, et dont l'exécution ne présente pas autant de difficultés qu'on pourroit le penser au premier aperçu [1]; il est digne de l'attention d'un gouvernement réparateur, qui ramène sur le sol de la France toutes les sortes de biens, avec une rapidité presqu'égale à celle de l'effrayant débordement de maux dont elle fut naguère inondée et presqu'engloutie.

Chaque maison est confiée à la garde de plusieurs chiens, et ils s'acquittent à mer-

[1] Je me propose de présenter mes vues sur ce sujet, dans un Mémoire particulier.

veille de cet emploi. Ils rôdent jour et nuit autour de leur demeure ; les étrangers qui sortiroient seuls, pendant la nuit, en seroient infailliblement dévorés. Pendant le jour, ils se contentent d'aboyer et de suivre les passans de très-près, jusqu'à quelque distance de la maison où on les nourrit, et ils sont bientôt remplacés par d'autres ; de sorte qu'en marchant dans les rues, ou, pour m'exprimer avec plus de justesse, dans les allées des villages, l'on a continuellement autour de soi cinq à six de ces grands chiens, dont la colère inspire quelque crainte. Aussi est-il dangereux d'y paroître sans être accompagné par quelqu'un du lieu : ce n'est pas que sa présence empêche les chiens de courir sur les passans ; mais du moins il peut les écarter impunément, lorsqu'ils s'approchent un peu trop, et c'est pour cela qu'aucun habitant ne sort sans être armé d'un gros bâton.

Les chiens de l'Albanie formoient une race distinguée chez les anciens ; ils n'ont point dégénéré, et ils sont encore fort beaux et de grande taille ; l'on peut ajouter qu'ils sont très-méchans, et c'est un rapport qu'ils ont avec les hommes qui les élèvent. Je trouvai, en effet, aux habitans de Vroumeri, quoique

tous Grecs, un air dur, farouche et barbare, que je n'avois pas encore remarqué dans les différentes peuplades de la même nation que j'avois visitées. Un vieux papas étoit le chef de ce village; c'étoit un homme méchant et perfide, et je crus que nous ne nous tirerions pas de ses mains.

En arrivant, nous nous présentâmes à ce prêtre - gouverneur; je lui dis que nous étions des médecins d'une haute réputation, et que nous nous proposions d'aller cueillir des plantes d'une grande vertu qui croissoient sur l'Olimpe; je le priai en même temps de nous procurer les moyens de nous rendre à cette montagne; il nous promit tout, mais il ne tenoit rien : il nous faisoit naître à tout instant de nouvelles difficultés; et comme il avoit vu que j'en avois levé quelques-unes en lui offrant de l'argent, il s'imaginoit qu'à chaque embarras, vrai ou imaginaire, qu'il nous présenteroit, je continuerois à lui en donner. Nous fûmes obligés de passer la journée entière à Vroumeri, mais nous n'y restâmes pas oisifs. Des malades venoient nous consulter, et nous avions assez de besogne de leur répondre et de leur indiquer des remèdes. Le premier malade que nous vîmes,

fut une femme plus qu'octogénaire, qui depuis dix années étoit paralytique de tous ses membres ; le papas dont elle étoit parente, prétendoit que nous devions la guérir. - « Beau » début ! me disoit M. de T...... pour peu » que nous ayons à traiter deux ou trois ma- » ladies aussi invétérées et aussi incurables, » notre réputation médicale s'en ira à vau- » l'eau ». — « Gardez-vous, lui répondis-je, » de laisser paroître le plus léger embarras, » nous serions perdus ; rien ne doit nous pa- » roître impossible, ni même difficile, et, ne » vous déplaise, je vais présenter la maladie » de cette vieille femme comme une bagatelle » qui ne peut résister à notre science ». En effet, après avoir feint d'examiner avec beaucoup d'attention la malade, je prescrivis et donnai des remèdes qui devoient bientôt, disois-je, procurer la guérison ; je ne laissai, dans le réel, qu'une espérance chimérique, mais dont le sentiment adoucit, du moins pendant quelques jours, le sort de cette malheureuse.

Je fis encore ce jour-là plusieurs saignées ; M. de T...... tenoit l'assiette, et souvent, en nous trouvant vis-à-vis l'un de l'autre, nous fûmes prêts à rompre le sérieux que nous

nous efforcions de garder, et qui étoit toujours prêt à nous échapper. Mon compagnon ne pouvoit revenir de son étonnement de me voir opérer, répondre, ordonner en vrai médecin, et comme si je n'eusse jamais fait d'autre métier. La considération nous entouroit, et nous passâmes fort tranquillement la journée et la nuit dans un lieu où, sans les services apparens, mais bien désintéressés, que nous rendîmes, nous aurions pu être inquiétés. Le lendemain dès le matin, je renouvelai près du papas mes instances, pour avoir des guides. J'avois acquis assez de crédit dans son esprit et dans celui de ses compatriotes, pour parler avec fermeté; je le menaçai de me plaindre à l'aga, et il se rendit enfin à mes instances.

Nous voyagions dans un des plus beaux pays du monde, où la végétation est brillante et la culture active : des arbres utiles y augmentent les richesses agricoles, couvrent le sol de la fraîcheur de leur ombre, et servent d'asile à des oiseaux de toute espèce, compagnons ordinaires de la fertilité. On y remarquoit particulièrement beaucoup de tourterelles, de geais et de pies. Les cigognes sont communes dans toute cette contrée, sur-

tout aux environs de Salonique, et j'ai trouvé, dans un nid, des petits de cette espèce, prêts à prendre leur essor à la fin du mois de juin. Ces oiseaux sont pour les Turcs et pour tous les Orientaux des créatures sacrées ; les maisons sur lesquelles ils bâtissent leur nid, sont regardées comme bénites et à l'abri de tout accident. C'est sans doute une circonstance fort heureuse, et en même temps fort rare, lorsque les idées superstitieuses tournent au profit du bien général ; et cette sorte de vénération pour les cigognes tend à la conservation d'animaux précieux, par l'appétit qui les porte à en détruire qui sont nuisibles : c'est ainsi que les anciens Egyptiens étoient parvenus à rendre leur pays habitable et prospère, en divinisant des animaux dont un peuple agricole peut tirer les plus grands avantages. Tuer des cigognes, seroit un crime en Orient : aussi les voit-on souvent se promener en troupes au milieu des champs ensemencés et des moissons, avec autant de tranquillité que si elles eussent été élevées en domesticité.

Après avoir marché, pendant la matinée du 11 juillet, par une forte chaleur, nous arrivâmes vers midi à un gros bourg ap-

pelé *Katherinn*, résidence d'un prince albanois, pour lequel un marchand grec de Salonique m'avoit donné une lettre de recommandation. Ce prince, qui se nommoit *Halil-aga*, venoit de lever l'étendard de là révolte; il étoit fort occupé de ses préparatifs guerriers; se défiant d'ailleurs des piéges que la cour ottomane est dans l'usage de dresser contre ceux qu'elle veut perdre, mesures de lâcheté et symptômes de la foiblesse du gouvernement, il ne recevoit personne. Nous ne pûmes le voir; mais il s'en excusa d'une manière fort honnête; et quand il eut appris le sujet de notre voyage, il nous envoya deux de ses soldats pour nous accompagner à l'Olimpe. Nous nous mîmes sur-le-champ en route, et nous arrivâmes vers le milieu de la nuit dans un village situé sur le penchant de la montagne, et que les Grecs nomment *Skala*, échelle ou degré, parce que l'on est déjà assez élevé lorsqu'on y arrive, et que la pente, douce jusque-là, devient, au-dessus, roide et escarpée.

Nous attendîmes que le jour parût pour nous présenter au couvent grec de *Skala*: les moines nous y firent bon accueil; un évêque en tournée s'y trouvoit. Il étoit plus instruit

instruit que ne le sont les évêques des îles et du continent de l'Asie. La terre de la Macédoine ou de l'Albanie tient à celle où les lumières et les connoissances sont le plus répandues, et ce point de contact suffit, sinon pour dissiper le nuage de l'ignorance qui couvre encore ce pays, du moins pour en diminuer l'épaisseur. Cet évêque, dont la figure étoit respectable, et le caractère franc et honnête, savoit le latin; ce fut pour nous un moyen plus direct de communication.

Il nous raconta combien les monastères de ces contrées avoient à souffrir des vexations des Albanois, dont différens partis venoient souvent les piller ou les mettre à contribution. Il reconnut les deux soldats qui nous accompagnoient, pour être du nombre de ceux qui naguère avoient exercé des brigandages au couvent de Skala : il nous les donna pour les voleurs les plus déterminés du pays, et nous en avions déjà assez vu pour reconnoître que le bon évêque ne nous trompoit point; non pas qu'ils eussent cherché à nous dérober quelque chose, ou à nous faire tomber dans quelqu'embuscade; mais ils avoient bien l'air de francs scélérats, et leurs discours répondoient parfaitement aux

traits sinistres de leur physionomie. Lorsque nous eûmes quitté la plaine, pour commencer à monter sur l'Olimpe, et que nous eûmes atteint les forêts qui le couvrent presqu'en entier, nos guides commencèrent à se raconter mutuellement leurs exploits de brigandages, dont les bois que nous traversions avoient été le théâtre. — « Là, disoit l'un, j'ai contribué à massacrer et à piller six voyageurs ». — « Au pied de cet arbre, reprenoit l'autre, j'ai tué d'un coup de fusil un marchand grec, qui portoit de l'argent au couvent de Skala». — « Te souviens-tu, reprenoit le premier, de ces Turcs que nous coupâmes en morceaux à coups de sabre? Nous ne sommes pas loin de l'endroit où nous les trouvâmes...... »

La conversation de nos honnêtes conducteurs continua à peu près sur le même ton, pendant tout le temps que dura notre voyage, jusqu'à Skala. L'obscurité de la nuit, l'épaisseur de la forêt, le silence lugubre qui y régnoit, donnoient à leurs discours une empreinte de terreur dont il étoit difficile de ne pas être affecté. Je me hâtai de rassurer M. de T...... qui ne pouvoit se défendre de quelqu'inquiétude. — « L'existence de ces deux

monstres, lui dis-je, est sans doute un malheur pour l'humanité; mais il n'est pas moins heureux pour nous qu'ils soient des bandits bien connus; nous n'avons rien à craindre avec eux. La considération de brigandage que leurs crimes leur ont acquise près de leurs semblables, nous met à l'abri de tentatives étrangères, et l'aga savoit bien que, par un tel choix, il contribuoit puissamment à notre sûreté. D'un autre côté, nous n'avons pas davantage à redouter de leur part; vous vous êtes aperçu des égards qu'ils nous marquent; ils les continueront : nous sommes sous leur sauvegarde; c'est un titre sacré aux yeux de presque toutes les nations de l'Orient. Le Bedouin qui accueille un étranger sous sa tente, devient son ami, son frère; et s'il l'eût rencontré plutôt sur les plaines sablonneuses dont il a fait son brûlant domaine, il eût dépouillé sans pitié le même homme envers lequel il exerce les vertus hospitalières, que, par un mélange singulier de bonnes et de mauvaises qualités, il sait allier avec les vices les plus pernicieux à toute société humaine. L'Albanois, plus guerrier, mais aussi plus féroce que le Bedouin, n'a pas les mêmes vertus sociales; mais il tient assez des mœurs

générales de ces contrées, pour respecter ce qu'il est chargé de protéger; et je suis certain que nous aurons tout lieu d'être satisfaits de ceux qui sont devenus les compagnons de notre voyage ».

On jouit déjà d'une vue magnifique au couvent de Skala : d'un côté, la mer, les côtes voisines du mont Athos, des îles nombreuses la rendent très-variée; de l'autre, elle s'étend sur les belles plaines de la Macédoine, où régnèrent Philippe et Alexandre, livrées à présent à la barbarie de l'ignorance, et tourmentées par les désordres du brigandage. Mais la nature qui ne cesse de les embellir de ses dons, semble y appeler aussi sans cesse les bienfaits d'une civilisation éclairée.

Les forêts, dont le monastère de Skala est environné, sont composées de pins, de sapins, de chênes, de charmes, de hêtres, de houx, de châtaigniers, etc. et peuplées de sangliers, de cerfs, de chevreuils, d'ours et d'oiseaux de différentes espèces. L'absinthe y est commune; les Grecs en font un grand usage pour guérir la fièvre et fortifier l'estomac, de même que de la germandrée en arbre[1], qu'ils appellent *kamedron*. Après avoir purgé le malade, les médecins de ce pays lui

[1] *Teucrium flavum*. LIN.

font prendre trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, deux gros de feuilles de germandrée en infusion. L'on y trouve encore une multitude de plantes aromatiques ou utiles, dont la recherche pourroit exercer long-temps le zèle d'un botaniste.

Pendant que nous parcourions ces forêts, dans la journée du 12, nous nous entendîmes appeler à cris redoublés. C'étoient nos conducteurs qui nous cherchoient avec grand empressement, pour nous avertir qu'une troupe nombreuse d'Albanois venoit d'arriver et de s'établir au monastère. Lorsqu'ils nous eurent rencontrés, ils nous prévinrent que ces hommes étoient des bandits de profession, très-redoutés dans le pays. Ils nous parurent très-embarrassés sur la résolution que nous devions prendre : fuir leur avoit d'abord paru le parti le plus sage; mais les Albanois avoient connoissance de notre arrivée, qui avoit pu entrer pour quelque chose dans leur brusque visite, et ils ne manqueroient pas de se mettre à notre poursuite; alors nous serions tous perdus. D'un autre côté, ils ne voyoient pas moins d'inconvéniens à nous montrer à des gens qui passoient pour de déterminés brigands, aux yeux desquels rien n'étoit sacré: ils

nous assurèrent, au surplus, que nous devions entièrement compter sur eux, quelle que fût notre détermination. Les inquiétudes de nos deux soldats étoient sincères, et ils nous donnèrent dans cette occasion, ainsi que pendant la durée du voyage, des preuves non équivoques d'intérêt et d'attachement, qui laissoient à peine à nos réflexions la force de nous représenter qu'ils étoient eux-mêmes de très-méchans hommes. Je n'hésitai point sur le parti que nous avions à prendre, et nous nous présentâmes au chef des brigands. Jamais homme, par l'ensemble de son extérieur, n'annonça mieux son odieuse profession. Une stature presque colossale, une corpulence qui annonçoit une force peu ordinaire, une large figure brûlée par le soleil, de grands yeux ombragés par d'épais et longs sourcils plus noirs que le jais, le regard farouche et sombre, tous les traits et la contenance de la dureté se développoient sur toute la personne de ce chef de voleurs, que l'on appeloit respectueusement *aga*. Il étoit assis sur une espèce de sopha, placé au frais dans une galerie du couvent; plusieurs de ses officiers l'entouroient; son long fusil, à crosse mince et aplatie comme tous ceux d'Albanie,

étoit dressé à ses côtés ; une magnifique paire de pistolets étoient attachés à sa ceinture, et une grosse chaîne en argent massif, renforcée de plusieurs plaques du même métal, soutenoit un large cimeterre. Je m'approchai et lui répétai ce que j'avois dit au papas de *Vroumerin* que nous étions des médecins étrangers, amassant les plantes merveilleuses que le sol de l'Olimpe produit, et dont nous composions des remèdes non moins merveilleux. J'ajoutai qu'ayant souvent entendu parler de sa puissance, nous nous estimions fort heureux d'avoir l'occasion d'offrir nos services à un aussi grand homme. L'adulation est le piége où les sots se laissent prendre le plus aisément ; il est même des gens d'esprit qui ne résistent pas à ce dangereux appât. Je remarquai une nuance moins sévère sur la physionomie de l'*aga*, et j'en tirai l'augure le plus favorable. Cet homme portoit depuis long-temps un ulcère à la jambe, qui l'incommodoit beaucoup ; il me demanda si je pouvois le guérir. Je lui promis la cure la plus complète dans moins de quinze jours, et je lui laissai une petite bouteille d'eau de Goulard, dont je m'étois muni.

Dès ce moment je fus investi de toute la

faveur, et j'aurois pu jouer avec succès le rôle de protecteur, qui est du goût de tant de gens. Je passai la soirée avec l'aga ; il ne vouloit plus que je le quittasse, et nous fumâmes et soupâmes ensemble. Mais le bruit de l'arrivée de médecins célèbres s'étoit répandu parmi la troupe des Albanois qui s'étoient logés dans un grand bâtiment isolé, tandis que les chefs avoient choisi le plus beau quartier du couvent. Chacun d'eux vouloit consulter, et recevoir des conseils ou des remèdes. Ils députèrent quelques-uns d'entr'eux à leur aga, afin de l'engager à nous envoyer à l'endroit où ils étoient réunis. Il fut convenu que M. de T...... qui passoit pour mon second, s'y rendroit avec mon petit Grec, pour lui servir d'interprète. Je ne pouvois m'empêcher de rire de la rude épreuve à laquelle la nécessité soumettoit mon compagnon de voyage, et qui ne lui paroissoit pas plaisante. Je lui donnai à la hâte quelques instructions, et il partit ; mais il se tira si mal de cette visite, et il y fit voir un tel embarras, que les Albanois, mécontens, le renvoyèrent fort brusquement. Afin d'arrêter les suites fâcheuses que pouvoit avoir la mauvaise humeur de ces barbares, je me hâtai de me

rendre au milieu de la cohue; et certes il ne me parut point étonnant que M. de T...... y eût été déconcerté. L'on m'y trouva néanmoins un grand savoir en médecine, et j'en sortis en y laissant la plus haute opinion de mes talens. La nuit se passa dans le plus grand calme; et loin d'avoir eu des sujets de plainte contre cette horde de brigands, nous empêchâmes que les moines grecs n'en fussent trop maltraités.

Le lendemain de grand matin, nous quittâmes tous le couvent de Skala; les Albanois pour gagner la plaine, et nous pour continuer à monter sur l'Olimpe. Nous nous arrêtâmes à un autre monastère, à trois lieues du premier; il porte le nom de *Saint-Denis*, auquel il est consacré. La montagne s'y divise en plusieurs pointes escarpées, et le bâtiment y est environné de ces hautes aiguilles élancées et presqu'entièrement composées de rochers. Les moines nous firent voir une grotte, dans laquelle est une petite chapelle qu'ils prétendent avoir été bâtie par saint Denis lui-même; ils nous montrèrent également une cahute qui lui servoit de retraite, et au fond de la grotte une source qui sort en torrent du rocher, et que le saint

força de paroître, non pas d'un coup de baguette comme Moïse, mais en frappant la roche de son bonnet.

La petite église de ce couvent est assez jolie ; un grand et beau lustre de bronze, travaillé en Allemagne, est suspendu à la voûte. Une petite bibliothèque de livres grecs et latins imprimés dans le même pays, et bien choisis, occupe une chambre du monastère ; mais leur reliûre se conservera long-temps en bon état, car personne n'y touche. Beaucoup d'autres objets apportés des contrées policées et voisines, se trouvent à Saint-Denis (en grec *Agios-Dionysios*). Une grande horloge fort ordinaire y fait sur-tout l'admiration de tous ces cantons.

Au-dessus de ce couvent isolé et placé dans un lieu très-sauvage, il n'y a plus d'habitations sur l'Olimpe. Nous nous mîmes en route le 14, pour essayer de gravir au sommet. Nous eûmes bientôt rencontré des monceaux énormes de neiges. Nos guides ne voulurent pas se fatiguer inutilement à nous suivre plus loin ; ils nous attendirent, avec le jeune Grec, au pied de ces masses de neige glacées, où ils allumèrent un grand feu, le froid étant fort vif à cette hauteur. Nous grimpâmes comme

nous pûmes, la plus grande partie de la journée, en nous accrochant aux branches des arbustes qui venoient plus rares à mesure que nous nous élevions, et aux saillies des rochers, qui, par l'effet d'une gelée éternelle, se détachoient souvent et nous restoient à la main. Tant que nous eûmes des arbres et des arbustes pour nous soutenir, nous pûmes monter; mais la végétation engourdie n'en produit plus à quelque distance du sommet de la montagne; ce sommet est nu et ne présente qu'une calotte de neiges et de glace, sur laquelle il est impossible de se soutenir et de marcher. Il n'est pas étonnant que les Grecs aient placé le séjour des Dieux sur une éminence où les mortels ne peuvent atteindre.

C'est du moins ainsi que nous vîmes le haut, le vaste et lumineux Olimpe, comme l'appeloient les anciens. Nous étions à la mi-juillet: la chaleur étoit extrême vers la base de la montagne aussi-bien que dans la plaine, et les masses de neiges qui étoient condensées près de sa cime, ne paroissoient pas prêtes à se fondre. Cependant un voyageur anglois a avancé qu'au mois de septembre l'on ne voit plus de neiges sur l'Olimpe. L'on est tenté

de ne pas croire à l'assertion de Brown, lorsque l'on a visité la montagne pendant les plus fortes chaleurs de l'été, et que l'on a entendu le témoignage des religieux grecs, qui ont remplacé les dieux sur cette grande élévation du globe : ils nous confirmèrent en effet ce dont nous ne pouvions guère douter, la perpétuelle permanence de la neige et de la glace au haut de la montagne.

L'on conçoit l'immense étendue de pays divers que notre vue embrassoit du haut de l'Olimpe ; il nous sembloit toucher le Pélion et l'Ossa, qui forment une autre chaîne de montagnes ; et la vallée de Tempé, dont les poètes anciens nous ont parlé comme d'un lieu de délices, nous paroissoit une gorge très-étroite, et le fleuve Pénée qui l'arrose, un filet d'eau à peine sensible. Du reste, nous y remarquâmes tout ce qui a lieu sur les éminences très-élevées ; un froid très-vif, des eaux plus froides encore, d'énormes bancs de rochers entassés les uns sur les autres, et menaçant également le ciel de leur pointe, et la terre de leur chute, et à nos pieds de gros nuages qui, en nous séparant du séjour des hommes, sembloient nous placer dans l'habitation des dieux.

Lorsque nous eûmes admiré toutes ces choses dont l'aspect élève l'ame, nous convînmes de retourner près de nos compagnons, que nous avions laissés à quelque distance au-dessus du dernier monastère; et comme il n'y a, sur ces rochers âpres et escarpés, ni sentiers, ni traces à suivre, chacun de nous prenoit les points qui lui paroissoient plus commodes pour descendre, et le plus souvent pour se laisser glisser, suspendus à des branches. Mais telle est l'habitude de voyager dans des lieux difficiles, que je cessai bientôt d'entendre mes compagnons, et que j'arrivai au lieu du rendez-vous, plus de deux heures avant eux.

M. de T...... eut la fièvre en arrivant au couvent de Saint-Denis, et elle se manifesta avec assez de violence pour me donner des inquiétudes. Deux jours de repos ne la calmoient pas: un moine proposa de la faire passer en un instant; et comme il ne s'agissoit d'aucune espèce de drogue à avaler, j'engageai M. de T...... à le laisser opérer. Il lui prit, l'un après l'autre, les deux bras; et appuyant fortement son pouce sur l'artère au poignet, il remonta le long du vaisseau, toujours le pressant de son pouce avec force,

et non sans douleur pour le malade, jusque près de l'épaule. Je ne tenterai point d'expliquer quel peut être l'effet de ce refoulement du sang dans les artères ; mais ce que j'atteste, c'est que la fièvre cessa, et que nous pûmes le lendemain descendre au monastère de Skala.

Quand on arrive du sommet glacé de l'Olimpe, l'on trouve beaucoup de charmes à la position de ce couvent ; la température y est douce, la végétation vigoureuse, et le nombre des êtres animés plus grand. A l'exception des bouquetins, agiles habitans des rochers, et de quelques ours, l'on ne voit presque plus de quadrupèdes au-delà de la moitié de la hauteur de l'Olimpe ; les oiseaux ne passent guère non plus cette limite, où la chaleur de l'atmosphère commence à se perdre, et où le froid s'accroît à mesure que l'on approche du sommet.

Nous nous rendîmes le 10 à *Katherinn*, où nous fîmes remercier l'aga toujours invisible : nous lui envoyâmes un présent, dont, à la manière des Turcs, il crut nous donner l'échange par quelques provisions. Nous revînmes à Vroumeri le 19 ; un bateau bien chargé de blé et de soldats de la marine

turque, en partoit pour Salonique. A l'instant d'y entrer, nous nous séparâmes de nos deux Albanois; ils nous avoient accompagnés jusque sur le bord de la mer, et nous leur donnâmes des témoignages mérités de notre satisfaction. Le vent étoit contraire; il s'éleva avec force, lorsque nous fûmes au milieu du golfe. Le bateau trop chargé naviguoit mal, et nous fûmes obligés de relâcher dans une petite anse de la côte orientale, où nous passâmes la nuit fort mal à notre aise, et en butte aux insultes d'une canaille armée, qui n'a de courage que lorsqu'elle sent la supériorité de sa force, et qui, dans les combats, est la première à fuir : en sorte que nous eûmes plus à souffrir dans cette petite traversée, que pendant la durée d'un voyage que l'on nous avoit représenté comme très-dangereux. Enfin nous arrivâmes dans le port de Salonique, le 20 juillet après midi, et nous nous rendîmes à bord de *la Mignonne*, où nous reçûmes les félicitations de l'amitié, d'autant plus vives que l'on avoit répandu de grandes inquiétudes à notre sujet.

CHAPITRE XL ET DERNIER.

DÉPART DE SALONIQUE. — ILES DU DIABLE. — PELAGNISI. — SERAKINO ET DROMI. — SAINT-ELIE. — SCOPOLI. — SKIATO. — SKIRO. — OBSERVATION GÉNÉRALE SUR L'ARCHIPEL. — ANDROS. — NAPLES DE ROMANIE. — ARRIVÉE EN FRANCE. — INVOCATION AU BON GOUT.

PEU de jours après notre retour de l'Olimpe, *la Mignonne* mit à la voile du port de Salonique. Nous saluâmes en passant l'ancienne résidence des dieux et ses antiques forêts que nous venions de parcourir.

En sortant du golfe, le vaisseau se dirigea vers le midi, après avoir doublé les *îles du Diable*. Ce sont des îlots, ou plutôt de petits écueils, dont le plus considérable porte le nom de *Joura*; ils forment l'extrémité d'une chaîne d'îles et de rochers, placée devant l'entrée du golfe de Salonique, et qui se prolonge à l'orient, depuis le grand promontoire de *Volo*, l'ancien *Œantium* de Thessalie, jusqu'en face du mont Athos.

Cet

Cet îlot de Joura, et quelques autres plus petits et également inhabités, sont très-près d'une île de peu d'étendue, que les Grecs appellent *Pelagnisi*, et nos navigateurs *Pélerisse*. Elle se nommoit autrefois *Peparethus*, et elle n'étoit guère plus importante qu'elle ne l'est de nos jours; l'on y recueilloit néanmoins de l'huile et du vin qui avoit de la réputation. Les nombreuses sinuosités de ses côtes les rendent comme déchiquetées, et deux enfoncemens profonds formeroient deux bons ports, si leur entrée n'étoit pas étroite et difficile.

Deux petites îles, *Sérakino* et *Dromi*, offrent encore un point de relâche aux navigateurs. Entr'elles et *Scopoli*, une montagne s'élève au milieu des eaux; on l'appelle *Saint-Elie*: le même nom se retrouve sur plusieurs points de la Grèce, et ce sont toujours les plus hautes montagnes que l'on y a consacrées au prophète.

Scopelo, et plus ordinairement *Scopoli*, la *Scopelos* des anciens, est la principale de ce groupe d'îles, situé près de la côte de la grande Grèce. Elle est fertile; et ce seroit un séjour agréable, si elle cessoit de perdre, par le vice de l'administration, les bienfaits

que la nature lui a prodigués. Le vin de Scopoli est encore un des meilleurs de l'Archipel ; mais une forte saveur de goudron ne le rend pas du goût de tout le monde. Devant la ville, ou plutôt le bourg, les vaisseaux trouvent un port qui n'est pas très-sûr ; ils préfèrent, pour l'ordinaire, le mouillage d'une grande rade, formée par quelques écueils et l'île de Scopoli.

La dernière de ces îles, débris du continent de la Grèce, et par conséquent la plus rapprochée de la côte, est celle de *Skiato*, dont le nom n'a point changé. Elle n'est séparée de l'île de Scopoli que par un canal d'environ deux lieues, et celui qui est entr'elle et la terre ferme n'a guère plus de largeur. Des mouillages assez nombreux et sûrs se trouvent le long de la côte orientale, et entre de petits îlots qui sont du même côté : c'est à peu près à quoi se réduisent les avantages de cette petite île.

Au milieu de l'île *Dromi*, sont deux ou trois rochers que l'on nomme *les frères*, et au-dessous de celle de *Pelagnisi*, est une très-petite île appelée *Skangero*.

Nous passâmes entre les îles d'*Ipsara* et de *Skiro*. Nos navigateurs donnent à cette der-

nière la dénomination corrompue de *Saint-George de Squirre*. Ce fut l'ancien royaume de Lycomède, célèbre par les amours d'Achille et de Déïdamie. Aujourd'hui ce n'est plus que le théâtre de la misère, où l'on trouve encore quelques vestiges de la magnificence de ses anciens édifices. Des rochers escarpés s'élèvent sur sa surface ; mais ils laissent encore entre leurs bascs, des vallées qui se pareroient de toutes les richesses de la culture, si la population étoit plus nombreuse, plus active et moins tourmentée.

Si l'on jette les yeux sur la carte de la Grèce, l'on remarquera que tous les grands caps du continent ont devant eux une rangée d'îles qui se prolongent dans la mer, et toujours dans la même direction que le cap devant lequel elles sont situées. Ce sont, à n'en point douter, des sommets de montagnes détachées de la chaîne, dont les promontoires ne sont eux-mêmes que des lambeaux ; et cette observation, ajoutée à celles qui sont éparses dans cet ouvrage, ne permet pas de douter que l'Archipel grec n'ait formé, à des époques très-reculées, un continent dont les plaines ont été englouties, et qui ne montre plus que des pointes élevées, signaux de son

antique existence, et jalons énormes que l'œil de l'observateur peut encore suivre, et qui lui servent à tracer les grandes coupures de cet immense déchirement des terres.

Une île considérable, *Andros*, projetée en avant de la presqu'île d'*Agripo*, vulgairement *Négrepont*, s'inclinant comme elle vers le midi, ne peut être méconnue comme la continuation du *cap Doro*. Elle étoit attachée elle-même à la terre de *Tino*, et cette dernière à celle de *Myconi*, où les montagnes, diminuant de hauteur et de solidité, n'ont pu présenter une assez forte résistance à l'impétuosité des eaux et ont été submergées. Andros qui a conservé son ancien nom, est une des îles de l'Archipel les plus dignes de remarque, suivant l'expression de Strabon, par la fertilité de son terroir et la bonne qualité de ses productions : il ne lui manque qu'un bon port et un gouvernement meilleur.

Nous passâmes entre cette île et le cap *Doro* ; nous laissâmes sur notre gauche la petite île de *Joura*, et plus loin celle de *Syra*, dont tous les habitans suivent le rit catholique ; et après avoir traversé la longue ligne d'îles qui s'étend, depuis le cap Colonne, fort avant dans la mer, et pour la connoissance

desquelles je renvoie à la carte, n'ayant rien de particulier à en dire, puisque je ne les ai vues que de loin, nous vînmes jeter l'ancre au fond du golfe de *Napoli*, devant la ville du même nom, que l'on nomme ordinairement *Naples de Romanie*, sur la côte de la Morée.

Une forteresse d'une élévation prodigieuse, au haut de laquelle on monte par une rampe presque droite, ouvrage des Vénitiens, défend la ville et le port. C'est une des villes les plus commerçantes du Levant; elle le seroit bien plus, si les Turcs savoient protéger au lieu de détruire ou multiplier les entraves. Là, ainsi que sur toute la côte de la Morée, il se fait de nombreux chargemens d'huiles, et les oliviers font la principale richesse de ce pays.

Je profitai du petit nombre de jours que la frégate passa dans le port de Naples de Romanie, pour faire quelques promenades dans l'intérieur des terres; j'aimois à les diriger vers l'emplacement de l'ancienne et célèbre Argos. Si l'histoire ne nous avoit transmis la certitude de son existence, on ignoreroit à présent qu'elle eût jamais été bâtie. Le temps et les hommes l'ont détruite et l'ont livrée au néant; tant est puissant l'empire de la des-

truction qui dévore les ouvrages les plus solides, et change sans cesse la surface du globe ! Et l'homme, entraîné dans son existence éphémère par le torrent des siècles, agit comme s'il devoit durer à jamais et vivre éternellement sur la terre !

La croisière de *la Mignonne* dans le Levant étoit terminée : nous nous rendîmes à l'île de Malthe, sur laquelle j'ai donné quelques notions dans mon Voyage d'Egypte, et j'entrai avec ce vaisseau dans le port de Toulon, le 18 octobre 1780, à dix heures du soir, c'est-à-dire après une absence et un voyage d'environ quatre années.

En terminant cet ouvrage, je ne puis me défendre d'exprimer un sentiment qui me presse, un vœu qui sera celui de tous les hommes qui ont conservé l'amour de la littérature françoise. De grands modèles existent; mais par quelle fatalité paroissent-ils relégués dans l'oubli ? Ne pouvant les suivre, je me plais à les admirer, et j'ai cru leur rendre le seul hommage dont je fusse capable, en n'employant que le langage qu'ils nous ont enseigné, en écrivant un voyage en Grèce, sans aucune expression grecque, et avec le soin d'en écarter cette foule de mots nouveaux, que l'inca-

pacité enfanta, comme le charlatanisme pédantesque voulut faire de la langue des Racine, des Voltaire, des Fénélon, des Bossuet et des Buffon, une langue barbare hérissée de mots étrangers, grotesquement travestis en françois. En prenant la plume pour écrire cet terelation, j'invoquai la paix, objet de tous les vœux et source de tous les biens; elle n'a pu résister aux combinaisons du génie tutélaire de la France, ni aux prodiges de nos armes. Gloire éternelle à la sagesse qui la dicta, aux courageux talens qui la conquirent! L'humanité conserve la mémoire des grands bienfaits, et le burin de la reconnoissance transmettra celui-ci, d'âge en âge, dans les fastes des nations.

Il est un autre bienfait que les lettres attendent de ce nouvel état de paix et de bonheur; et où peut-on mieux placer une invocation au bon goût qu'à la suite d'un voyage dans des contrées qui en furent si long-temps le théâtre? Héritiers privilégiés de ce que la Grèce ancienne montra de grâces et de talens, Laharpe, Delille, Saint-Lambert, Boufflers, Lacépède, Bernardin-Saint-Pierre, Ségur, etc. vous tous qui avez conservé cette pureté de style, ce coloris dans les images, cette jus-

resse dans les expressions, cette urbanité vraiment attique qui ont fait la gloire de notre littérature, usez de votre droit d'hérédité, et repoussez les efforts sacriléges du mauvais goût qui a tenté, malheureusement avec trop de succès, de s'emparer de votre honorable domaine : qu'il en disparoisse à jamais avec ses burlesques innovations; et notre patrie sera bientôt ce qu'elle fut naguère, le séjour de la prospérité publique et le brillant apanage des beaux-arts.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce second et dernier Volume.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

TABLE

GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans les deux Volumes de cet Ouvrage.

(*Nota.* Les chiffres romains indiquent les *Tomes* ; et les chiffres arabes indiquent les *Pages* de chaque Tome.)

A.

B.

D.

E.

G.

H.

I.

L.

O.

R.

S.

T.

V.

Y.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

SUPPLÉMENT

Au Catalogue des Ouvrages récemment publiés chez F. Buisson.

Voyage dans la Haute et Basse-Egypte, fait par ordre de l'ancien Gouvernement (sous Louis XVI), et contenant des Observations de tous genres; par *C. S. Sonnini*, ancien Officier et Ingénieur de la Marine Française, Membre de plusieurs Sociétés Savantes et Littéraires, et l'un des Collaborateurs de *Buffon*, pour la partie Ornithologique; 3 vol. in-8°. avec un vol. in-4°. renfermant une Collection de *quarante* Planches, gravées en taille-douce par *J. P. Tardieu*, contenant des Portraits, Vues, Plans, Carte géographique, Antiquités, Plantes, Animaux, etc. dessinés sur les lieux, sous les yeux de l'Auteur. Prix, 21 francs En vélin, 42 fr.

Histoire de Catherine II, Impératrice de Russie, par *J. Castéra*. Suivie de l'état actuel du Commerce, des Richesses, des Forces, des Productions de la Russie. 3 vol. in-8°. avec 13 Portraits, gravés par *A. Tardieu* et autres, comprenant ceux du maréchal *Suwarow*, du prince *Iwan*, du prince *Potemkin*, et de *Catherine II* à deux âges; de *Pierre III*, de *Grégoire* et d'*Alexis Orloff*, de *Paul I*, de *Poniatowsky*, de *Lanskoï*, et celui de l'Auteur; la Vue de la *Forteresse* de *Schlusselbourg*, et deux belles Cartes de la *Russie* et de la *Pologne*, avec ses différens partages. Prix, 17 fr. broch. en pap. vélin ordin. 25 f., et en beau vélin, 34 fr. Le même Ouvrage en 4 vol. in-12, sans Portrait ni Cartes. Prix, 9 francs, broché.

Théatre de l'Hermitage de Catherine II, Impératrice de Russie, composé par cette Princesse; par *L. P. Ségur* l'aîné, alors Ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg; par le Comte *de Cobentzel*, Ambassadeur de l'Empereur; par le Comte *Iwan Schowaloff;* par le Comte *Strogonof;* par le Prince *de Ligne*, Général Autrichien; par le Favori *Momonof;* par d'*Estat;* par Mlle *Aufrêne*, etc. 2 vol. in 8°. avec le *Portrait de Catherine II*, gravé en taille-douce. Prix, 9 fr. br.

Mémoires Philosophiques et Politiques sur Pie VI, et son Pontificat, jusqu'à sa mort; où l'on trouve des Détails curieux sur sa Vie privée, sur ses querelles avec les diverses Puissances de l'Europe, sur les Causes qui ont amené le renversement du Trône Pontifical, sur la Révolution de Rome et ses suites; tirés des sources les plus authentiques: 2 vol. in-8°. avec la *Carte des Marais Pontins*, et le *Portrait de Pie VI*, gravés en taille-douce, par *J. Tardieu* et *Blot*. Seconde Edition, revue et augmentée par *l'Auteur*. Prix, 8 francs, brochés.

Mémoires d'Hippolyte Clairon, et Réflexions sur la Déclamation théâtrale, publiés par elle-même. Seconde Edition, corrigée, augmentée, et ornée du Portrait de l'Auteur, 1 vol. in-8°. Prix, 4 francs. En papier vélin, 8 francs.

Mémoires Politiques et Militaires, pour servir à l'Histoire Secrète de la Révolution Française; puisés dans les Mémoires manuscrits de différens Généraux, Commandans de Places, Espions et Agens secrets, tant en France que chez l'Etranger, avec cette épigraphe: *Il est temps que les Hommes et les Faits révolutionnaires soient remis à leur place*: 2 vol. in-8°. 6 fr.

Vie de Lazare Hoche, Général des armées de la République Française; par *Alexandre Rousselin*; suivie de sa Correspondance publique et privée avec le Gouvernement, les Ministres, les Généraux, etc. dans ses divers commandemens des armées de la Moselle et du Rhin, des Côtes de Cherbourg, de Brest, de l'Ouest et de l'Océan; d'Irlande et de Sambre et Meuse. Seconde Edition, corrigée et augmentée de trois Planches, gravées en taille-douce, représentant le *Déblocus* de Dunkerque, l'Affaire de Quiberon, et le Théâtre de la guerre sur le Rhin. 2 vol. in-8°. avec le Portrait de *L. Hoche*. 10 francs.

Vie de Benjamin Franklin, écrite par lui-même; suivie de ses Œuvres Morales, Politiques et Littéraires, dont la plus grande partie n'avoit pas encore été publiée: traduite de l'Anglais par *J. Castéra*, Auteur de l'Histoire de Catherine II; avec un beau portrait de *Franklin*, gravé en taille-douce par *A. Tardieu*. 2 vol. in-8°. 8 francs 50 centimes. En papier vélin, 17 francs.



